

Les Bonnes élèves, par Mme Sainte-Marie

LES BONNES ÉLÈVES

PAR

Madame Sainte-Marie,

auteur de

ROSE ET LUCIE, OLYMPE ET ADÈLE, ETC., ETC.



PARIS,

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE CASSETTE, 4.

1847

LES

BONNES ÉLÈVES.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits et poursuivis comme tels.



Cet ouvrage se trouve aussi :

A BESANÇON,

Chez Turbergue et Jacquot, Libraires.

A LYON,

Chez Allard et Comp., Libraires.
Périsse frères, *id.*
Girard et Guyet, *id.*

A ROUEN,

Chez Fleury, Imprimeur-Libraire.

A VANNES,

Chez De Lamarzelle, Libraire.

De l'imprimerie de BEAU, a Saint-Germain-en-Laye.

LES

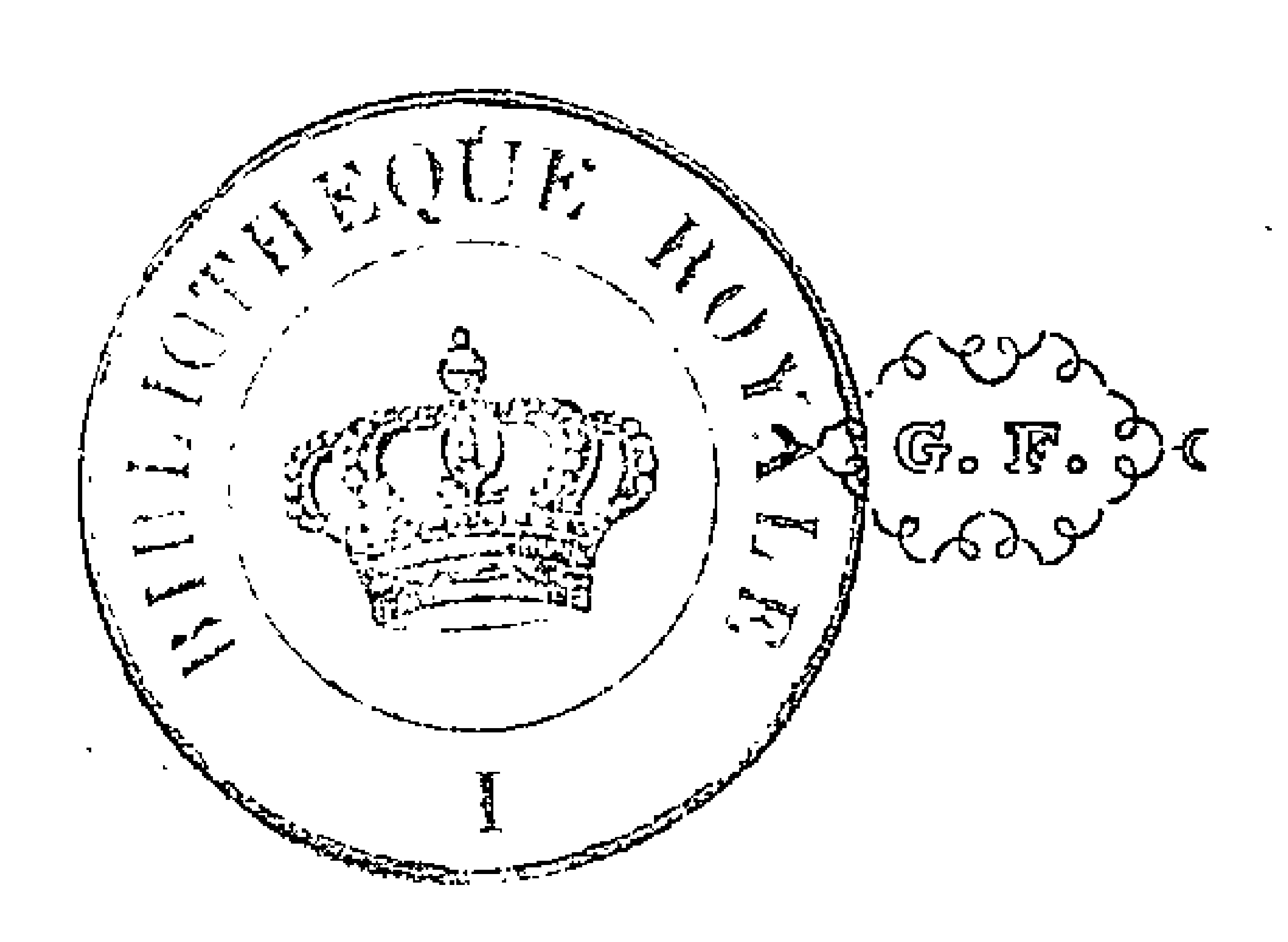
BONNES ÉLÈVES,

PAR

Madame Sainte-Marie,

AUTEUR DE

ROSE ET LUCIE, OLYMPE ET ADÈLE, ETC., ETC.



PARIS
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE CASSETTE, 4.

1847

LES BONNES ÉLÈVES.

LETTRE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE BEAUVOIR A THÉRÈSE VALCOURT.

Paris, octobre 18... du monastère de Sainte-Marguerite.

Me voici rentrée au couvent! chère cousine; et je ne puis te dire combien j'en suis joyeuse! Voilà les jours de paix, de douces joies, de travail régulier enfin revenus, et puis, ne trouves-tu pas que, devenue un peu plus raisonnable, on se sent tout heureuse dans ces saintes retraites, par la pensée qu'on est si bien gardées? Le monde et Satan rugissent autour de la pieuse enceinte; mais nous bravons leur rage, grâce à Dieu! Oui, mille fois grâce à lui! n'est-ce pas, chère cousine, d'avoir préparé à notre jeunesse d'aussi bonnes et aimables forteresses!

Voilà longtemps que je ne t'ai écrit; mais croirais-tu que je n'ai osé le faire qu'une fois pendant

les vacances, tant mon tuteur et sa famille sont tyranniques envers moi? J'ai, en rentrant ici, raconté tout de suite ma peine à notre chère maman sainte Ursule. « Pour vous dédommager, m'a-t-elle dit, écrivez tout de suite à votre cousine; et, comme vous êtes bien sages toutes deux, je demanderai pour vous à notre mère que vous puissiez correspondre souvent et longuement ensemble. »

Tu rougiras en lisant cet éloge, comme j'ai fait en l'écoutant; mais, petite souffrance de modestie à part, j'ai été bien contente de voir notre maîtresse de classe avoir si bonne opinion de ma chère cousine. Et ne le mérites-tu pas, toi qui m'as si souvent donné de bons conseils, et qui m'as bien mieux instruite encore par ton exemple!

Par moments, je suis bien triste d'être si loin de toi. Avec quel regret je me rappelle ces jours de notre enfance passés sous les yeux de nos mères!..... Chères mères, toutes deux au ciel! et nous, ma Thérèse, séparées l'une de l'autre sur cette terre d'exil!

Mais je ne veux pas t'affliger; d'ailleurs, il n'est pas dans mon caractère, tu le sais, d'être longtemps sérieuse; chez mon tuteur même, je riais et faisais rire les autres : c'est tout dire! car il est difficile de voir une maison plus triste, plus maussade que celle de ce cher monsieur Calprenoux. Sa

femme gronde sans cesse, et ses filles, pauvres jeunes personnes! ne reçoivent aucune instruction d'aucun genre : ce sont des ouvrières à la journée, des esclaves qu'on fait travailler tant qu'on peut, et qui n'ont de plaisirs que ceux qu'elles dérobent. Quoiqu'on ne m'astreignît point au même genre de vie, tu concevras facilement ce que j'ai dû souffrir au milieu de cette famille; aussi, je ne veux pas sortir du couvent aux vacances prochaines, si ma tante Laval n'est pas revenue pour me prendre chez elle, comme à l'ordinaire.

Donne-moi bien vite de tes nouvelles, et dis-moi si tu as obtenu, de ton côté, la permission d'écrire souvent à celle qui t'aime de tout son cœur, chère cousine, et t'embrasse de même.

LETTRE DEUXIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Toulouse, du couvent de Sainte-Lucie.

Oui, mon amie, ma chère cousine, je puis t'écrire souvent, on me le permet; combien je suis heureuse et reconnaissante de cette liberté qu'on nous accorde! Aussi, tâcherai-je de me rendre digne de cette faveur par un redoublement de do-

cilité et d'application. Tu es triste, dis-tu, quand tu penses à notre éloignement; cette peine est aussi bien vivement sentie par moi; mais ne soyons pas ingrates envers Dieu, voici la consolation qui nous arrive : écrivons-nous et jouissons.

Quelles vacances tu as passées! ma pauvre amie; j'espérais que tu t'amuserais un peu chez ce tuteur qui a deux filles! mais non, et d'après ce que tu me dis de cette maison, il a fallu ton heureux caractère pour résister à l'ennui que tu as dû éprouver.

J'ai passé mes vacances au couvent, comme tu le sais; tu ne saurais te figurer les bontés de ces dames pour moi, aussi je n'ai eu que du plaisir! Nous avons fait des fleurs pour notre charmante chapelle; j'ai travaillé pour des enfants pauvres, et puis j'avais la bibliothèque à ma disposition.

J'ai reçu, depuis peu, des nouvelles de mon père; peut-être reviendra-t-il en France cette année!... Oh! mon Dieu! comme mon cœur bat à l'idée de le revoir après six ans de séparation! Le climat du Brésil est nuisible à sa santé; il veut, dit-il, se conserver pour moi... et se verra obligé de demander sa retraite... Si on la lui accorde, il sera heureux de me revoir, ajoute ce bien-aimé père; mais cette retraite sera médiocre, et, tu comprends?... il gémit à l'idée de la pauvreté, non pour lui, mais pour moi; et, de mon côté, si je

souffre de cette pensée, c'est pour lui qui ne voudra pas se soigner, se rendre la vie douce, comme je le souhaiterais... Mon espoir joyeux est bien mêlé d'amertume, comme tu vois, mon amie; mais je me sens du courage, car j'espère en Dieu!

J'oubliais de te dire que je suis sortie deux fois, pendant les vacances, avec les excellentes et saintes personnes auxquelles je suis recommandée: plus je les connais, mieux je les aime, et à présent que nous allons nous écrire autrement que ne le font les pensionnaires, je compte bien te parler en détail de ces bonnes amies.

Adieu, toi qui seras toujours la première amie de ton affectionnée cousine.

LETTRE TROISIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Ma bonne Thérèse, ne te tourmente pas au sujet de l'argent, je t'en prie. Apprends que je suis riche, moi; et que me ferait la fortune, si je ne pouvais pas la partager avec toi? C'est donc chose dite, et, pour commencer, je veux, lorsque je verrai mon tuteur, lui demander une certaine somme que je t'enverrai, parce que c'est pour moi un tourment insupportable que de penser que tu puis-

ses être gênée. Mes tristes vacances m'ont été bonnes en cela seulement que j'ai appris, dans ces ennuyeuses six semaines, une chose que j'ignorais ; c'est que je suis riche ! Jamais ma tante Laval ne m'avait dit cela. Mais, chez mon tuteur, on me l'a répété sur tous les tons, savoir, pour me féliciter, pour m'envier, pour me soupçonner d'orgueil, et puis pour se vanter du soin qu'on prend d'augmenter cette fortune qui rapporte déjà vingt mille francs de rente, et qui doit s'accroître de... de... de... je ne sais combien d'ici à ma majorité.

A propos de fortune ou d'infortune, nous avons au couvent, depuis la rentrée, une jeune personne bien intéressante. Elle a seize ans et se nomme Pauline ; sa figure est tout à fait celle qu'on prête aux petits anges : ronde, rose, petite bouche, de grands yeux, l'air naïf et doux ; l'ensemble de son corps répond tout à fait à cet aimable visage ; elle a passé plusieurs années dans un couvent où elle a fait sa première communion avec une piété exemplaire ; dans cette maison, tout le monde l'aimait, et ses maîtresses la citaient pour modèle à toutes ses compagnes ; eh bien, mon amie, elle fit, il y a deux ans, une maladie grave, à la suite de laquelle son cerveau est resté tout à fait dérangé ; d'abord elle était folle au point de vouloir quelquefois sortir d'une maison

par la fenêtre; il fallait la surveiller sans cesse; à présent, cela n'est plus nécessaire, elle est douce et docile; mais elle est toujours privée de l'usage de la raison. Dans sa folie, elle n'a aucun souvenir du passé, si bien qu'elle ignore avoir fait sa première communion! Elle ne sait plus se confesser; elle est tranquille à l'église, mais elle ne prie pas, et ce qui s'y fait n'excite en rien son attention.

Figure-toi la douleur de sa mère, dont elle est la fille aînée, et qui, à la vue du mérite de cette enfant, espérait qu'elle lui serait d'un bien grand secours pour l'éducation de sa nombreuse famille; au moment où son espérance aurait dû se réaliser, il faut qu'elle remette sa fille au couvent; car, ne pouvant s'en occuper comme il le faut, elle a bien besoin de la savoir entre bonnes mains.

Dès son arrivée, cette pauvre Pauline m'a prise en affection; elle tient à partager avec moi tout ce qu'on lui donne, et veut toujours, pendant la récréation, être à mes côtés; mais, comme la plupart des fous, si, d'un côté, elle éprouve une vive sympathie, de l'autre, elle se livre aussi au sentiment contraire; de sorte qu'elle a pris en grande aversion la petite bossue dont je t'ai parlé quelquefois, qui, tout à fait bonne enfant, n'a rien fait pour exciter l'antipathie qu'on lui témoigne.

Je ne puis te dire combien nous sommes émues par moment, quand nous songeons à ce qu'était

Pauline, correspondant de tout son cœur aux effets de la grâce divine, et à présent ne sachant plus ce que c'est que Dieu et la religion. Ce qui nous console, c'est que tous ceux qui l'ont connue sont persuadés qu'elle était en état de grâce quand son mal lui a pris ; et l'on en reste plus convaincu encore, quand on voit, comme nous, à chaque heure du jour, l'innocence de son maintien et celle de sa figure. « Pourquoi écrivez-vous? me dit-elle en ce moment. — Parce que j'ai une cousine à qui je veux communiquer mes pensées. — Est-elle bonne? — Oui, très-bonne. — Eh bien, faites-la venir, je veux la voir !... »

S'il ne s'agissait que de dire, comme Pauline, je le veux, pour te faire arriver, le dirais-je? Non pas avant de m'être assurée si mon désir n'est pas contraire à la volonté de Dieu : c'est bien ton avis aussi, n'est-ce pas, chère amie? Adieu, aimons-nous, car Dieu le veut !

LETTRE QUATRIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Combien ta Pauline m'intéresse, chère cousine ! Mais, dis-moi, n'a-t-on pas d'espoir de lui voir recouvrer la raison? Il est douloureux de voir ainsi le corps se mouvoir et l'âme en léthargie dans ce triste argile !

Je ne sais comment répondre à cette autre partie de ta lettre qui m'a tant émue, et où tu m'offres de partager avec moi ce que tu possèdes. J'ai pleuré de tendresse en voyant comme ton cœur est généreux et bon; une amitié comme la tienne soulage seule bien des peines ; crois-le, chère Joséphine, et ne songe pas, je t'en prie, à me faire du bien autrement.

Mon père désapprouverait, j'en suis sûre, la demande que tu veux faire à ton tuteur ; je ne lui en parlerai pas ; je m'en garderai bien, de peur qu'il suppose que je souffre de notre situation, que je m'en plains, ce qui serait bien plus triste pour lui que tous les soucis qu'il peut en avoir. Afin de te consoler un peu de mon refus, chère cousine, je te demanderai, puisque *tu es riche*, non pas de l'argent, mais quelques ouvrages ou objets un peu

frais, un peu jolis, pour embellir notre loterie des pauvres ; on la tire au mois de décembre. Dans six semaines, nous ferons l'exhibition des lots, et nos chères maîtresses sont si heureuses quand la table, garnie d'objets séduisants, attire une ample récolte pour les besoins des malheureux pendant l'hiver !... besoins si cruels, si pressants ! Adieu. Tu sais comme t'aime ton affectionnée cousine.

LETTRE CINQUIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Que je suis heureuse que tu m'aies refusé, ma bonne Thérèse ! et que ne souffrirais-je pas si je t'avais vu compter sur l'aide que je t'offrais, quand ce tuteur au cœur de fer ne veut rien me donner !... rien... rien du tout, oh! c'est trop fort ! J'en étais si révoltée, que je lui aurais dit des injures... ; mais lui, sans s'émouvoir, m'a demandé ce que je voulais faire de la somme que je lui demandais. Je lui ai répondu que mes maîtresses en connaîtraient l'usage. « C'est pour quelque caprice de bienfaisance ; vous voulez faire la grande dame vis-à-vis des indigents de *votre arrondissement*, » m'a-t-il dit. Je n'eus pas le courage de répondre ni oui, ni non à cette imputation *calomnieuse ;* et

M. Calprenoux, interprétant mon silence : « C'est cela, a-t-il repris :

Le plaisir d'obliger est le plaisir suprême,
En faisant des heureux on est heureux soi-même.

— Eh bien, Monsieur, lui ai-je dit, justifiez votre citation, et vous serez heureux en me donnant ce qui peut me rendre heureuse, d'autant plus qu'il ne vous en coûtera rien. —Je ne puis, Mademoiselle, vous permettre de dissiper votre bien en fantaisies ; je pourvois à vos besoins, à vos menus plaisirs par une pension annuelle votée par un conseil de famille, et il ne m'est pas permis d'outre-passer cette somme. » Comme j'allais répondre : « Tout ce que vous pouvez dire est inutile, a-t-il ajouté; vous n'obtiendrez pas, d'ici à votre majorité, un centime de plus que la somme qu'on vous alloue. Le reste de votre revenu se place à mesure, et vous aurez lieu, Mademoiselle, de me remercier un jour de mes soins. — Je n'en doute pas, Monsieur; je connais votre probité, votre capacité dans les affaires; mais un peu de bonté, de condescendance de votre part ne me ruinerait pas, et augmenterait encore la reconnaissance que je vous dois. — Ta ta ta ta, c'est là du beau langage, bien sot qui s'y laisse prendre ; ce que j'ai dit est dit; et songez, ajouta-t-il, que vous dépensez à vous seule le double de ce qui suffit à

l'entretien, la nourriture, le logement et tous les besoins enfin de mesdemoiselles et de madame Calprenoux!... »

Après une telle péroraison, que pouvais-je dire? Rien. Je me suis retirée pour pleurer amèrement la perte de mes espérances; j'étais navrée !..... et bien sotte, bien peu résignée, comme tu vois. Maman Ursule, qui me vit tout en larmes, et qui savait pourquoi, me dit avec douceur : « Eh bien, mon enfant, en définitive, êtes-vous plus à plaindre que votre aimable cousine, qui ne se plaint jamais? » Ces mots me firent rentrer en moi-même; je demandai pardon de mes larmes à maman Ursule, au bon Dieu, et ta lettre est venue ensuite me consoler.

Malgré le refus que je viens d'essuyer, tu auras des lots, bonne cousine; j'ai bien des bagatelles dont je ne me sers pas, et puis je sais un peu travailler; quel plaisir j'aurai à te faire ce petit envoi! J'y joindrai un ou deux ouvrages faits par Pauline; elle était adroite autrefois comme une fée; à présent encore, elle fait des pelottes charmantes et des signets pour les livres, qui sont de vrais chefs-d'œuvre. Tout le monde lui en demande; mais elle n'est pas toujours disposée à travailler, et à le faire surtout pour d'autres que pour ceux qu'elle aime; tu es au nombre, comme je te l'ai dit, aussi elle m'a dit d'elle-même qu'elle

voulait te faire pelotte et signet. Son affection pour moi est si grande, que sa mère a désiré me voir : c'est une personne très-bonne et surtout très-pieuse ; pendant une demi-heure que nous avons passée ensemble, elle m'a dit tout ce qu'on avait tenté pour rendre sa fille à la raison : les médecins ne croient pas qu'elle puisse guérir. Aussi, la pauvre mère ne s'adresse plus, pour son enfant, qu'au divin médecin.

Ma tante Laval m'a écrit pour me dire que ses affaires la retiendront encore une partie de l'année dans sa ferme de Normandie. Cette bonne tante m'envoie en même temps une bourriche de fruits admirables. Pourquoi sommes-nous si loin ! je partagerais avec toi ces belles pommes, ces énormes poires ; mais heureusement que cet envoi ne se compose pas uniquement de fruits frais : il y a des citrons confits et du sucre de pomme de Rouen. Or, pour bien user de mes richesses, nous mangeons, avec mes compagnes, les fruits frais à nos goûters, et quant aux sucreries, j'en ai fait deux parts : l'une pour l'infirmerie, l'autre pour toi, ne me réservant qu'un bâton de sucre de pomme pour le premier rhume qui atteindra l'une de nous cet hiver.

Notre bonne sœur infirmière est si heureuse quand elle a quelques friandises pour ses malades, que ses remercîments, lorsque nous lui en don-

nons, sont pour nous un plaisir bien supérieur à celui de les manger nous-mêmes.

Tu ne m'as plus parlé de votre bon aumônier que tu craignais de voir partir ; j'en augure que vous l'avez conservé. Nous serions bien malheureuses, si nous avions la crainte de voir s'éloigner le nôtre ; car il est si bon, si bon, que le dire n'est rien, il faut le voir, le connaître..... Sévère pour lui-même, il n'est personne de plus indulgent pour les autres que M. l'abbé de Foublis ; et puis, il ne peut voir souffrir sans vouloir incontinent aider et soulager son prochain. Un désir raisonnable exprimé devant lui excite aussitôt sa sympathie ; il faut que tous ceux qui le voient soient contents! aussi le sera-t-on toujours, de lui du moins, si, du reste, on n'a pas sujet de l'être.

A présent que ma santé s'est bien fortifiée, je suis du nombre de celles qui chantent à la chapelle, c'est un plaisir dont je rends grâces au bon Dieu; car je me sens quelquefois comme enlevée dans les airs par ces doux chants et ces belles paroles que nous disons en chœur, et qui me font penser au bonheur des anges dans le ciel. Oh! Thérèse, que ceux qui n'ont pas les joies de la Religion sont à plaindre!... Nous connaissons peu de ces misérables-là; mais nous en avons vu assez pour comprendre la bonté de Dieu envers nous. Je sentais cela bien vivement chez mon tuteur, à la

vue de ces jeunes filles, harcelées, fatiguées de travail, et qui ne cherchent du soulagement et de la distraction que dans leurs pompons et le bonheur de les étaler à la promenade le dimanche.

J'ai voulu, quand elles se plaignaient, leur apprendre à faire monter leurs gémissements plus haut, et surtout à implorer notre divine Mère, qui les soulagerait si bien!... mais quand je parlais ainsi, elles feignaient de ne pas m'entendre! prier les ennuie, disent-elles. Ah! chère amie, remercions notre Père céleste de nous avoir fait la grâce d'aimer la prière. Adieu.

LETTRE SIXIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Me proposant de t'envoyer dans peu la petite caisse contenant les lots, je ne crains pas de t'écrire, puisque je vais avoir cette occasion de te faire parvenir une longue lettre. C'est notre chère maîtresse de classe qui m'a fait réfléchir sur le prix des ports de lettres, je n'y songeais pas du tout, et je t'envoyais mes volumes sans songer aux privations que leur prix pouvait t'imposer; maintenant qu'il nous faut toutes deux économiser,

nous chercherons des occasions pour nous faire parvenir nos *chères* épîtres, et quand je n'en aurai pas, tu ne t'offenseras pas, chère amie, que j'affranchisse les miennes. Je prends patience tant que je peux, par l'offrande toujours renouvelée que je fais à Dieu de mes privations du cœur; mais parfois mon sang bouillonne quand je songe que je pourrais, sans la moindre imprudence, aider à tant de choses, soulager tant de personnes! Une année de mon revenu achèverait notre chapelle, qu'on n'ose pas terminer, de peur de manquer de fonds; elle est si jolie, si bien ornée, et nous serions toutes si contentes de la voir achevée... Je suis là, pieds et poings liés, possédant et ne pouvant rien saisir.

Voilà qui nous prouve bien que chaque état a ses peines, et que les pauvres ont grand tort de croire que s'ils étaient riches ils seraient plus heureux! Bien loin de là, nous disait un jour une de nos bonnes maîtresses; car dans la pauvreté on apprend à se contenter de peu, à n'avoir pas de vains désirs; sachant que vous n'avez rien, les autres n'exigent rien de vous, et vous savent gré du peu que vous pouvez faire : j'ai besoin d'appuyer sur ces pensées, pour modérer moi-même les désirs que j'éprouve d'agir pour les autres et de les aider; désir qui me rend quelquefois plus à plaindre que ceux que je voudrais pouvoir assister!

Je ne t'ai jamais parlé, je crois, chère cousine, de mademoiselle de ***, postulante dans notre couvent; fortune, naissance, beauté, elle a tout ce que le monde envie, et rien n'a pu la séduire que la vie religieuse; ses parents sont très-pieux, cependant ils ont bien souffert pour se résigner à perdre leur chère enfant. Elle est maintenant novice, c'est hier qu'elle a pris le voile blanc; son père, sa mère, son frère et sa jeune sœur étaient là, retenant leurs larmes pour ne pas troubler la sainte cérémonie; la figure de la jeune novice était sublime, on voyait que Dieu seul l'occupait, et remplissait ce cœur qu'elle venait offrir au divin époux. Pauline était près de moi, regardant tout sans paraître comprendre, et pourtant, à la fin, quand elle a vu mademoiselle de *** revêtue du voile blanc, elle a dit en se parlant à elle-même : C'est bien, c'est bien, mais le noir vaut mieux. Pourquoi aimez-vous mieux le voile noir que le blanc? lui ai-je demandé à la récréation. Parce que le noir finit tout, m'a-t-elle dit. Nous sommes avec elle comme on est près d'un enfant de quatre à cinq ans, épiant ses paroles pour y découvrir des pensées; celle-ci me semble assez claire et prouve une idée suivie : que je serais contente si cette chère enfant pouvait un jour revenir à la raison! Adieu, chère cousine.

LETTRE SEPTIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Sais-tu, chère cousine, que je commence à être *presque* jalouse de Pauline; parmi tant de compagnes aimables, et qui ont leur bon sens, tu ne me parles que d'elle. Tant que la pauvre enfant n'est pas guérie, je ne puis sérieusement la craindre, il est vrai; mais si Dieu lui rendait ses facultés, je tremblerais de n'être qu'après elle dans ton cœur, et ce ne serait pas juste, parce que tu es et seras toujours ma meilleure amie. Au moment où je te faisais ma plainte, on est venu m'apprendre l'arrivée d'une caisse à mon adresse.

Quel bouleversement, quelle joie! heureusement que nous étions en récréation, et que j'ai pu déballer tout de suite, car une longue attente eût été une bien grande épreuve pour notre patience. Nous vois-tu, d'ici, notre bonne maîtresse les outils en main, ouvrant la caisse, et nous, toutes penchées autour, regardant d'un œil avide la toile cirée, le bois, les clous, le marteau, les tenailles, les échappées de papiers qui commencent à se montrer, et poussant ensuite un cri unanime au premier objet qu'on déballe... C'était la jolie corbeille de satin rose. Juge si la compagnie a été

enchantée; puis sont venues les pelottes et les signets de Pauline. Comme c'est frais et bien fait! et ce mot qu'elle a voulu m'écrire! chère enfant, grâce à toi elle m'aime donc! et moi qui voulais en être jalouse! mais cela ne sera pas, je te le promets. Tout le monde s'est récrié en voyant les jolies porcelaines et les coffrets dont tu te prives pour me les envoyer; d'abord, cela m'a fait de la peine, et puis je me suis dit : Elle le donne à Dieu, ainsi pour elle c'est gagner. Les bonbons de Rouen ont éveillé bien des convoitises, mais mon parti était pris, et, m'excitant au courage, je dis à nos compagnes que je voulais, à ton exemple, les donner à l'infirmerie : c'est ce que j'ai fait, au consentement unanime des grandes, mais les petites étaient là, muettes, prêtes à pleurer; un coup d'œil de tante Angèle vint, en me les montrant, me porter à la compassion; aussi, détachant une boîte de fruits secs, je la distribuai à ces pauvres enfants qui furent bien contentes, tandis que nous, grandes, nous l'étions encore plus qu'elles de notre privation.

Je te dirai, à propos de cela, qu'un jour de sortie j'ai eu, sur le sujet des bonbons des pensionnaires, une grande discussion avec une dame du monde; elle accusait les couvents de rigorisme parce qu'on ne veut pas que nous mangions hors des repas, et qu'on nous engage à mortifier quelquefois notre friandise. Comme une de nos tantes

nous avait parlé depuis peu sur ce sujet, je me trouvai cuirassée pour répondre à ladite dame, et je lui prouvai que, dès qu'on est raisonnable, on sent combien nos maîtresses ont raison de nous apprendre à nous vaincre dans les petites choses et à ne pas compromettre notre santé pour de si vils plaisirs. Cette dame m'appela une *Petite sainte*, de l'air dont elle m'aurait dit, *Vous êtes une bégueule!* Je ne suis pas sainte, même en miniature, lui dis-je, Madame, et si vous nous appelez ainsi dans notre couvent, que direz-vous des pensionnaires du S.-C. de notre ville, qui donnent un exemple si touchant et si édifiant? — Que font-elles de si merveilleux, je vous prie? — Ainsi vous ne le savez pas, Madame : eh bien! elles ont le bonheur de se mortifier bien plus que nous et d'exercer la charité en même temps. Ces bonnes pensionnaires ayant été instruites de l'extrême misère des pauvres réfugiés espagnols, demandèrent d'abord à travailler pour eux ; ensuite, apprenant en détail les cruelles privations qu'endurent ces malheureux, et surtout leurs malades et leurs enfants, elles voulurent se priver deux fois par semaine de ce qu'elles mangent au goûter avec leur pain ; de sorte que chaque mois il sort de la maison une grande corbeille remplie de douceurs telles que oranges, morceaux de chocolat, fruits secs, et ces demoiselles y ajoutent quelquefois des cornets en-

tiers de bonbons qu'on leur a donnés à propos de mariage dans leur famille. Tout cela se porte chez de charitables personnes qui le distribuent à ceux qui, parmi les pauvres, sont malades et aux délicats. Non contentes de cela, les pensionnaires du S.-C. ont encore voulu se priver, une fois la semaine, d'un plat de leur dîner qui se donne aussi aux Espagnols. Je croyais que ma dame admirerait le bon cœur et la charité de ces demoiselles; mais point du tout, elle me répondit d'un air dédaigneux : Oui ! oui ! c'est la sympathie politique !.. Eh bien, ce serait cela, pensais-je, que ces bonnes jeunes personnes auraient toujours du mérite; attendons, d'ailleurs, pour déprécier leur action, que nous les ayons vues insensibles aux maux de ceux qui ne pensent pas comme leurs protégés; et c'est une satisfaction qu'on n'aura pas avec elles. J'aurais voulu dire cela à cette chère dame, mais je ne suis qu'une pensionnaire, dont le devoir est plutôt d'être modeste que d'avoir raison dans la conversation. Je me dédommage, comme tu vois, en te racontant la chose.

Nos maîtresses, nos compagnes, toute la maison me prient de te remercier pour ton charmant envoi; on me charge aussi de te dire que nous n'avons rien de si beau dans nos lots, et qu'on voit bien que les tiens viennent *de Paris*. Adieu, bonne et chère amie!

LETTRE HUITIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Tu me remercies, mon amie, quand je suis trop heureuse d'avoir pu faire plaisir à toi et à tes maîtresses; le mérite de ce qu'on donne en pareil cas est, crois-moi, encore au-dessous de celui qu'on peut avoir quand on agit par sympathie politique! Est-elle sotte, ta dame (pour parler à la parisienne), de ne pas trouver que ces bonnes demoiselles sont de vrais petits anges de prendre ainsi sur leurs repas, et trois fois par semaine, pour soulager les pauvres! Écoute, soyons nous-mêmes charitables, peut-être que cette dame n'est pas du tout, du tout gourmande.

Tu m'as, tout en plaisantant, rendu un vrai service, bonne cousine, en me parlant de ta petite jalousie au sujet de Pauline; le fait est que mon amour-propre, flatté par la préférence exclusive qu'elle me donne, m'avait fait prendre pour elle une espèce d'affection qui semblait exclusive aussi... Ce n'est pas que j'aie pour cette pauvre enfant une amitié qui puisse se comparer à celle que je te porte, ni même à l'attachement que j'ai voué à plusieurs de nos compagnes; mais livrée à

l'engouement que m'inspire Pauline, j'avais un peu oublié les autres; mes amies, malgré cela, sont restées bonnes envers moi, ce dont je leur sais un gré infini, à présent que, ta lettre m'ayant ouvert les yeux, j'ai vu qu'elles auraient pu être blessées de ma conduite.

Maintenant nous sommes dans les travaux de nos propres loteries, car il nous faudra suffire à plusieurs œuvres de ce genre cette année. Déjà nous étions très-occupées de nos lots, quand notre bon aumônier est venu nous dire qu'il fallait songer à secourir aussi deux malheureux auxquels il s'intéresse. Voici ce que M. Foublis nous a raconté à leur sujet:

« Il y a six ans, nous dit-il, que François, le fils d'un fermier de mon père, ayant reçu quelqu'éducation, fut envoyé en Hollande par une maison de commerce dont il devait, dans ce pays, soigner les intérêts; là il fit la connaissance d'une jeune fille sans fortune, mais si bonne et si pieuse qu'il résolut de l'épouser. Il en demanda la permission à son père; celui-ci, homme très-intéressé, lui répondit qu'il pouvait se marier s'il le voulait, mais que s'il épousait une femme sans fortune, il serait aussi privé de l'héritage paternel, lequel appartiendrait dès lors tout entier à son frère cadet. François, ayant déjà de quoi suffire à l'entretien d'un modeste ménage, épousa la jeune fille, et

pendant quelques années vécut en Hollande très-heureux avec elle. Cependant la maison de commerce qui l'avait placé dans ce pays, tournant ses spéculations d'un autre côté, rappela son mandataire : ce fut un jour terrible pour ce bon mari; car il fallait quitter sa femme et deux enfants, sans savoir s'il trouverait moyen de les faire subsister et quand il pourrait les revoir. S'armant de fermeté, il tâcha de déguiser à Marie une partie de ses inquiétudes, la douleur de la séparation étant déjà bien cruelle à supporter pour la jeune mère qui nourrissait son dernier enfant. Après bien des délibérations il partit, emmenant avec lui son fils aîné qui avait trois ans, et promettant à sa femme de la faire venir près de lui dès qu'il aurait un emploi qui le fixerait quelque part. Mais en attendant, pour laisser à Marie quelqu'argent, il avait pris une somme insuffisante pour son voyage, de sorte qu'il lui avait fallu faire à pied et en mendiant les cinquante dernières lieues, portant sur ses épaules son enfant pâle et maigre, et si changé lui-même par les privations, le chagrin et la fatigue, qu'il fallut qu'il se nommât pour que ses patrons le reconnussent. Ceux-ci, qui avaient fait de mauvaises affaires, l'éconduisirent, et il se trouva dans Paris, chargé de son fils et ne possédant aucune ressource. Comme l'enfant prodigue il se dit aussitôt : Eh bien ! j'i-

rai vers mon père!... Mais son père ne ressemble point à celui de la divine Parabole; car il ne voulut pas voir son fils quelqu'instance que fît celui-ci pour lui parler. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que le frère qui commande en maître dans la ferme, ne voulut pas non plus parler à François; celui-ci essaya de leur envoyer son enfant, il avait pu montrer de loin au petit son grand-père et lui avait enjoint de se jeter à ses pieds en disant: Grâce pour papa! Le pauvre petit, quoiqu'on le rebutât, parvint courageusement jusqu'à son aïeul dans un moment où celui-ci était dans son jardin; il se mit à genoux, implora d'une voix touchante la grâce de son père; le vieillard repoussa l'enfant, et comme celui-ci s'attachait à ses vêtements en criant toujours grâce! le frère cadet accourut, et prenant brutalement son neveu, il le traita comme on ferait d'une bête immonde en le jetant par-dessus la haie!... Caché dans cet endroit, le père spectateur de cette scène fut presque fou de douleur lorsqu'il releva son fils meurtri; le serrant contre son sein, il fit trois lieues tout d'une haleine pour revenir à Paris. Là il courut raconter ses malheurs à M. de Foublis, qui voulut garder l'enfant chez lui, le fit soigner et guérir. Pendant ce temps, le père courait tous les jours pour arriver à trouver un emploi, et chaque soir il revenait exténué chez notre bon abbé,

celui-ci ayant voulu que François vînt souper tous les jours chez lui, dans la crainte trop fondée que, sans cette précaution, le malheureux n'allât se coucher sans avoir mangé.

L'heure que je pouvais employer à t'écrire, bonne cousine, est passée et outre-passée, je vois maman Ursule qui me rappelle à l'ordre par un de ses plus doux regards dieu. Adonc, mon amie, au courrier prochain, si elle t'intéresse, l'histoire du pauvre François et de sa bonne Marie.

LETTRE NEUVIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Tu ne peux douter un instant, chère amie, du plaisir que m'a fait le commencement de ton histoire: je te dirai que j'ai partagé cette douce distraction avec mes compagnes et que, toutes tant que nous sommes, il nous tarde de voir ce bon petit ménage hors de peine! nous nous confions pour cela à M. de Foublis.

Oui, écris-moi, mon amie, parle-moi, j'en ai besoin! car une lettre que je viens de recevoir de mon père, sans m'annoncer son arrivée, me fait croire qu'il viendra beaucoup plus tôt que nous ne le pensions : cette lettre m'a tellement agitée que

j'en suis venue à attendre de jour en jour ce bon père. Ce qu'il y a de cruel pour moi, c'est que je ne puis me réjouir de mon bonheur! La cause de ce retour est triste, mon père le sera, et qui sait si sa santé n'est pas gravement altérée... sans remède peut-être!... Voilà mes pensées, bonne amie, quand tout le monde me dit : Comme vous devez être contente! je dis oui, oh oui, beaucoup! et en répondant ces mots je souffre comme si une main invisible me serrait et tordait le cœur. Que va faire ce père chéri? me prendra-t-il avec lui, me laissera-t-il encore au couvent? J'en aurais besoin, car mon éducation n'est pas achevée comme je voudrais. D'autre part, le laisser seul!... Mon Dieu, je m'en remets à vous! C'est ainsi, toujours ainsi, qu'il faut finir, c'est même par là qu'il faudrait commencer si l'on voulait s'épargner bien des peines. Adieu, amie, adieu!

LETTRE DIXIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Me voilà aussi toute palpitante, pauvre amie chérie, par l'idée que mon oncle va si promptement arriver! mais croirais-tu que je m'en veux

de ne pas être aussi triste que toi de cette nouvelle? Je comprends que tu t'inquiètes, la face extérieure des choses est faite pour cela; mais Dieu est si bon! il sait si bien faire sortir la consolation de l'épreuve. Allons, courage, amie! espérons, on ne vit qu'à ce prix-là!

Puisque l'histoire de François t'intéresse, je m'en vais la continuer, heureuse d'avoir pensé à te la raconter! Je te disais donc que notre bon aumônier donnait un repas par jour au pauvre François, afin que celui-ci ne vécût pas sans manger, ou plutôt qu'il ne mourût pas de faim, ce qui revient au même. Ce fut aussi M. de Foublis qui découvrit enfin une place pour son protégé; cela n'était pas brillant, mais dans une telle position on se soumet à tout ce qu'on peut faire sans pécher. Il s'agissait d'un poste de concierge dans une très-grande maison; nos pauvres gens se trouvaient logés et à peu près défrayés de tout, il ne fallait que travailler un peu pour achever de se mettre à l'aise. François fut heureux de cette nouvelle, ce qui enchanta M. l'abbé et lui prouva la bonne nature de ce brave homme qui, bien loin de s'arrêter à la vanité blessée, ne songeait qu'au plaisir d'avoir un toit et du pain pour sa femme et ses enfants. Il fallait, pour pouvoir occuper la place, faire tout de suite arriver Marie; on lui écrivit de se hâter, et son mari calcula que

la vente de son mobilier suffirait à couvrir les frais du voyage.

En effet, Marie vendit tout, et écrivit à son mari, avant de se mettre en route, qu'elle avait assez d'argent pour arriver à Paris. Satisfait d'avoir cette assurance, François se félicitait de ce que sa femme aurait un voyage heureux ; n'ayant plus à courir pour rien chercher, il n'en était pas moins le plus actif et le plus occupé des hommes; car, moyennant une somme avancée par M. de Foublis, il préparait tout pour son petit ménage, et à peine sa femme devait-elle être à moitié chemin, qu'il allait chaque jour aux voitures, pour être bien sûr de ne pas la manquer à son arrivée. Il se réjouissait tant de la voir, d'embrasser son plus jeune enfant, et aussi de mettre l'aîné dans les bras de sa mère. Nous changerons, disait-il joyeusement, je lui donnerai le mien pour prendre le sien, et nous nous dédommagerons du chagrin de l'absence... Pendant ce temps, Marie cheminait tristement; au moment de se mettre en route son enfant était malade, la mère retarda un peu son départ, mais elle sentit que, si elle s'arrêtait trop, l'argent qu'elle avait deviendrait insuffisant pour son voyage. Le petit étant un peu mieux, la pauvre femme partit, serrant contre son sein et tâchant de distraire ce malheureux enfant, que la maladie faisait pleurer sans cesse. Les deux premiers jours

du voyage furent affreux! Le petit criait, s'agitait à ne laisser de repos à personne, les voyageurs étaient furieux. Tu te figures l'état de cette mère? abîmée de fatigue et de douleur, elle aurait succombé à ce genre de peine s'il eût duré plus longtemps; mais les crises violentes ayant cessé chez le petit malheureux, il tomba dans une atonie qui laissa prendre un peu de repos à sa mère, et les voyageurs, contents de voir leur fléau s'adoucir, ne parlèrent plus de faire jeter femme et enfant par la portière.

Après quelque temps d'un repos qui lui avait rendu des forces, Marie vit bientôt que si son enfant ne criait pas et restait sans mouvement, c'est que la vie s'en allait de ce cher petit : dire l'angoisse de désespoir qui assaillit alors cette mère, est chose impossible. Mais elle est chrétienne, elle pria et trouva dans la prière les forces dont elle avait besoin dans sa cruelle situation. Pendant la nuit, son fils reprit un peu le sein qu'il avait refusé la veille, et l'espoir revint au cœur de la mère; mais ce rayon consolateur disparut, et avec le jour Marie vit, à n'en pouvoir douter, que son enfant était à l'agonie... Le lendemain, elle devait arriver à Paris, cette pensée du moins la soutint dans la résolution où elle était de garder mort ou vif son fils dans ses bras; car l'idée que s'il mourait on le lui arracherait pour le déposer dans le premier village,

et que le convoi ne serait pas suivi par le père du pauvre petit, cette idée lui donna une force incroyable, et ses traits même, sauf son extrême pâleur, ne trahirent pas son émotion. Quelle torture elle dut éprouver pourtant, quand les mêmes gens qui l'avaient tant fait souffrir de leur colère, tandis que son fils vivait, venaient, maintenant qu'elle le sentait roide et froid sur son sein, la complimenter sur le calme dont elle jouissait! elle était obligée de feindre des soins pour l'enfant, de le bercer, car tout ce qu'elle craignait alors était qu'on soupçonnât la vérité. Enfin l'on arrive à Paris, elle va revoir François! N'ayant pu prendre aucune nourriture depuis deux jours, elle eut besoin d'un effort suprême pour ne pas perdre connaissance en entrant dans la cour des diligences, et, à la vue de son mari, si joyeux de l'apercevoir, réunissant ses forces, la malheureuse mère descend de voiture sans avoir voulu quitter son cher fardeau. François s'avance pour prendre l'enfant, elle dépose en ses bras le petit cadavre et tombe affaissée aux pieds de son mari. Cette scène cruelle affecta tous ceux qui étaient présents, et porta le remords dans le cœur de ceux qui avaient montré tant d'humeur au commencement du voyage. M. de Foublis, averti, vint aussitôt apporter ses consolations aux pauvres parents, et maintenant ces bonnes gens sont placés; mais la gène les poursuit encore, et

leur bienfaiteur veut au moins leur enlever ce chagrin-là. C'est pourquoi nous ferons, pour Marie et François, une loterie spéciale, qui sera tirée avant les autres, afin de les sortir tout de suite de l'embarras où ils sont, de les remettre à flot; ce qui est, entre les bonnes œuvres, une œuvre tout agréable : malheureusement on a rarement, en faisant le bien, ce plaisir-là.

Quelque triste que soit cette histoire, bonne cousine, j'aimais mieux te la raconter que d'avoir à te parler de moi, et voici pourquoi. Croirais-tu que mon tuteur est venu me proposer de me marier, quand j'ai dix-huit ans à peine, que je suis heureuse au couvent... je ne dirai pas comme une reine, mais comme une vraie pensionnaire peut l'être!... Au milieu de mon ennui, je ris, et voici pourquoi : c'est que j'ai été tellement ennuyée, suffoquée, indignée de l'ouverture qui m'a été faite par M. Calprenoux, que je ne lui ai pas laissé le temps de me dire quelle est la personne qu'il me propose... Si mesdemoiselles Calprenoux en trouvaient autant, elles ne le refuseraient pas, voilà ce que m'a dit ce cher homme; car dans la conversation il en revient toujours à ses moutons, qui sont sa femme ou ses filles, ce qui est du reste fort naturel, et prouve qu'il est bon père de famille. Je vais écrire à ma tante Laval qu'elle tâche de faire entendre raison à mon tuteur, afin qu'il ne me

tourmente plus de pareilles idées. Mais ma tante ne prendra peut-être pas la chose à cœur; je crains qu'on lui fasse des raisonnements qui la persuadent, ou du moins auxquels elle ne saura pas répondre. En tout cas, on ne *fera rien sans moi;* mais je redoute des tracasseries bien ennuyeuses. Prie pour ton amie, chère cousine.

LETTRE ONZIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Je ne puis te dire mon étonnement, mon amie, en apprenant cette idée de ton tuteur. Te trouve-t-il donc trop heureuse, trop tranquille? Mais, vois-tu, comme l'a dit notre tante Sophie, à cette nouvelle, tu es riche, et cela te vaudra d'être persécutée pour le mariage. Tu seras sans doute parfaitement conseillée par les bonnes mères qui t'entourent, mais moi, par instinct de cœur, je désire fortement que tu ne prennes personne de la main de ton tuteur. Cet homme peut être probe, selon le monde; mais il ne craint pas Dieu, et pourrait se prêter, pour te gagner, à des semblants de religion que tu verrais s'évanouir ensuite. Car si l'on veut t'avoir, on sait comment il faut te

prendre; ainsi, chère amie, tiens-toi bien sur tes gardes, la meilleure de toutes est d'ailleurs ton âge, n'est-ce pas? Il est impossible, quand il n'y a pas pour cela des raisons majeures, qu'on se marie lorsqu'on est encore si jeune, et qu'on se trouve si heureuse d'être pensionnaire. Heureux sort, en effet, et que devraient envier bien des jeunes personnes qui sont chez leurs parents, lorsque ceux-ci n'ont pas la religion et la raison pour guide, dans la conduite de leurs enfants.

On vient d'enterrer ici une jeune personne dont la mort a fait une bien grande sensation dans notre ville; elle avait quinze ans seulement, et déjà elle était initiée à tout ce qu'on appelle les plaisirs du grand monde. C'est en sortant d'un bal qu'elle a pris le mal qui l'a tuée. Penses-tu que cette circonstance ait fait regretter à ses parents de l'y avoir conduite? Pas du tout, ils ne pleurent que la beauté de leur fille, les beaux jours qu'elle devait couler, et une de leurs consolations a été de lui faire emporter dans le tombeau une partie des vains ornements dont elle se parait. Oui, mon amie, on l'a fait coiffer, couronner de fleurs; la robe de satin blanc, le bouquet au côté, rien n'a manqué à cette toilette sépulcrale. Dans l'autre monde elle méprise tout cela, j'espère, car elle a pu se confesser avant que de mourir, et elle a montré de très-bons sentiments. Quelle tristesse de

pareils faits laissent dans l'âme, n'est-ce pas chère amie? Pauvre jeune fille, que n'avait-elle des mères comme les nôtres! Adieu, amie.

LETTRE DOUZIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Comme tu n'es plus jalouse de Pauline, à ce que j'espère, il me semble que je ne ferais pas mal de t'en parler un peu; car, sans reproche, bonne cousine, voilà quinze jours que je ne t'ai pas dit un mot d'elle, et toi tu ne t'en informes pas seulement. O tu es bien ingrate! Si madame Leclerc, la mère de notre infirme, était entièrement la maîtresse, elle n'aurait plus recours à aucun moyen humain pour chercher à guérir sa fille; mais son mari pense autrement, et consulte sans cesse les plus célèbres médecins afin d'aviser à ce qu'ils pourront prescrire pour faire renaître à la raison sa chère enfant. L'un des résultats de tant de soins a été, ces jours-ci, de rendre Pauline infiniment plus malade. On était venu la chercher un matin pour essayer des remèdes ordonnés par un de ces docteurs, et, quelques jours après, on nous l'a rendue dans un triste état, toute brisée, et ses pensées moins suivies que jamais. J'étais étonnée

qu'on nous l'eût ramenée ainsi; mais sa mère nous apprit que c'était Pauline elle-même qui avait demandé à être reconduite au couvent.

J'espère qu'on ne l'en fera plus sortir pour essayer de la guérir! Son père est à même d'apprécier maintenant qu'une vie douce et paisible, comme celle qu'on mène ici, est pour elle le meilleur remède, sinon pour guérir, au moins pour rendre son mal plus doux et plus traitable. Quoique Pauline me préfère aux autres, néanmoins toute la maison l'aime; elle a, dans sa folie, quelque chose de naïf qui plaît infiniment; on ne peut s'imaginer, quand on la voit, que ce soit une jeune personne de notre âge, tant elle a l'apparence d'un enfant, et pourtant, avant sa maladie, tous ceux qui l'ont connue disent qu'elle était la raison même. Alors ce devait être quelque chose de bien aimable que de voir ainsi réunies en elle les grâces de l'enfance et les qualités de l'âge mûr.

En général, je te parle peu ou point de mes compagnes, parce que, autant que possible, nous nous interdisons les marques d'affection particulière, et, dès lors, on a peu à dire les unes des autres. Il ne faut pas croire pourtant que nos mères nous défendent l'amitié, au contraire, on veut que nous nous aimions; mais il faut que nos cœurs et nos âmes gagnent quelque chose à ce doux commerce, qu'on s'aime en Dieu et pour lui. J'ai vu de

nouvelles pensionnaires être vraiment aigries, révoltées contre cette pensée : s'aimer en Dieu !... tant ces jeunes élèves du monde ont l'esprit imbu d'idées fausses au sujet des choses de la religion. Je ne suis pas religieuse, et ne veux pas l'être, nous disait une demoiselle qui poursuivait une chimérique amitié avec une de ses compagnes, dont l'extérieur lui plaisait; mais qui offrait peu de ressources sous le rapport de l'affection. Nos bonnes mères l'avaient avertie que cette liaison n'enfanterait pour elle que du trouble ; elle l'éprouvait à chaque instant, et cependant ne voulait pas y croire, prétendant que c'était par *jalousie* qu'on voulait empêcher son union avec mademoiselle D. Quelle union ! elles en vinrent un jour à se battre !... Tu le croiras à peine, mais la chose est littérale : à la suite d'une querelle plus aigre que tant d'autres, un soufflet fut donné; la réplique manqua, grâce à maman Ursule qui se trouva là. Eh bien ! dit-elle le lendemain à celle qui, avant cette insulte, s'était montrée si indocile, vous voyez, mon enfant, d'après son procédé envers vous, que nous avions de bons motifs pour vouloir vous éloigner de mademoiselle D. Croyez que si votre attachement pour elle eût été capable d'enfanter cette amitié aimable et heureuse que vous rêvez, nous n'y eussions mis aucun obstacle.

Hélas ! ma bonne, qu'on est sotte quand on est

jeune et sans expérience ; à présent, que je suis un peu vieille et un peu expérimentée, je sens beaucoup de compassion pour les erreurs des autres ; c'est vraiment une chose merveilleuse de voir les personnes qui ne savent rien de rien, ne pouvoir supporter une observation, recevoir un conseil ! Plus on s'éclaire, plus on se sent disposé à être docile, à préférer l'obéissance au commandement. Voilà qui nous fait bien voir que le joug du Seigneur est léger. Oh oui ! doux et léger, je ne puis assez me le redire ; surtout quand je vois nos chères mères contentes de moi, n'exigeant pas au delà de ce que je leur donne, et je ne fais vraiment, je ne dirai pas que ce qui me plaît, mais au moins rien qui ne me plaise.

Voilà Noël qui s'approche, mon amie, dis-moi un peu ce que vous faites pour célébrer la naissance du bon Jésus ; nous sommes toutes joyeuses ici, parmi les grandes, parce que cette année, on nous permet la messe de minuit. Jusqu'ici on ne se souciait pas de nous y laisser aller, par la raison, disent nos bonnes mères, que nous ne serons pas vaillantes après avoir veillé. Nous avons promis au contraire de l'être beaucoup, de n'avoir pas du tout sommeil le jour de Noël, et, comme de vrais enfants gâtés, on nous accorde ce que nous demandons. Nous aurons aussi une crèche ! ceci était l'ambition des petites, quoique les grandes en

prennent aussi leur part. Enfin, voyant que ces chères compagnes désiraient tant ce plaisir, nous nous sommes toutes cotisées, et notre joli enfant Jésus de cire est déjà acheté. On a tiré au sort celle qui devait lui broder sa robe, car ce privilége était trop grand pour que nos mères aient voulu, par un choix, faire des jalouses. Le sort est tombé, devine sur qui? On avait mis dans l'urne le nom de celles qui sont bonnes ouvrières et qui savent bien broder. Par conséquent il n'y avait ni les maladroites, ni les petites, ni celles qui, travaillant bien aussi, restent un siècle à ce qu'elles font, ce qui a réduit les prétendantes à un fort petit nombre. Nos mères n'avaient pas voulu non plus se charger de les choisir, nous nous sommes en cette occasion fait nous-mêmes justice, et, *moyennant conseil*, voici comment nous avons conduit cette grande affaire : Nous avons acheté un morceau de mousseline, dans lequel nous avons taillé autant de pelotes qu'il s'est présenté d'ouvrières brodeuses ; toutes ont eu le même dessein à exécuter : on leur a donné trois jours, au bout desquels trois juges nommés parmi nous, à la pluralité des voix, ont décidé, sur l'inspection des pelotes, quelles étaient les bonnes brodeuses. Vingt s'étaient présentées pour cela, il y en a eu trois qui n'ont fait, l'une que sept points, les autres que quatre ; les six suivantes étaient, les unes au quart, les autres à la

moitié de l'ouvrage ; cinq avaient fini, mais plus ou moins mal ; enfin, nous sommes restées six qui avons été jugées dignes de voir livrer nos noms au sort. Quel est celui qui est sorti ? C'est celui de Pauline ! Tu vas être bien surprise, puisque je ne t'avais pas dit qu'elle eût concouru ; oui, ma bonne, cette chère enfant a fait sa pelote, et très-bien, surtout très-fraîchement. C'est donc elle qui brodera en argent la robe de moire rose de notre petit Jésus. J'aurais été bien joyeuse de ce résultat, si je la voyais elle-même contente ; mais elle ne jouit de rien, ne s'étonne de rien, et ne rit jamais. Elle agit machinalement comme elle voit faire les autres, à peine croirait-on qu'elle est douée de la pensée. Cependant elle aime encore, oui, elle sait aimer ! j'en ai eu la preuve l'autre jour, où deux de nos compagnes s'entretenaient au sujet d'une Joséphine qui est fort méchante. Pauline était là, et, croyant que ces demoiselles parlaient de moi, elle se leva rouge d'émotion, vint à elles, et leur dit qu'elles étaient *d'horribles* menteuses ! puis, accourant à moi, elle me serra dans ses bras, comme pour me défendre contre les ennemies qu'elle me supposait. Tu ne peux manquer d'être en faveur près d'elle, toi qui ne lui diras jamais de mal de ton affectionnée cousine.

LETTRE TREIZIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Mon père est arrivé, chère amie, et je ne sens en ce moment que les transports d'une douce joie en revoyànt ce père bien-aimé! sans être très-bien portant, il n'est pourtant pas aussi changé que je pouvais le craindre, et il se trouve si heureux de revoir son pays et sa fille que ce bonheur lui fera, j'espère, recouvrer toute sa santé. Il me charge de t'embrasser tendrement pour lui, et nous avons déjà bien parlé de cette chère petite nièce, comme il dit, ne se figurant pas que tu es plus grande que moi. Dès que j'aurai pu trouver une occasion, je t'enverrai, chère amie, des raretés américaines que mon père a rapportées pour toi: les œufs d'autruche obligés et les indispensables noix de coco font, bien entendu, partie de la collection; mais il y a mieux que cela, savoir: de jolis oiseaux empaillés et, ce qui est mieux encore, un bouquet de plumes dont les fleurs sont vraiment ravissantes; ajoute à cela des bocaux de fruits confits à la Havane: j'ai dit à mon père qu'ils iraient peut-être enrichir l'infirmerie de ton couvent. Il s'est récrié là-dessus et m'a répondu que si sa

nièce ne voulait pas manger les bonbons qu'il a rapportés pour elle, il les donnerait lui-même aux pauvres. Je te conseille donc de te faire une petite violence pour goûter les fruits américains, et afin de t'encourager je te dirai que je m'en suis régalée moi-même et qu'ils sont parfaitement bons.

Pour le moment je suis près de mon père; car il nous faut bien un peu être ensemble après une si longue séparation, et puis il a besoin de moi pour organiser notre petit logement; nous en avons trouvé un tout de suite bien joli, bien situé et pas cher, enfin ce qu'il nous faut : j'ai une chambre fort gentille, mon père est enchanté de la sienne. Nous courons tout le jour pour acheter des meubles; le soir je travaille aux rideaux. Je ne sais pas encore ce que mon père décidera pour moi, s'il me gardera ou s'il permettra que je reste encore quelque temps avec nos bonnes mères. Je le voudrais bien, attendons. Adieu, amie, pense à nous dans tes bonnes prières, et aide-moi à remercier Dieu de l'heureux retour de mon père.

LETTRE QUATORZIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Non-seulement moi, mais tout ce que j'ai ici d'amies, nous avons élevé au ciel nos cœurs en action de grâces, mon amie, pour la bonne nouvelle que tu m'as apprise; dis à mon oncle que je l'aime, que je l'embrasse et le remercie mille fois de ses bontés; ajoute que je mangerai des bonbons américains avec un très-grand plaisir. Pour qui me prends-tu, je te prie, quand tu t'imagines que je donne tout à l'infirmerie? Hélas! hélas! je ne suis pas si parfaite, et le vieil homme est là pour faire tort aux malades; mais dans le fait nos mères elles-mêmes ne voudraient pas que nous fussions toujours stoïques; car elles craignent l'exagération en tout. Un petit sacrifice fait de temps en temps avec grâce leur fait un grand plaisir, parce qu'elles veulent que nous soyons fortes contre nous-mêmes; mais d'autre part elles aiment aussi à nous voir jouir des plaisirs de notre âge dès qu'elles savent que nous n'y portons pas une attache trop grande. Tâche donc de trouver bien vite une occasion pour m'envoyer toutes mes jolies choses, et sache que leur arrivée est attendue par nous

comme l'était la caisse de Paris par toi et tes compagnes.

M. Calprenoux a écrit à notre mère supérieure pour réclamer la faveur de me faire sortir à la nouvelle année; j'ai demandé en grâce qu'on lui refusât cette *grâce;* mais notre mère a dit qu'elle ne le voulait pas, que ce serait impoli, surtout après avoir passé les vacances dans cette famille : il faut donc se résigner... et je le fais. Oh! si mon oncle et toi pouviez venir à Paris! pourquoi pas? ton père est libre de se fixer où il veut, dis-lui donc qu'il serait doublement heureux ici, puisque avec sa fille il aurait en outre une bonne, très-bonne nièce pour le chérir.

Nous avons tiré nos loteries; le pauvre François et sa femme ont une petite somme ronde qui va fournir à leur établissement, et par conséquent les mettre à l'aise. Pénétrés de reconnaissance pour les bontés dont M. de Foublis les a comblés, ces bonnes gens ont désiré nous faire aussi leurs remerciements du zèle que nous avons mis à seconder notre aumônier. Le fait est que, sans nous vanter, nous avons fait merveille; il ne nous venait personne au parloir que nous ne parlassions aussitôt de nos billets de loterie; ceux qui n'en prenaient pas étaient déclarés nos ennemis, ceux qui n'en prenaient qu'un étaient pour nous des indifférents, si on en voulait deux on était ami; mais

si l'on passait ce nombre et qu'on allât jusqu'à cinq, alors on était *chéri pour la vie!*.. Nous avons bien ri de toutes ces gradations de sentiments dont la température haute ou basse tenait au débit de nos billets. Et puis pour les lots, quel zèle aussi tant pour en faire que pour en demander! Les mères et les tantes ont été tourmentées, pressurées autant que possible pour obtenir d'elles ces jolies bagatelles qui devaient rendre notre loterie probe et glorieuse. Car tu sauras que nous mettons en cela comme en tout beaucoup de conscience et de délicatesse : nos chères mères n'entendraient pas que l'on fît pour deux ou trois cents francs de billets en mettant pour trente où quarante francs d'objets à gagner! il faut pour elles que les choses soient à peu près égales, sans cela leur conscience s'alarmerait. Aussi toutes les dames qui ont pris de nos billets sont enchantées de notre loterie et disent qu'elle n'est pas de son siècle.

Tu vois que nous avons pu nous laisser remercier par nos protégés sans que notre modestie eût trop à souffrir; quand je dis *nous*, c'est tout le couvent, bien entendu! Nous avons vu avec bien de l'intérêt cette pauvre jeune femme qui a eu besoin de tant de courage pour arriver à Paris; elle est petite, pâle, sa figure est d'une douceur extrême; le mari a l'air bon et franc : ils étaient si intimidés tous les deux qu'ils n'ont guère pu

dire autre chose que ouï, mesdames, non, mesdemoiselles; mais les larmes de Marie et les regards expressifs de François parlaient pour eux. L'enfant qui leur reste est très-joli, nous l'avons si bien rassuré par nos caresses et nos bonbons, qu'il a babillé pour père et mère; ce moment, je l'ai vu, a été pour la pauvre Marie la consolation de ses douleurs passées, car en écoutant son fils et en le voyant ainsi fêté par nous, sa figure d'abord si triste s'est éclaircie par degrés, et au moment de nous quitter, la joie maternelle l'avait rendue rayonnante. C'est ainsi que deviendrait la mienne, si je te voyais arriver ici avec mon oncle, comprends-tu, dis-moi, comme serait heureuse ton affectionnée cousine.

LETTRE QUINZIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Oui, mon amie, je me fais une idée du plaisir que tu aurais à nous voir, lorsque je pense à la joie que je ressentirais moi-même s'il m'était donné de t'embrasser; mais, hélas! nous sommes séparées et pour longtemps, je le crains bien, car mon père tient beaucoup à rester dans le Midi. Accoutumé depuis des années à vivre dans les cli-

mats chauds, le ciel du Nord lui semble trop rigoureux pour lui, pourtant il est jeune encore : aussi je me flatte que lorsqu'il aura recouvré toutes ses forces il ne craindra plus le climat de Paris, car dans mes rêve d'avenir, chère amie, je me dis souvent que si nous pouvons nous réunir d'une manière stable, ce n'est pas toi qui viendras vers nous, puisque ta fortune en fonds de terre est toute là-bas ! la nôtre n'entraverait en rien nos pas si nous voulions plier nos tentes, aussi c'est bien à nous, comme tu dis, à aller vers toi, si Dieu le veut.

Je t'avais promis de te parler de mesdames Fournier, de ces amies auxquelles mon père m'avait recommandée en me quittant; et je me reproche de ne l'avoir encore fait que bien légèrement. Tant que j'ai été enfant, on venait me chercher pour me faire sortir; on me comblait de bontés, je trouvais cela tout naturel; depuis que j'ai commencé à réfléchir, j'ai senti combien ces dames étaient bonnes de prendre de la peine pour moi et de me temoigner tant d'amitié; en observant davantage j'ai mieux encore apprécié leur bonté, et enfin j'en suis venue, en les aimant mieux chaque jour, à comprendre leur haute vertu. La fille aînée, Théodora, est une nature tout à fait hors de ligne, joignant le cœur le plus tendre à l'âme la plus élevée; elle n'a jamais voulu

se marier pour ne pas quitter sa famille, et jusqu'à l'âge de trente ans elle a été pour sa mère l'enfant la plus soumise et la plus docile, ne sortant jamais sans permission, ne faisant rien sans autorisation; et quand on connaît la force de ce caractère, on est étonné qu'il ait pu toujours se plier ainsi! A présent que ses parents âgés sont devenus infirmes, c'est elle qui est réellement la maîtresse de la maison; mais elle ne fait usage de cette autorité que pour chercher à faire ce qui est agréable à tous. Caroline sa sœur est jeune encore, puisqu'elle a quinze ans de moins que Théodora; c'est son aînée qui l'a élevée, aussi offre-t-elle l'image des mêmes vertus, moins consommées sans doute, mais qui, avec le temps, atteindront à la même hauteur. Tout le monde dans le pays aime et vénère ces dames, elles prennent part à toutes les bonnes œuvres importantes qui se font dans la ville. Il est impossible de les voir souvent sans devenir meilleur, et surtout sans croître dans la piété, car la leur est si haute, si fervente, si solide! ce sont des anges! nous disent au couvent nos bonnes mères; et c'est ainsi qu'on parle d'elles dans toutes les maisons religieuses de la ville. Elles n'ont point de fortune, et pourtant il n'est pas une détresse qu'elles ne soulagent.

Quelle vertu il faut avoir, mon amie, pour faire ainsi le bien quand on ne peut rien par soi-même,

qu'il faut aller sans cesse demander aide et secours à ceux qui possèdent les biens de la terre! Quelques-uns de ces riches sont bons, compatissants et viennent volontiers au secours des malheureux; mais il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui ne ressemblent que trop au mauvais riche de l'Écriture. Théodora les connaît; n'importe, dans ses quêtes, ses instances et supplications pour les pauvres, elle s'adresse à eux comme aux autres, espérant toujours les toucher! Dans quelques-unes de ces maisons où le luxe étale toutes ses damnables splendeurs, on n'a pas honte de faire attendre dans un vestibule cet ange de charité, et puis de lui envoyer dix centimes par une femme de chambre!...

Ce que je te dis là, mon amie, je l'ai vu moi-même, un jour que Théodora m'avait prise avec elle dans sa quête pour les pauvres. J'aurais jeté les deux sous au nez de la femme de chambre, si c'eût été moi qui les eusse reçus; mais mon amie les prit en remerciant comme si on ne lui eût pas fait d'insulte, et m'a fait voir ainsi que la vraie charité est toujours humble. Cela doit être, car il est bien certain que l'orgueilleux ne peut pas avoir de véritable vertu. Dans cette même tournée, nous entrâmes chez un vieux monsieur qui était au coin de sa cheminée; quand mademoiselle Fournier lui eut exposé le motif de sa visite,

il la regarda d'un air furieux et lui dit grossièrement qu'on faisait beaucoup de quêtes, lesquelles profitaient sans doute aux personnes qui prenaient la peine de les faire : Oui, ajouta-t-il, c'est pour mettre l'argent en poche que vous courez ainsi; et en disant ces mots, il saisit les pincettes et se mit à les brandir de notre côté; j'eus si peur de cet énergumène que je m'enfuis en entraînant Théodora, qui rit encore quand elle pense à la bravoure que j'ai montrée ce jour-là.

Je ne pourrai pas te raconter ce qu'on fait dans mon couvent pour la fête de Noël, puisque je n'aurai pas le bonheur d'y être. Nos bonnes amies font garder des places à la Messe de minuit, à la cathédrale, pour mon père et pour moi; à deux heures, quand nous en sortirons, il est convenu que nous entrerons chez elles pour y faire le réveillon; le jour de Noël, nous dînons aussi chez madame Fournier, et ce qui me ravit, c'est que mon père a l'air heureux quand il est dans cette maison : j'espère beaucoup de cette disposition, parce que, ayant ainsi la ressource de la compagnie de ces dames et des bons offices qu'elles pourraient lui rendre, il consentira plus facilement à me laisser encore au couvent. Adieu, chère cousine.

Jour de Saint-Étienne.

O bonne amie! remercie le bon Dieu avec moi, ainsi que la très-sainte Vierge, les saints et les anges. Mon père est un pieux chrétien, le Seigneur en soit loué!... J'avais si peur que cela ne fût pas! Je ne t'en disais rien, mais tu aurais bien plaint ta pauvre Thérèse si tu savais comme elle tremblait à l'idée des fêtes de la naissance du Sauveur : Hélas! hélas! me disais-je, si mon père n'est pas ce qu'il doit être, quel scandale pour nos amies!... Au contraire, ce cher père a été un objet d'édification générale! En qualité d'étranger, ou du moins d'homme absent depuis si longtemps de son pays, chacun l'examinait, et lui, simple et modeste, priait de toute la ferveur de son âme! Moi aussi, je t'assure, je prie avec ardeur pour remercier Dieu d'une si grande grâce. Quand mon père me quitta, mon enfance s'était passée en pension, et puis j'étais si jeune que je ne savais pas ce qu'il était! Dans ses lettres il se montrait bien chrétien, mais tant de gens font de beaux discours sur la religion, la respectent des lèvres, et quand il faut en venir aux actes, sont lâches et indifférents comme des païens!... Adieu, amie, je t'embrasse le cœur joyeux.

LETTRE SEIZIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Comme nous sommes sœurs de cœur, mon amie, nous devons toujours penser et sentir de même; aussi, depuis que je savais mon oncle revenu, je me disais souvent : Est-il ce que nous voulons qu'il soit? ou bien, ma cousine et moi, aurons-nous à gémir et à prier pour la conversion de ce cher parent? Tu penses, d'après cela, quelle joie ta lettre m'a causée; elle a été si grande, que j'en ai fait de suite part à nos mères, sur quoi elles m'ont vivement félicitée ainsi que toi. Quand je viens à penser que ce cher oncle aurait dû être mon tuteur s'il avait été en France... je pleure et ne me trouve point de courage contre ce regret-là : quelle différence, bon Dieu! mais chut! Lorsque j'entame ainsi, en discourant, mes longues et fréquentes complaintes, nos mères souvent me posent une main sur la bouche et je me tais incontinent; j'aurais bien besoin d'un tel moniteur pour ma plume; mais si je suis trop sotte, fais la mère et gronde-moi.

Nous voila donc bientôt à la nouvelle année!

je n'ai pas eu l'esprit de t'envoyer la moindre chose. Il m'en a bien coûté, va! mais à la manière dont on me traite je ne puis me passer les fantaisies les plus douces, celles qui feraient ma joie. Il faut que j'aie au contraire des attentions pour d'autres que toi, chère amie, et notamment pour mesdames Calprenoux!... J'ai fait, mais cela avec plaisir, un bel ouvrage de tapisserie pour ma tante Laval; tu sais que j'envoie aussi aux étrennes un petit souvenir à mon cousin, ma tante y tenant beaucoup. Quoiqu'il soit en garnison hors de Paris, j'ai fait pour ce cher capitaine un bonnet grec fort élégant que sa mère va lui envoyer. A propos de mon cousin Raymond, son régiment doit, je crois, être envoyé à Toulouse. Mon oncle le verra sans doute avec plaisir, et toi aussi, bonne amie; c'est un bon jeune homme et surtout très-bon fils, demande à sa mère!... Tu ne saurais que penser si je ne t'expliquais pas cette petite épigramme. Oui, Raymond est bon fils, mais il n'est pas assez respectueux pour ma tante, et pourtant celle-ci ne lui trouve pas l'ombre d'un défaut. J'ai entendu notre capitaine dire à sa mère qu'elle ne savait ce qu'elle disait, qu'elle radotait, et ma tante, loin de se fâcher, riait de ces propos. Cela ne ressemble guère à la manière dont nous élevaient nos mères, n'est-ce pas, amie? Toutes jeunes que nous étions, comme on nous

avait bien appris la manière dont on doit parler à ses parents! Mon père qui n'était pas aussi ferme nous aurait laissées abuser de sa bonté, et ma tante est en cela comme son frère.

Pauline a brodé la robe du petit Jésus d'une manière tout à fait charmante; elle a embelli, augmenté le dessin, de façon que ce vêtement est plus gracieux et plus riche que nous ne nous y attendions. Le saint Enfant a été mis sur un lit de mousse, dans une grotte entièrement semée de fleurs; les cierges, l'encens ont été prodigués! Nos petites ont été bien contentes, et nous aussi, car notre autel, à la Messe de minuit, était magnifiquement orné; nous avons chanté des noëls dont les airs naïfs réjouissaient le cœur; nos bonnes mères nous ont fait faire le réveillon; et, quoique nous n'eussions eu que quatre heures de sommeil, nous n'avons dormi, pendant ce saint jour, que lorsque nous avons été dans nos lits.

En remettant à mon oncle la lettre par laquelle je lui souhaite une bonne année, embrasse-le pour moi, comme tu le ferais pour une sœur absente qui aime et vénère comme toi l'excellent père que Dieu t'a donné. Et à toi, mon amie, que souhaiterai-je? Ce que désirent nos mères, n'est-ce pas? un accroissement de piété et de sagesse. Fais les mêmes vœux pour moi, et appuie-les de ferventes prières, je te prie, afin que nous puissions, en

avançant en âge, avancer aussi en vertu! Adieu, amie.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

LA MÊME A LA MÊME.

.... Janvier.

J'ai reçu, chère cousine, justement pour mes étrennes, toutes les belles et jolies choses que mon oncle m'envoie; mais ce que tu ne m'avais pas annoncé, et qui m'a fait un plaisir infini, ce sont ces chapelets en graines d'Amérique, et dont mon oncle a été si généreux, que j'ai pu en donner à toutes mes compagnes! Mon bon oncle ne m'en voudra pas, quand je lui dirai, que voyant notre mère supérieure en admiration devant le bouquet de plumes, je le lui ai offert avec un vif désir de le voir accepter; mais ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu cette faveur: notre bonne mère ne voulait pas mon bouquet. « Non, ma fille, me disait-elle, cela ferait de la peine à votre oncle. — Ainsi, ma mère, lui ai-je dit, vous ne voulez pas cet objet parce qu'il vient de mon oncle? » Elle s'est mise à rire, ce qui m'a donné un peu d'espérance. « Croyez, ma mère, que mon oncle sera trop heureux, s'il apprend que, dans son envoi, il est quel-

que chose que j'aie pu vous offrir avec succès; serez-vous moins bonne envers moi que mes compagnes, qui ont tout de suite pris ce que je leur donnais? — Eh bien! a-t-elle répondu, pour me montrer aussi *bonne* que je *dois* l'être, à ce qu'il paraît, je prends vos belles fleurs, mon enfant, mais pour la chapelle, bien entendu : ce sera le bouquet du milieu de l'autel pour les jours rigoureux où nous manquons de fleurs naturelles. » J'ai remercié notre bonne mère de l'honneur qu'elle faisait à mon offrande; et puis, quand j'étais si contente de la voir, de lui parler un peu, voilà qu'on est venu m'appeler pour sortir avec madame Calprenoux!...

En arrivant dans cette maison, j'ai vu que tout avait un air de fête; on allait, on venait, on se parlait bas; ces demoiselles étaient si affairées qu'elles me regardaient à peine. « C'est pourtant pour vous tout ce tracas-là, me dit le père. — Pour moi, Monsieur! mais il me semble que j'en jouis fort peu. — Cela viendra, attendons au soir! Voulez-vous lire, regarder des images, ou bien jouer du piano pour vous désennuyer? » Je dis que j'acceptais l'offre littéraire, et mon tuteur alla de suite me chercher pour images de gros in-folio traitant de l'histoire du Japon, et dont les vieilles gravures n'ont pas même été passables dans leur temps; qu'est-ce donc à présent que l'âge pèse sur

elles! M. Calprenoux, qui tenait à me voir contente, s'aperçut bientôt que je ne l'étais guère. « Attendez, attendez (c'est son mot favori), je vais vous donner quelque chose de plus amusant. » Et le voilà qui m'apporte des livres enluminés faits pour le bas âge, et grandement endommagés par ses filles. « Regardez, voilà Polichinelle; ici, Pierrot; ah! il lui manque une jambe! Mesdemoiselles Calprenoux n'ont soin de rien. Attendez, voici la mère Gigogne: comme elle est crasseuse! Mesdemoiselles, mesdemoiselles, est-ce que vous ne sauriez pas vous laver les mains, cria-t-il en apostrophant ses filles, qui étaient je ne sais où. » A la suite de ces divertissants personnages, il me montra une collection de quadrupèdes; puis vinrent les poissons. La vue d'un requin me fit, comme lui, ouvrir une bouche énorme, non pour dévorer personne, mais pour bâiller. Mon tuteur trouva que m'amuser était chose fort difficile. « Ces images ont fait pourtant les délices de ma famille, dit-il. — On le voit, Monsieur; mais il est clair aussi que ce temps est passé pour elles; et je tiens, ne fût-ce que pour vous plaire, à me montrer du goût de mesdemoiselles Calprenoux.

— Très-bien dit! en vérité. Attendez, mademoiselle Joséphine, puisque tout cela ne vous amuse pas, allez sans façon vous mettre au piano: j'espère que cela ne contrariera pas ma femme. »

Ce *j'espère* m'ôta l'envie de profiter de l'offre qu'on me faisait ; j'entendais d'ailleurs qu'on arrangeait le salon. Depuis mon arrivée, la maîtresse de la maison y grondait à tout moment ses filles. Je tirai de ma poche un feston que j'avais apporté à tout hasard, et je me mis à travailler, en remerciant mon tuteur d'avoir bien voulu s'occuper de moi. « Sans doute, je m'occupe de vous, et plus que vous ne croyez, ma belle demoiselle. — C'est plus que je ne voudrais peut-être, que vous voulez dire, Monsieur. — Attendez, attendez ; c'est pour me reprocher ce que je vous ai dit au sujet d'un mariage ; mais si réellement vous ne pouvez mieux faire, tant ce parti est beau, hem ! il faudra bien dire oui. — Certainement non, Monsieur ; et je vous demande comme une grâce de ne plus me parler de cela, si vous tenez vraiment à m'obliger.

— Êtes-vous assez enfant, assez ignorante de tout ?.... Attendez, vous voudriez bien être majeure, n'est-ce pas, pour gaspiller à votre aise votre petite fortune ? — Non pour la gaspiller, comme vous dites, Monsieur, mais pour en user avec l'avis de personnes auxquelles j'ai confiance. — Eh bien, Mademoiselle, apprenez donc une chose importante : c'est que le mariage vous émancipera : une fois *madame*, vous ferez ce que vous voudrez de vos revenus ; libre à vous de les dissiper dans un

an ou dans huit jours, si cela vous est agréable. — Vous avez toujours l'air de me croire prodigue, Monsieur, et ce n'est pas mon défaut, je vous assure. — Attendez, Mademoiselle, vous vous écartez de la question. Je dis qu'en vous mariant vous deviendrez votre maîtresse. — Monsieur, je ne veux pas l'être de cette manière, et je vous conjure de nouveau de ne plus me parler de mariage.

— Est-ce que par hasard vous voulez vous faire religieuse? — Heureuse au couvent, je n'ai pas encore consulté Dieu sur ma vocation, et n'ai d'autre projet pour le moment que de rester pensionnaire. — Ah çà! on vous ensorcelle donc dans votre couvent? De mon temps, les demoiselles n'aspiraient qu'à secouer le joug de leurs maîtresses! » Je ne répondis point, trop sûre de ne gagner à une conversation prolongée que d'entendre d'autres impertinences. Mesdames Calprenoux, ayant enfin terminé leurs préparatifs, entrèrent dans ce moment; elles avaient l'air si enchanté toutes trois que je me sentis curieuse d'en savoir la cause. « Pardon, mademoiselle Joséphine, me dit la mère, nous vous avons laissée seule; mais quand on a du monde à dîner, voyez-vous!.....

— J'étais avec mon tuteur, Madame; vous donnez donc aujourd'hui un dîner de cérémonie? — Tout ce qu'il y a de plus cérémonieux. Ce sont des

messieurs tout à fait *comme il faut* qui vont venir; aussi, M. Calprenoux nous a dit qu'il fallait nous mettre en quatre...

— Maman, s'écria tout à coup mademoiselle Julie, la fille aînée, tu ne vois donc pas à la pendule qu'il est cinq heures, et nous ne sommes pas habillées !... — Vous êtes insupportables, Mesdemoiselles; c'est vous qui êtes cause que nous sommes en retard! Cinq heures! eh bien! aurons-nous le temps seulement de mettre une robe? — J'en doute, dit Honorine, la cadette, et voilà qu'on va venir avant que nous soyons prêtes. — Mais partez donc, cria le père en frappant du pied, et poussant brutalement ses filles; partez donc. A-t-on jamais vu, quand on est en retard, perdre encore le temps à gronder et à se lamenter? » Mon tuteur, en cela, montrait plus de sens que ces dames. Je m'offris pour aider à leur toilette, et, malgré deux ou trois querelles qui eurent lieu au sujet du retard en question, elles étaient toutes trois habillées quand les convives arrivèrent. Je vis tout de suite que trois de ces messieurs étaient évidemment des amis intimes de la maison; leurs gestes, leurs manières et leurs propos étaient tout à fait à l'unisson avec ceux de leurs hôtes. Venait ensuite un vieillard, traité avec considération, mais qui, néanmoins, avait l'air d'être assez lié avec M. Calprenoux; dans le cinquième convive,

je vis, à n'en pouvoir douter, le héros de la fête : c'était un jeune homme grand, mince, ayant l'air presque hautain. Il entra, saluant à peine, au point que je me demandais ce qu'il venait *faire dans cette galère*. Néanmoins, en s'approchant des dames, il se montra poli et respectueux ; mais, après les vains témoignages de civilité, il resta debout, regardant mesdemoiselles Calprenoux l'une après l'autre d'un air si étrange, que je me disais : Si on m'en faisait autant, je quitterais la place à l'instant même !

Il faut te dire que ces pauvres jeunes personnes aiment la parure de passion, et qu'elles n'ont pas un atome de goût. Tu conçois ce qu'il peut résulter de cet ensemble, et ce qui faisait que ce monsieur, déplacé dans cette maison, les regardait si étrangement. J'étais dans un coin obscur, heureuse de n'être regardée de personne, lorsque mon tuteur me nomma très-haut, en m'offrant solennellement son bras pour passer dans la salle à manger. L'étranger, à ce bruit, fit sur lui-même un mouvement de rotation si subit qu'il faillit tomber en arrière, et le voilà me regardant à mon tour, mais pas avec impertinence du moins; son air était celui d'un homme étonné, sans doute parce que moi, étrangère à la maison, j'étais mise avec une vraie simplicité de pensionnaire, laquelle faisait un peu trop ressortir, sans doute, la parure des

dames du logis. Au dîner j'appris que ce personnage se nomme Antoine de Fernel ; il parla très-peu et presque constamment avec le vieux monsieur, que je juge être son introducteur dans cette société. J'étais fort tranquille à table, auprès de M. Calprenoux, lorsque, se penchant vers moi, au dessert, il me demanda d'un air fin : « Eh bien, comment trouvez-vous M. de Fernel ? » Te dire ce que j'éprouvai à cette sotte question est impossible, parce que je vis clairement que ce repas était un vrai guet-apens pour ta pauvre amie ; oui, ma Thérèse, c'était le prétendant à ma main que M. Calprenoux avait invité à dîner pour me voir... Qu'il l'ait fait, encore je le lui pardonnerais ; mais qu'il ait osé me parler de cet homme et presque devant lui, voilà ce qui m'autorise à refuser désormais toute invitation de sortie dans cette maison. Je crus, dans le premier moment, que j'allais me trouver mal, mes oreilles tintaient, j'y voyais trouble ; mais comme cette pénible situation n'était que de la colère (pas davantage), l'indignaion que j'éprouvais me donna la force de surmonter mon émotion ; pour toute réplique je regardai mon tuteur d'un air qui le fit rougir à son tour, malgré son assurance, et comme on sortit de table bientôt après, j'exigeai qu'on me ramenât de suite au couvent.

M. Calprenoux est venu le lendemain, il a de-

mandé notre mère supérieure pour lui expliquer sa conduite, a-t-il dit, et se plaindre de la mienne; j'ai donc été fort étonnée et de nouveau indignée quand on m'a appelée au parloir pour cette explication. Au moment où j'entrais, le plaideur en était à la péroraison de son discours; « Attendez, Madame, disait-il, ce jeune homme est noble, il est riche, et même on m'a dit de plus qu'il est dévot comme une vieille femme, et qu'il est mêlé dans toutes les assemblées, associations, les œuvres.... attendez.... à ce que font enfin les dévots.

— Joséphine est bien jeune, Monsieur, a répondu notre mère, et puis elle vous avait dit positivement qu'elle ne veut point encore se marier; je trouve donc que vous n'auriez pas dû, comme vous l'avez fait, surprendre sa bonne foi.

— Si vous trouvez que j'ai tort, Madame, je n'ai plus rien à dire; cependant, Mademoiselle, je crois devoir vous prévenir, dit-il en me regardant, que M. de Fernel doit écrire à madame votre tante Laval, en Normandie, et à monsieur votre oncle Valcour, en Languedoc.

— Voilà par où l'on aurait dû commencer, Monsieur, a dit notre bonne mère; car enfin c'est aux parents de cette enfant à décider de ce qui lui convient.

— J'avais pensé tout bonnement que mademoiselle Beauvoir devait avoir son avis dans cette

affaire, et que si elle était contente du monsieur, cela marcherait tout seul; car enfin elle n'a ni père ni mère. » Notre mère prit alors le parti de se taire, comme je fais moi-même avec mon tuteur, quand je sens qu'il est impossible de l'amener à des idées raisonnables et délicates. Voyant qu'on ne discutait plus, il s'éloigna, mais avec humeur, parce qu'il était clair qu'il n'avait rien gagné.

« Eh bien, ma pauvre enfant, vous avez donc eu un grand ennui dans cette sortie d'hier? — Oh oui, chère maman, dis-je en me jetant dans les bras que m'ouvrait notre bonne mère; je n'ai pas voulu le dire à mon tuteur, parce qu'il profane tout ce qui est sentiment; mais quand il a dit que j'étais orpheline, j'ai pensé, moi, que j'avais en vous une autre mère, et que je ne ferais rien que sous votre direction, parce que vous savez mieux que mon oncle et ma tante ce qui convient à votre pauvre enfant; et puis n'ai-je pas aussi un père dans M. de Foublis? — Vous me touchez profondément par cette confiance, ma fille, et je demanderai instamment à Dieu la grâce de la justifier, m'a dit, en nous séparant, notre bonne mère. » Voila l'histoire de mon jour de congé du premier de l'an, mon amie, je souhaite que tu aies commencé l'année plus agréablement que

Ton amie et affectionnée cousine.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Tandis que tu avais force ennui, mon amie, moi je n'ai eu que du bonheur; d'abord avec mon père, et à présent j'ai celui d'être au couvent; car mon père ayant compris le désir que j'éprouvais de vivre encore sous la direction de nos mères, m'a permis de retourner auprès d'elles. Il veut d'ailleurs, en ce moment, aller visiter quelques amis qui sont à Marseille; tranquille sur mon compte, il prolongera son excursion tant qu'elle lui sera agréable, et moi j'aurai du plaisir à le savoir content et pas trop loin de moi. Dieu est bon! tu vois qu'il arrange bien toutes choses; ma rentrée au couvent a été une véritable ovation; mes compagnes croyaient que je ne reviendrais plus, et toutes se sont montrées si joyeuses de me revoir, que je n'ai su leur répondre que par des larmes.

Mon père a lu ta lettre, il attend de pied ferme celle que M. de Fernel doit, dit-on, lui écrire; dans sa réponse, il compte bien faire sentir à ce jeune noble que pour être roturière tu n'en as pas moins ta noblesse aussi; que tu n'es pas de

la lignée des Calprenoux, et qu'il faut, pour arriver à toi, d'autres auxiliaires que ton tuteur et sa famille. Mon père me charge de te dire aussi qu'il a été très-satisfait des sentiments que tu as exprimés à Madame la supérieure; oui, sans doute, chère amie, ce sont les saintes dames qui t'ont tenu lieu de mère, qui sont vraiment aptes à juger de ce qui peut convenir à ton bonheur. « Son confesseur aussi saura ce qu'il lui faut, ajoute mon père, bien mieux que moi, pauvre oncle, qui ai vécu à mille lieues de cette chère enfant! » Si ta tante Laval te tourmentait, quoique mon père ne la connaisse pas, il s'offre de plaider ta cause auprès d'elle; mais j'espère que son attachement pour toi fera qu'elle ne voudra pas te contrarier.

L'hiver est si doux dans ce pays-ci, qu'avec mon père nous faisions chaque jour une promenade dans les champs; nous jouissions délicieusement de cette température, semblable aux beaux jours de mars dans le Nord : sous un ciel sans nuages, dont l'azur foncé est d'un éclat si pur, des arbres toujours verts parent les paysages, et la richesse du pays est en rapport avec le luxe de la nature. Aussi les villages sont tous propres et bien bâtis; les chaumières isolées, même les plus misérables, ont encore quelque chose de riant dans ces belles contrées. Un jour, ayant été plus

loin qu'à l'ordinaire, nous nous arrêtâmes, pour nous reposer, dans une ferme dont l'apparence annonce l'aisance; deux petites filles de cinq ans, que nous vîmes tout de suite être jumelles, furent nos introductrices, et nous firent entrer dans la cuisine, *salon* du rez-de-chaussée. Nous trouvâmes là deux berceaux et auprès d'eux une femme pâle qui nous parut malade ; c'était la fermière, qui, mère des deux petites jumelles, avait depuis un mois deux autres enfants jumeaux. La pauvre femme avait bien de la peine à se remettre; pourtant elle nous dit que ses forces commençaient à revenir, et qu'elle prenait assez de nourriture pour que son lait pût suffire aux deux enfants. « Quelle fatigue! » lui dit mon père, dont le bon cœur s'émeut tout de suite quand il voit pâtir son prochain. — Oh oui, Monsieur, vous pouvez le dire, c'est une grande fatigue, répondit la bonne femme; déjà mes petites filles m'ont donné tant de peines que je croyais ne pas m'en remettre, car deux enfants à soigner à la fois et puis le ménage, il faut une grâce du bon Dieu pour suffire à cela! Et voilà, quand j'avais repris ma santé, qu'il m'arrive deux garçons, dit-elle en montrant les berceaux. » Cette femme a une figure si franche et si douce, que nous trouvions du plaisir à la regarder et à l'entendre.

En la voyant toute seule au milieu de ses quatre

enfants, mon père demanda si elle n'avait pas une bonne pour l'aider dans son ménage. « Oh non! Monsieur, dit-elle, nous n'étions déjà pas trop riches, et ces deux marmots de plus ne nous engagent pas à augmenter les dépenses : aussi nous faisons tout nous-mêmes; mon mari est un brave homme, bon travailleur, toujours chez lui; et mon garçon, c'est celui-là qui est une perle d'homme! — Ah! vous avez un autre fils? — Oui, qui a dix-sept ans, un beau jeune homme, je voudrais vous le faire voir, et un travailleur!... pire encore que son père.

— C'est fort bien; mais leur travail des champs ne vous soulage pas dans les soins de ménage, et pourtant, dit mon père en jetant un coup d'œil autour de lui, tout est propre ici, meubles et enfants, on voit que rien ne chôme; vous vous tuez, ma bonne femme : si faible que vous l'êtes, vous faites autant d'ouvrage! — Tout ce que je peux faire, Monsieur, c'est de tirer les petits de leur berceau et de les y remettre; cependant, comme vous dites, ajouta la bonne femme avec un air de triomphe, rien ne chôme ici. — Vous avez donc quelque bonne voisine qui vient vous aider par moments? — Non, car notre maison est toute seule; et puis nous aurions des voisins, que nous ne voudrions pas leur être à charge : c'est Rémy, mon fils, qui se charge de tout ce que sa mère

ne peut pas faire. — Votre fils ! — Oui, Monsieur ; le garçon a, comme je vous ai dit, dix-sept ans. Quand ses petits frères sont venus au monde, de bonnes âmes lui disaient : C'est bien ennuyeux pour toi, Rémy !... Pourquoi donc, répondait-il, est-ce que je ne suis pas venu aussi, moi !... Mère, m'a-t-il dit tout de suite, je ne veux pas vous voir l'air triste ; quand vous pleurez, ça m'étouffe ! Ne vous inquiétez donc pas, vous verrez comme je vous seconderai en tout ; — Et il n'y a pas manqué, nous dit la bonne femme ; je suis mieux soignée par lui, et ses frères et sœurs aussi, que si j'avais autour de moi deux ou trois voisines ; et avec cela l'ouvrage des champs se fait aussi. — C'est vraiment incroyable, dit mon père. — C'est vrai, Monsieur, il faut vraiment le voir pour le croire ; mais enfin vous êtes témoin que je suis là bien tranquille, que ma chambre est propre, mes enfants aussi ; si vous alliez dans le reste de la maison, vous verriez que tout y est en ordre, ni plus ni moins que si au lieu de mon garçon j'avais une fille, et de vingt-cinq ans encore ; car il n'y a guère de fille de dix-sept ans qui vaille Rémy ! Pauvre cher fils, ajouta la bonne fermière à mains jointes et en levant les mains au ciel, il ne va nulle part avec les autres garçons ; quand je lui dis quelquefois, le dimanche après l'office. Va donc un peu promener, il me dit en riant qu'il

se promène assez dans la semaine; et pensez s'il dit vrai, puisqu'il revient des champs exprès deux fois par jour pour faire le ménage. Après qu'il a travaillé trois heures le matin, il dit à son père: Oh! oh! le soleil monte, il faut que j'aille pour lever nos petites et faire la soupe pour tout le monde. Il arrive, il range tout, me donne ce qu'il me faut et s'en va, emportant le déjeuner de son père. Il sait toujours s'arranger pour que la besogne se fasse et pour que je ne manque de rien; c'est surtout ça qu'il faut voir! et voilà pourquoi le bon Dieu le bénira et qu'il aura, j'espère, le bonheur qu'il mérite! Il a tant d'esprit qu'il en donne aussi aux petites, dit la bonne femme en montrant ses jumelles, et qu'il leur a déjà appris à faire beaucoup de choses, et surtout, comme il dit toujours, à avoir bien soin de leur mère. »

Pendant ce discours nous admirions, mon père et moi, la contenance des deux petites filles; debout de chaque côté de leur mère, la tenant chacune par la main et les yeux fixés sur elle avec une attention et une sensibilité qui prouvent la bonté de cette famille. Comme il était déjà tard, je pensais que ce bon Rémy allait bientôt revenir, et j'avais grande envie de voir ce fils modèle. Sa mère, qui sans doute avait tout autant d'envie de nous le montrer, nous demanda si nous ne serions pas bien aises d'aller dans leur petit jardin. « Cueil-

lez-y des fleurs, Mademoiselle, ajouta-t'elle, tant que vous voudrez : je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas pouvoir aller vous les cueillir moi-même; faites donc comme si j'y étais, en prenant tout ce qui vous fera plaisir. »

Il était impossible de refuser une offre si gracieuse, aussi mon père et moi nous allâmes au jardin, où nous fûmes heureux de nous communiquer l'attendrissement que nous faisaient éprouver les mœurs de cette famille! Une petite niche toute ornée de verdure et de fleurs était au fond de ce jardin; nous nous en approchâmes et vîmes qu'elle contenait une statue de la très-sainte Vierge; un livre usé était posé à ses pieds, c'était le livre de la Neuvaine en l'honneur de l'immaculée Conception, et nous vîmes écrit sur le premier feuillet : *Ce livre appartient à Rémy, c'est sa bonne mère qui lui en a fait présent;* et la signature en bas montrait que c'était Rémy lui-même qui avait écrit ces mots.

Nous ne fûmes plus étonnés alors des rares qualités que réunit ce jeune homme quand nous eûmes ainsi vu la preuve de sa tendre dévotion envers Marie! Heureuse mère, répétait mon père, d'avoir un tel fils! Mais aussi, pieuse elle-même, elle n'aura sans doute voulu épouser qu'un homme sage et pieux comme elle; et Dieu leur a donné le courage et la grâce d'élever leur fils dans des

principes de piété et de soumission! chose bien rare dans ce triste temps, où l'ordre étant interverti, ce sont les enfants qui sont les maîtres....

Un bruit de voix que nous entendîmes dans la maison nous fit penser que les travailleurs étaient revenus des champs; la porte donnant sur le jardin étant vitrée, nous nous approchâmes et vîmes, sans qu'on nous aperçût nous-mêmes, le père et le fils déposant leurs outils et s'avançant ensuite vers la mère et ses enfants avec un air de vive affection. Le père s'empara des petites filles qu'il embrassait et faisait sauter alternativement. Rémy, après avoir parlé avec intérêt à sa mère, souleva tour à tour les rideaux des berceaux pour regarder ses frères; l'un des jumeaux s'éveillant en ce moment, il le prit avec une aisance remarquable, lui donna un baiser de nourrice, puis le mit sur les genoux de sa mère, avec l'air de lui dire: Tâchez de contenter celui-là avant que l'autre ne s'éveille. La bonne femme sourit, et donna bien vite le sein au petit affamé. Content de ce côté, son fils se mit à faire les apprêts du souper; sa mère le suivait des yeux d'un air si calme, si heureux, que nous vîmes clairement qu'elle avait oublié notre présence dans son jardin. Il fallait pourtant sortir, et nous craignions, en le faisant, de troubler cette douce réunion de famille; les deux hommes seraient ennuyés de nous

voir, c'était à peu près sûr. Je pensai tout à coup qu'il y avait une petite porte dans le jardin, j'allai voir si elle était ouverte; en effet, la clef était dessus et ce fut par là que nous sortîmes; non comme des voleurs, je te prie de le croire, chère cousine; car mon père, voulant laisser un témoignage de sympathie à cette bonne famille, posa aux pieds de la sainte Vierge et sur le livre de Rémy, un petit reliquaire d'argent qu'il avait sur lui, et y joignit ces mots au crayon :

« Gage d'estime et de fraternité catholique of- » fert à un bon fils par E. Valcourt. »

Je suis sûre, chère amie, que cette histoire t'intéressera, puisque nous pensons et sentons si bien de même; tu vois que ces vacances-là ont encore, à mon grand regret, été pour moi plus agréables que les tiennes. Adieu, toute à toi.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Que tu es aimable, bonne cousine, de me raconter ainsi ce qui a pu t'intéresser : l'histoire de ta promenade à la ferme m'a fait un plaisir extrême; nos bonnes mères après l'avoir lue m'ont

permis d'en faire part à mes compagnes, qui m'ont dit de te remercier en te priant toujours de nous faire part de *tout* ce que tu verras et entendras de *joli;* j'ai fait ma commission.

Moi aussi je te fais des narrations, mais elles sont presque toujours ennuyeuses ou tristes, à ce qu'il me semble, témoin ce que j'ai encore à te dire aujourd'hui.

Il y a trois jours que Mme Leclerc, la mère de Pauline, me fit demander au parloir; sa fille venait de la quitter et j'avais remarqué qu'en rentrant en classe Pauline avait l'air triste et fâchée. Je trouvai sa mère en larmes et tellement affectée, qu'il lui fallut prendre le temps de se calmer pour être en état de m'expliquer le sujet de sa peine. « Pardon, Mademoiselle, me dit-elle, si je vous fais demander en ce moment, où je me trouve si à plaindre! mais vous aimez Pauline, vous avez montré plusieurs fois de l'intérêt pour mes peines, alors j'ai pensé.... Je me suis dit, ajouta-t-elle en pleurant amèrement, que vous me consoleriez peut-être un peu aujourd'hui. »

Je lui pris la main, mes regards devaient lui dire que j'étais sensible à sa douleur : Mme Leclerc continua. « Nous sommes dans le commerce, comme vous le savez, Mademoiselle, et ce que vous savez peut-être aussi c'est que, de même que les laboureurs, nous avons nos bonnes et nos mau-

vaises années; celle-ci a été très-malheureuse pour nous; plusieurs faillites nous ont enlevé nos bénéfices. La vente est très-faible en ce moment, de sorte que pour continuer à faire honneur à nos affaires, il faut que nous nous astreignions, pour quelque temps, à la plus rigoureuse économie. Une des premières à faire, m'a dit mon mari, est celle de la pension de Pauline. Je fus de son avis; car au moment même une de mes sœurs, qui est sans enfants, et qui vient de se fixer à la campagne, me demanda ma fille pour la soigner de tout son cœur.

» J'étais si heureuse de cette proposition que je suis venue tout de suite en parler à Pauline, lui disant comme sa tante est bonne, comme son habitation est jolie, et puis cette campagne n'étant qu'à trois ou quatre lieues, ajoutai-je, nous pourrons te voir chaque dimanche.

» A mesure que je parlais, mon cœur se serrait, parce que je voyais que ce projet ne plaisait pas du tout à ma fille. Comme elle ne me répondait rien: Qu'en dis-tu? lui demandai-je enfin. — Je dis que vous arrangez les choses à votre guise, et moi que j'en ferai à ma tête.

» Vous savez qu'il ne faut pas la heurter depuis cette malheureuse maladie; c'est pourquoi je lui ai dit doucement: — Eh bien, que veut cette tête? — Elle veut rester au couvent, m'a-t-elle répondu

sèchement. Je ne puis vous dire, Mademoiselle, ce que je souffre quand je vois ma chère enfant, autrefois si bonne, si respectueuse, n'avoir plus ni cœur ni âme avec moi ! la moindre de mes peines était autrefois pour elle un sujet de tristesse ; à présent elle est froide, insensible, elle n'a plus ni rire, ni larmes. O mon Dieu ! quelle épreuve !... si elle doit rester ainsi, ce supplice est plus grand que de l'avoir tout à fait perdue ! et pourtant, ajouta bien vite la malheureuse mère, Dieu sait bien que je donnerais ma vie pour celle de mon enfant !

— Sans doute il le sait, Madame, lui dis-je, et j'espère aussi qu'il vous rendra cette bonne Pauline telle qu'elle était autrefois. » Madame Leclerc secoua tristement la tête. « Je ne sais que faire, me dit-elle ; car plus j'ai voulu la raisonner, plus elle s'est obstinée à ne pas vouloir sortir d'ici, et pourtant nous ne pouvons pas payer cette pension ; d'ailleurs elle sera très-bien avec ma sœur : pauvre sœur !... Croiriez-vous que Pauline m'a dit : Je déteste ma tante ? et si j'avais insisté après cette déclaration elle m'en aurait dit autant pour moi-même !... »

Je pleurais avec madame Leclerc, quand elle reprit : « Pauline vous aime, Mademoiselle, je demanderai que vous ayez la bonté d'essayer votre crédit sur elle. — Je ferai tout ce que je pourrai

pour l'amener à vous obéir, répondis-je, mais j'ai remarqué en elle beaucoup d'entêtement. — Hélas! oui, et pourtant elle était la docilité même! si vous aviez vu quel exemple elle donnait à ses frères et sœurs! il n'était pas un d'entre eux qui eût osé broncher en sa présence, et à présent, si je l'avais avec moi, c'est elle, hélas! qui leur apprendrait à désobeir. Maintenant que faire? ajouta madame Leclerc, dont la pâleur et les larmes me faisaient mal; mon mari compte me voir revenir avec Pauline, sinon il me fera une scène, et pourtant je ne peux pas la prendre de force.

— Certainement non; mais écoutez, Madame, notre mère supérieure est si aimée et si respectée de tout ce qui l'entoure, que Pauline elle-même n'a pu échapper à cette influence; essayez sur elle ce pouvoir, si grand sur nous toutes. — Je ne demanderais pas mieux, ma chère demoiselle, mais si vous saviez,.... je suis si malheureuse que je ne peux pas même profiter de la bonté de ceux qui me veulent du bien. J'avais déjà fait entendre à votre bonne mère que le prix de la pension nous était lourd, et j'ai vu, à n'en pouvoir douter, que, touchée de l'infirmité de notre enfant, elle me ferait les réductions que je demanderais.

— Eh bien! n'est-ce pas un bonheur, et Pauline pourrait nous rester! m'écriai-je. — Oh non! cela ne se peut pas, répondit tristement la mère; d'a-

bord nous ne devons pas accepter cette offre généreuse, puisque nous avons pour ma fille un autre asile ; et puis quand un mari veut quelque chose... le mien ne souffre pas qu'on le contredise, et lorsqu'on ne fait pas tout ce qu'il veut, même sans mauvaise volonté, il entre dans des colères terribles qui m'ont déjà fait bien du mal.... Vous voyez donc que je ne peux pas, sans indiscrétion, parler à madame la supérieure du projet d'emmener Pauline ; je ne puis l'instruire de tout qu'au moment où je reprendrai ma fille, et pour cela il faut que cette enfant le veuille. Allez, ma chère demoiselle, et tâchez, je vous en conjure, de lui faire vouloir ce qu'elle doit vouloir. »

En quittant madame Leclerc j'étais toute pensive, toute triste, d'abord de cette douleur de mère si poignante, et puis du chagrin qu'aurait Pauline de nous quitter. Je comprenais aussi que sa mère, par délicatesse, ne parlât pas à notre supérieure ; malgré ces bonnes raisons je souffrais de me voir la confidente d'une chose qu'on cachait à notre mère. Tout à coup je me dis : Mais madame Leclerc ne m'a pas demandé le secret, la chose dite par moi n'a aucun inconvénient pour elle ; au contraire, on verra par là que sa discrétion, si l'on eût été tenté de la lui reprocher, n'était rien moins que volontaire. J'allai donc aux pieds de notre chère mère déposer ce qui pesait sur mon cœur,

et je m'assurai ainsi le concours de son autorité pour amener Pauline à l'obéissance.

Le départ de cette enfant me fait de la peine, me dit-elle, car je sais que nous lui faisons du bien; mais d'autre part la volonté des parents est sacrée! faites-la venir, ma fille, il faut qu'à nous deux nous la décidions.

J'allai donc chercher Pauline et me gardai bien de lui rien dire qui pût l'effaroucher d'avance; au contraire, je la mis de bonne humeur, en lui parlant sur les sujets que je sais lui être agréables. Eh bien! ma chère enfant, lui dit notre mère, vous allez donc faire une excursion chez vos bons parents, j'en suis bien aise pour vous, parce que je sais à quel point vous leur êtes chère, et que, de votre côté, vous les aimez comme ils méritent de l'être; il me reste à vous recommander de penser à nous pendant cette petite absence, et de nous revenir avec plaisir; allons, ma fille, votre bonne mère est au parloir, il ne faut pas la faire attendre, venez la rejoindre avec moi, je charge Joséphine de faire votre paquet.

Je voyais pendant ce discours Pauline rougir et pâlir tour à tour, je craignais une explosion; notre mère, qui avait la même pensée, enlaça de ses bras la pauvre enfant et la conduisant sur son prie-Dieu : Un mot au crucifix! ma fille, lui dit-elle, commençons par lui demander les grâces

qu'il vous faut pour ne jamais affliger votre exellente mère, et puis nous nous promettrons, là, devant ce cher Jésus mort pour nous, de le prier chaque jour l'une pour l'autre.

Je me mis à genoux, unissant, avec un vif desir d'être exaucée, mes prières à celles de notre pieuse mère. Pauline, muette d'abord, finit par balbutier avec nous un *Ave Maria*, et nous nous relevâmes quelques minutes après, bien consolées notre mère et moi, car Dieu nous écoutant avait fait succéder chez notre pauvre infirme un grand abattement à la colère qui un peu auparavant se peignait déjà dans ses yeux. Ce fut ainsi qu'elle fut conduite au parloir, où sa mère, heureuse de la recevoir des mains de notre supérieure, me remercia d'avoir imploré ce puissant secours.

Voilà donc Pauline partie! comme tu n'es plus jalouse, je t'avoue qu'elle me manque. Sans pouvoir me rendre compte précisément du genre d'intérêt qu'elle m'inspire, je sens que je l'aime beaucoup; sans doute parce que je lui étais nécessaire et que je m'occupais souvent d'elle. Mais ces conditions pourraient se rencontrer chez un être qu'on aimerait fort peu et auquel le devoir seul vous attacherait, au lieu qu'il y a chez Pauline un charme, une grâce particulière qui fait qu'elle plaît et qu'on l'aime naturellement pour elle-même. Ce qui est dire qu'elle te ressemble, amie; mais

comme ressemble une triste ruine à l'élégance et aux nobles proportions qu'elle possédait jadis!...

LETTRE VINGTIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Mon père n'a pas trouvé à Marseille M. T..., l'ami qu'il avait été y chercher, chère amie, et cette circonstance le ramène au bout de quelques jours, lorsque je le croyais pour six semaines absent. S'il fût revenu content, je l'eusse été moi-même de le voir de retour, comme tu penses; mais il paraît contrarié, triste même, et je t'avoue que parfois un cruel soupçon me traverse le cœur. Je crois que M. T... est à Marseille; mais que mon père a reçu, concernant nos affaires, quelque fâcheuse nouvelle qui l'oblige à revenir de suite ici. Sa retraite n'est point encore liquidée, et nous n'avons en ce moment de disponible que le revenu de quelques fonds placés chez un banquier. Un malheur serait-il arrivé à cette petite fortune? J'ai essayé de jeter, comme au hasard, quelques mots la-dessus, mon père est impénétrable; mais quelque empire qu'il ait sur lui-même, je vois qu'il souffre, et tu peux juger comme mon cœur en est serré.

La prière seule soulage quand on est ainsi ! nos bonnes tantes nous le disent bien ; mais que cette incertitude est cruelle ! je ne sais si je dois me taire ou demander à mon père, que je vois si souffrant, de me reprendre chez lui; si Dieu veut que je sorte de mon asile au moment où j'y rentrais avec tant de bonheur, mon sacrifice est fait, et de tout mon cœur, puisque c'est pour mon père !... Mais que je sache au moins ce que je dois faire; car je crains que de lui-même ce cher père ait peur de m'affliger en me disant qu'il faut quitter le couvent....

Ma lettre a été interrompue, mon amie, par une visite que j'ai reçue de mesdames Fournier; elles avaient l'air si tristes en m'abordant, que j'ai tout de suite deviné qu'elles venaient m'annoncer une mauvaise nouvelle. En effet, chère cousine, mon père les avait chargées de me dire qu'il faut que je revienne chez lui, parce que, comme mes pressentiments me le disaient, il vient d'éprouver une perte d'argent qui l'oblige à se restreindre. Ce pauvre père n'a pas eu le courage de venir me dire cela lui-même. Hélas! il croyait donc que mon cœur ne devinait pas le sien? que l'œil de sa fille n'avait pas démêlé ses souffrances, sous le sang-froid dont il affectait de les cacher? Mes amies ont été heureuses de voir que j'étais tout à fait préparée à ce qu'elles étaient venues m'apprendre, et, sur ma prière, elles ont été demander à mon père

de venir me voir *tout de suite.* Nous avions bien besoin l'un et l'autre de cette entrevue, aussi ne s'est-elle pas fait attendre..... Cher père!... Nous avons pleuré ensemble silencieusement pendant plus d'un quart d'heure, tenant nos mains serrées l'une dans l'autre, et nous regardant tristement, mais non sans plaisir, tu peux le croire, mon amie, car, soulagés par les larmes, nous nous sourîmes bientôt, et puis enfin nous pûmes parler; mon père peut se dire heureux encore, m'a-t-il affirmé, par sa fille! et moi, que ne lui ai-je pas dit sur le bonheur que je sens de l'avoir pour père! Demain je quitte mon couvent. Dieu le veut! Adieu chère, bien chère amie de ta cousine.

LETTRE VINGT-UNIÈME.

JOSÉPHINE A MESDAMES FOURNIER.

Vous me connaissez de nom, Mesdames, puisque ma cousine Thérèse vous a, je le sais bien, souvent parlé de moi; de mon côté, je viens donc, sans crainte de vous importuner, vous parler de ma cousine.

Une lettre que j'ai reçue d'elle m'a fait un bien grand chagrin; car je puis supposer qu'elle et son père sont peut-être maintenant dans une pénible

gêne, et je voudrais savoir au juste quelle est la position de ces chers parents. Je compte donc que votre amitié pour ma cousine vous portera, Mesdames, à vouloir bien me donner tous les détails que vous pourrez connaître sur les peines qu'elle éprouve au sujet de son père, s'il est dans la détresse; car pour elle je sais qu'elle souffrirait beaucoup sans se plaindre; mais si mon oncle, qui n'est déjà pas très-bien portant, est en outre réellement malheureux, je dois tout tenter pour adoucir cette épreuve, et je le ferai, sous votre sage direction, Mesdames, comme me l'ont conseillé nos mères, qui ont jugé, comme moi, que je ne pouvais entamer ce sujet avec ma cousine. J'attends donc de votre extrême obligeance une réponse que votre bonté ne fera pas trop attendre, j'en suis sûre, à celle qui se dit, Mesdames, votre très-humble et dévouée. J. B.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Ainsi te voilà de nouveau sortie de ton cher couvent! Comme j'en suis triste, mon amie, sachant le bonheur que tu aurais trouvé à y rester encore. D'un autre côté, je ne doute pas que tu

ne trouves aussi bien du bonheur à soigner mon oncle, surtout maintenant où il te faut aussi le consoler : j'aurais bien besoin de l'être aussi, car je pense tant à tes peines, ma Thérèse, que depuis ta dernière lettre je n'ai pas eu le courage de trouver amusant quoi que ce soit. Nos bonnes mères me disent qu'il est bon de temps en temps que l'âme soit ainsi plongée dans l'amertume, que cela nous retrempe, nous fait devenir meilleures. Je comprends bien qu'il en est ainsi, je ne voudrais pas changer la volonté de Dieu, et pourtant par moments je désirerais me sentir soulagée du poids que tes ennuis font peser sur mon cœur.

Une chose qui te fera plaisir pour moi, j'en suis sûre, c'est que ma tante Laval est revenue beaucoup plus tôt que je ne croyais, comme tu vois; hier était jour de sortie, et décidée, comme je le suis, à ne plus me laisser prendre par mon tuteur, je voyais tranquillement s'en aller l'une après l'autre toutes mes compagnes, quand on est venu me chercher de la part de ma tante : nous nous sommes revues l'une l'autre avec un bien grand plaisir. Profitant de sa bonté, je me suis fait conduire par elle chez madame Leclerc; car il me fallait des nouvelles de Pauline, dont nous n'avions pas entendu parler depuis son départ. Nous trouvâmes sa mère fort triste au mi-

lieu des embarras de commerce et de ménage trop lourds pour sa santé qui s'affaiblit. Elle nous dit que Pauline va assez bien, mais elle donne beaucoup de peine à sa tante, qu'elle paraît se faire un malin plaisir de tourmenter. Pauvre tante! et pauvre Pauline, qui était autrefois si bonne, si douce!... J'avais bien envie de la voir et je n'osais le dire, sa mère prévint mon désir. Si elle vous voyait, me dit-elle, peut-être pourriez-vous l'engager à se mieux conduire. Oh! je serais bien contente d'aller la trouver si cela se peut... mais ma tante arrive seulement de voyage, elle est fatiguée... Bah! bah, cela n'est rien! s'écria ma tante, où faut-il aller? Madame Leclerc nous le dit, c'est à Vitry, à deux lieues de Paris; et voilà ma tante louant de suite une voiture pour aller à Vitry.

Quand nous arrivâmes chez Pauline, elle était tout à fait en colère, disant force injures à sa tante; je ne sais si elle ne l'avait pas battue, car la bonne dame paraissait bien outrée, bien désolée... Je m'avançai en prenant un air imposant qui t'aurait fait rire, toi, mais qui, outre la surprise de me voir, fit un très-grand effet sur Pauline: elle resta là debout, immobile, en silence et les yeux baissés; on ne se serait pas douté que c'était la petite furie dont on entendait les cris une minute auparavant. Après lui avoir donné le temps de

réfléchir (si, hélas! elle peut le faire), je m'avançai, lui prenant la main : « Bonjour, Pauline, lui dis-je, n'es-tu pas contente de me voir? — Est-ce que je vous connais, me dit-elle? — Oui, certainement vous me connaissez, Mademoiselle, lui répondis-je, et c'est parce que vous venez d'être méchante que vous n'embrassez pas Joséphine? mais je vous excuse et je vous aime toujours, ainsi soyez tout de suite bonne avec moi. — Je veux bien... » murmura-t-elle en tenant, comme un enfant boudeur, un doigt sur sa bouche. Je la serrai dans mes bras, lui disant de douces paroles, au bruit desquelles je la vis sourire et redevenir ce qu'elle était avec moi au couvent. Ne songeant plus alors qu'il y avait là d'autres personnes, elle me prit par la main, me conduisit au jardin, et fit main basse sur toutes les fleurs de sa tante pour me donner, dit-elle, un beau bouquet. Pendant qu'elle s'occupait ainsi de moi, j'étais de mon côté à penser à elle d'une manière plus sérieuse, réfléchissant de mon mieux sur ce que je pouvais faire pour qu'elle s'amendàt. « Quel ouvrage faites-vous ici, Pauline, lui demandai-je? — Eh bien! je ne travaille pas, me répondit-elle. — Vraiment! mais c'est bien mal et vous devez vous ennuyer. — Tant pis pour ma tante, me dit-elle résolument. — Moi qui croyais que vous aimiez toujours les jolis ouvrages, j'avais pensé que vous en feriez un pour moi. —

Lequel? — Eh mais... » Ici je fus obligée de réfléchir, n'ayant malheureusement pas d'ouvrage à lui donner, mais la nécessité m'inspirant, je tirai de ma poche mon mouchoir encore plié heureusement, et je lui dis que je désirais beaucoup qu'il fût festonné. — Je vous le festonnerai, me dit-elle! voulez-vous une broderie? — Sans doute, ma bonne, lui dis-je (le mouchoir est en toile); mais il s'agissait de l'occuper. Faites-la-moi bien haute, s'il vous plaît. — Soyez tranquille, me dit-elle, je vous le broderai à une main de hauteur, et tout au milieu je ferai une couronne dans laquelle sera votre chiffre: ce sera pour vos grandes parures; vous y mettrez une belle valenciennes, n'est-ce pas, très-belle? — Ma bonne Pauline, croyez que cet ouvrage, fait par vous, me sera toujours précieux.

— Oh! que je suis contente de broder quelque chose pour vous! Je ne voulais rien faire, me dit-elle en se penchant vers mon oreille, afin de voir endêver ma tante; j'espère, ajouta-t-elle avec un air fin, que de me voir travailler la fâchera tout autant, parce qu'elle voulait me faire faire des choses pour elle. Mais vous pensez bien que s'il fallait mettre seulement mon dé pour cette belle dame, je casserais toutes les aiguilles de la terre, je brûlerais tout le fil!... mais pour vous, Joséphine, je ferai toujours ce que vous voudrez. — Eh bien! ma bonne Pauline, lui dis-je, promettez-moi de ne

plus vous mettre en colère comme vous y étiez quand je suis arrivée; si je vous voyais encore une fois ainsi, je ne reviendrais plus vous voir. » Elle s'éloigna en sautant sans me répondre. « Je vais chercher, me cria-t-elle de loin, le coton pour broder votre mouchoir. »

Je profitai de ce temps pour rentrer au salon, où je dis à sa tante comment je m'y étais prise pour lui donner de l'occupation. Vous me rendez un grand service, me dit la bonne dame; car je n'avais pas le courage de la rendre à ma sœur, et pourtant, si cela continue, je sens que je n'y tiendrai pas. Malgré tout ce que je peux faire pour Pauline, elle ne me témoigne que de l'aversion; croiriez-vous que tous les jours, quand nous sortons de table, elle casse régulièrement mon verre de peur, me dit-elle, qu'on ne le lui donne ensuite pour boire dedans. Je la laisse faire, me trouvant heureuse qu'elle ne brise pas aussi les assiettes et ne jette pas les couverts dans le puits. Quel malheur, mon Dieu! de voir cette enfant si bonne et si sage être devenue si mauvaise à présent!

Quand Pauline rentra, comme elle accourait à moi pour m'embrasser, je la repoussai doucement, en lui disant toute la peine que j'éprouvais de voir qu'on n'était pas content d'elle. « Ah! vous avez rapporté! dit-elle à sa tante en la regardant

d'un air menaçant.—Pauline, repris-je avec sévérité, j'ai demandé de la part de notre bonne mère si l'on était content de votre conduite, Mme votre tante ne pouvait pas mentir, elle m'a donc répondu que vous êtes fort méchante, et j'éprouve beaucoup de chagrin d'être obligée d'aller redire cela au couvent.

—Eh bien, ne le dis pas, ma Joséphine, pourquoi te donner cette peine? me dit Pauline tranquillement.—Je le ferai, repris-je, parce que je dois avant tout obéir à nos mères; et comme je vous l'ai dit, Pauline, si vous n'êtes point aimable pour votre bonne tante, je ne reviendrai plus vous voir. »

En réponse à cette admonition, elle se mit à faire à sa tante des révérences par vingtaines, en les accompagnant de toutes les formules de salutation imaginables. J'eus l'air de croire que cette politesse était de bon aloi, je la complimentai, je l'embrassai, et quand nous partîmes j'emportai l'espoir que la pauvre tante éprouverait un peu de soulagement par l'effet de notre visite.

Ne crois pas, amie, que tout ce que je te raconte m'ait distraite de ton souvenir, et de la peine que j'éprouve en pensant aux tiennes; bien au contraire, tout me ramène à ces chères et tristes pensées, et je ne puis pas agir pour d'autres, sans me dire tristement : « Et ma sœur Thérèse, ne pourrai-je donc rien pour elle?

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

JOSÉPHINE A MADAME LAVAL.

Je viens à vous, chère tante, pour réclamer vos conseils et votre assistance dans une peine qui oppresse fortement mon cœur. Vous savez la tendre amitié qui me lie à ma cousine Thérèse. Élevées ensemble par nos mères, nous sommes réellement sœurs comme elles par la tendresse que nous nous portons. J'aime beaucoup aussi mon oncle Valcourt, quoique je ne l'aie vu que dans mon enfance ; mais je sais que ma mère voyait en lui un frère, et qu'il est honoré par tous ceux qui le connaissent. Eh bien, bonne tante, ces chers parents sont maintenant dans la peine ! Mon oncle, dont la santé s'est affaiblie sous le ciel brûlant de l'Amérique, a été obligé de quitter trop tôt une charge qui aurait pu, dans la suite, assurer le sort de sa fille et le sien. Sa retraite n'est pas encore fixée, et il vient de perdre le capital qui le faisait subsister en attendant, et qui devait suppléer à l'insuffisance de cette retraite. Comment, lorsqu'on se sent de la fortune, pouvoir résister au désir d'aider ses parents dans le malheur ? Vous qui êtes si bonne, ma tante, vous ne pouvez man-

quer de penser là-dessus comme moi! Ainsi, vous trouverez tout naturel que j'aie demandé à mon tuteur une année de ce revenu dont je ne jouis pas, pour en disposer d'après l'avis de nos mères et le vôtre.

Monsieur Calprenoux m'ayant déjà refusé dans une occasion semblable, je lui ai dit cette fois tout ce que j'ai cru capable de l'attendrir ; mais il est inflexible, et m'assure qu'il manquerait à ses devoirs envers moi, s'il me donnait la moindre chose au delà du revenu qui m'est assigné.

Comment faire? Ce n'est point par Thérèse, sachez-le bien, bonne tante, que je connais tous ces détails. Inquiète sur eux, j'ai écrit, pour m'éclairer sur ce sujet, à de pieuses dames, amies de ma cousine, et ce sont elles qui m'ont appris que mon oncle, par la faillite d'un banquier, vient de perdre presque toutes les économies qu'il a pu faire. Si je puis agir comme je voudrais dans cette circonstance, je n'irai rien offrir à mon oncle, ni à Thérèse! Dieu m'en garde! Ce serait le moyen de ne pouvoir rien pour eux; mais, avec le secours des amis qu'ils ont là-bas, on pourrait faire arriver cet argent comme une restitution faite par le banquier ou par sa famille.

Je parle d'argent, comme vous voyez, et je n'ai rien pourtant! Quand je me suis vue encore refu-

sée par ce M. Calprenoux, que j'appellerais méchant, avare, etc., si nos mères ne me le défendaient.... désolée par sa dureté, j'ai pensé à votre bonté, chère tante. Si vous pouviez m'avancer la somme... je vous la rendrais dès ma majorité, *intérêt* et *principal ;* vous savez que je puis assurer cela mieux que la cigale; et moi je suis bien sûre que si cela vous est possible, vous trouverez un vrai plaisir à obliger ainsi votre affectionnée nièce.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

MADAME LAVAL A JOSÉPHINE BEAUVOIR.

Tu n'as pas trop présumé de mon affection pour toi, ma bonne petite, en pensant que, si je le pouvais, je ferais avec plaisir ce que tu désires; mais la somme que tu voudrais est forte : cinq ou six mille francs, peut-être dix mille, n'est-ce pas? et quoique j'aie moi-même de la fortune, je ne suis pas riche en argent comptant. Te voilà bien triste, et moi aussi, je t'en réponds; mais écoute : il y a un remède à cela : tu viens d'avoir dix-huit ans, fais-toi émanciper, et tu pourras disposer de tes revenus.

Ne dis pas à M. Calprenoux que je t'ai donné

ce conseil ; le cher homme ne me le pardonnerait pas, et tu sais que je tiens peu à me faire des ennemis. Je te dirai que j'ai reçu ce matin une lettre de mon fils ; il nous affirme, ce qui n'était qu'en question, que son régiment va être envoyé à Toulouse ; il verra donc ton oncle, ta cousine, et pourra nous donner de leurs nouvelles. J'ai été si enchantée de ta petite Pauline, que, sans t'en avoir demandé la permission, je suis allée la voir hier. Tu sauras donc que ta visite lui a été salutaire, et à sa pauvre tante encore plus, car elle ne lui dit plus un mot ; elle ne casse plus ses verres ; toutes ses pensées sont, pour le moment, concentrées dans ce bienheureux mouchoir qu'elle brode avec une application, une recherche digne d'un tissu plus précieux. Je croyais qu'elle me reconnaîtrait pour m'avoir vue avec toi, et que j'en recevrais un bon accueil ; mais point du tout : ses regards dédaigneux m'ont appris qu'elle me prenait sans doute pour une amie de sa tante. J'ai eu beau nommer Joséphine, demander ses commissions pour toi, elle tournait la tête d'un autre côté, faisant semblant de ne pas m'entendre ; mais elle ne m'entendait que trop. Un chat couché près d'elle en a su quelque chose ; car, fatiguée sans doute de ma harangue, elle a fait, d'un coup de pied, bondir la pauvre bête à une hauteur où, je pense, elle aurait voulu me voir arriver moi-même ; ce qui ne m'em-

pèchera pas de continuer à l'aimer, et d'aller la voir de temps en temps, afin de pouvoir, ma bonne petite, te donner de ses nouvelles. Adieu. J'irai te voir jeudi; présente mes humbles respects à tes excellentes mères.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

JOSÉPHINE A MESDAMES FOURNIER.

J'aurais voulu vous écrire après avoir lu votre lettre, Mesdames, pour vous remercier de votre obligeance pour moi, vous dire combien je suis touchée de votre amitié pour ma cousine, et que j'ose aussi en avoir pour vous... Chaque jour j'espérais vous dire tout cela, mais comme il fallait aussi que je vous parlasse d'autre chose, ma lettre a été retardée par les affaires, au point que j'en étais presque tombée malade de contrariété; enfin, j'ai des fonds à ma disposition! Vous aviez l'air, à cause de ma minorité, de croire que cela ne me serait pas possible; mais j'y suis arrivée, et voici comment: je suis émancipée! Je peux, par là, jouir de mes revenus, et voilà ce que nous pourrons faire pour mon cher oncle. Une personne de confiance lui dira, Mesdames, que son infidèle débiteur veut l'indemniser; mais comme je ne puis donner à la fois la

somme entière, on ajoutera que ledit débiteur est forcé de faire ce remboursement par parties. Et l'on donnera comme à-compte le montant de ce premier billet, que je joins à ma lettre.

Que j'étais triste, il y a quelque temps! et comme Dieu est bon de m'avoir à présent donné le moyen d'être utile à mes chers parents!... Je ne dirai pas à Thérèse que je me suis fait émanciper, afin d'éloigner d'eux toute apparence de doute. Aussi, j'espère qu'ils n'auront jamais aucun soupçon au sujet de cette affaire. Je bénis aussi Dieu, qui m'a inspiré d'avoir recours à vous, Mesdames, me procurant ainsi le moyen de voir par moi-même combien vous êtes bonnes, et de vous assurer de ma reconnaissante affection.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Tu vas partager mon bonheur, bonne cousine, quand tu sauras que mon père, après avoir perdu des fonds qu'il avait placés chez un banquier, vient d'acquérir l'assurance que cette somme lui sera entièrement remboursée. Je ne puis te dire ma joie, chère Joséphine, elle est d'autant plus grande que je me serais bien gardée d'entrer avec toi dans

aucun détail sur nos peines, c'était assez de mon chagrin sans y ajouter le tien, bonne amie.

J'ai été de suite à mon cher couvent, dire à nos mères cette nouvelle. Qu'elles sont bonnes mères pour leur pauvre enfant! mais mon cœur est capable de bien payer leur tendresse, et je suis heureuse de sentir que j'ai ce pouvoir.

Maintenant, tu me demanderas sans doute si je rentrerai dans mon doux refuge? Je ne le crois pas. Mon père, je le vois, a besoin de moi, il est fatigué, il lui faut des distractions; en conséquence, nous nous promenons ensemble, je lui fais la lecture; il m'offrirait de retourner au couvent que je refuserais son offre, parce que mon devoir est d'être près de lui : heureuse si je puis donner un peu de bonheur à mon père! Lui aussi est bien bon! car il me disait ce matin : « Eh bien! Thérèse, et ton couvent? Il faut y aller bien souvent, ma fille, aussi souvent qu'on veut bien t'y recevoir. » J'irai donc deux fois par semaine voir nos chères mères, recevoir leurs conseils, et verser toutes mes pensées dans leur sein. Hélas! pourquoi toutes nos compagnes ne sentent-elles pas de même? Il en est quelques-unes qui sont si gâtées, qu'elles veulent toujours ce qui est contre l'ordre, et qu'on ne peut ouvrir leur âme à la confiance. Toutes jeunes qu'elles sont, le monde a déjà faussé leur esprit, et endurci leur cœur. Je te parle de cela, surtout

au sujet d'une jeune fille qui me disait un jour, que rien ne lui plaît au couvent, mais qu'il y a dans ce lieu une chose qui lui est véritablement odieuse, et c'est, le croiras-tu, les sentences tirées de l'Écriture, qui sont écrites sur nos murailles, et que nous lisons, toi et moi, ainsi que le plus grand nombre d'entre nous, avec tant de consolation.

Que de fois, quand je me trouvais l'âme agitée par un chagrin réel, ou par quelque peine imaginaire, la vue de ces paroles célestes est venue me relever et m'encourager! Quand je vais au divin tribunal, et que je lis ces mots : « La miséricorde et la vérité se rencontreront, la justice et la paix s'embrasseront mutuellement; » mon âme se sent élevée vers Dieu par des transports de reconnaissance! L'autre jour je pleurais, et, levant les yeux, je vis : « Dieu est notre refuge et notre aide dans les afflictions qui nous ont violemment attaquées. » Eh bien! je me sentis aussitôt calmée, et confiante dans ce secours que Dieu n'a pas manqué de nous envoyer. Dans le temps où je me suis avisée d'être jalouse de toi, je me mis à lire ces saintes paroles : « Je ne m'occuperai qu'à plaire au Seigneur, tant que je serai dans la terre des vivants; » et j'y trouvai un véritable spécifique contre la maladie dont j'étais affectée. A propos de ma jalousie défunte, parle-moi de Pau-

line tant que tu pourras : tout ce que tu me dis sur elle me touche profondément, et chaque jour à présent, à un moment fixé, je prie Dieu qu'il la rende telle qu'elle était autrefois à sa pauvre mère.

Ma lettre a été interrompue par une visite qui m'a beaucoup surprise, quoique tu m'eusses prévenue, c'est celle de ton cousin Laval, qui vient en garnison ici. Sa seconde parole a été pour demander de tes nouvelles, il a parlé avec une reconnaissance qui paraissait fort sentie du bonnet grec que tu lui as brodé. Il a fallu lui dire si tu m'écris souvent... si, longuement, si tu es gaie ou triste. D'abord, comme il s'agissait de toi, ses questions ont commencé par me plaire ; mais elles sont devenues si pressées, si pressantes, et si... si... je dirai agaçantes à la fin, que j'ai fini par repondre froidement à ce chaleureux cousin. Mon père a été comme moi étonné de cette affection, que nous ne savions pas si grande, quoique nous soyons loin de la trouver extraordinaire, puisque nous savons mieux que personne combien tu sais te faire aimer ; mais nulle autre, crois-moi, pas même M. Laval, ne t'aime comme ta cousine et amie.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Oh ! ma bonne sœur Thérèse, comme mon cœur est dilaté de te savoir tranquille à présent ! Oui, mon amie, reste avec mon oncle, soigne-le, amuse-le, et jouis aussi du bonheur d'aller voir tes bonnes mères le plus souvent possible. Jouis aussi de la compagnie de tes pieuses amies ; tu es mieux partagée que moi sous le rapport des affections, Thérèse, mais je ne m'en plains pas ; je t'aime trop pour cela, et voudrais, au contraire, qu'en tout, et toujours, tu eusses la meilleure part, sauf en paradis, pourtant, où je désire nous voir un jour l'une à côté de l'autre.

Tu es étonnée de toutes les questions que t'a faites, sur moi, mon cousin ; j'en ai été surprise aussi en te lisant, et puis à présent je soupçonne quelle en est la cause, et je te dirai à cette occasion que le soupçon est une triste chose, surtout quand il atteint les personnes en qui nous voudrions avoir une confiance entière. Tu te rappelles sans doute la menace que m'avait faite mon tuteur, à propos de ce M. de Fernel, qu'il voudrait me voir épouser. Il paraît que cette menace ne s'est pas réalisée,

quant à ton père, à qui il n'a point écrit; mais dans une visite que m'a faite madame Calprenoux, j'ai appris qu'on avait parlé à ma tante Laval de cette affaire, que M. de Fernel s'était fait présenter chez elle. Eh bien! mon amie, ce qui me blesse bien profondément, c'est que ma tante ne m'a pas dit un mot là-dessus, et pourtant madame Calprenoux prétend qu'elle a répondu, de *ma part,* que je ne voulais pas entendre parler de M. de Fernel. Tu connais ma franchise, et combien tout ce qui est mensonge me paraît odieux; aussi n'ai-je pu m'empêcher de me récrier quand j'ai entendu affirmer cette fausseté. La réflexion m'a retenue bien vite, et j'ai tâché de faire prendre le change à madame Calprenoux, devant laquelle je ne voudrais pas que ma tante eût à rougir; mais qu'il est pénible pour moi de ne pouvoir plus, autant que je le faisais, estimer et aimer ma plus proche parente! C'est pour son fils qu'elle se conduit ainsi, chère amie, elle espère me faire épouser mon cousin Raymond, et voudrait pouvoir m'interdire, comme tu vois, la faculté de décider quelque chose pour moi-même.

Notre mère supérieure, qui, du fond de son cloître, voit, à la clarté des lumières célestes, toutes les trames des mondains, et ce qui se passe dans leurs âmes, m'a dit, lorsque je lui ai confié cette pensée, qu'elle avait depuis longtemps pénétré le

projet de ma tante, et que si elle était revenue plus tôt que je l'attendais, c'était pour préparer cette affaire, qu'elle espère probablement arranger cet hiver, époque à laquelle son fils doit revenir à Paris. Je me suis presque trouvée mal, mon amie, quand j'ai vu que je suis ainsi environnée d'embûches. Que M. Calprenoux essaie de me prendre dans ses trames, je n'ai jamais compté sur sa tendresse! Mais ma tante! Pourquoi ne pas agir franchement? Est-ce que je tiens à M. de Fernel? N'avais-je pas, au contraire, une amitié naturelle pour mon cousin, qui pouvait donner l'espoir que je me déciderais pour lui? Mais à présent, que je vois qu'il y a complot palpable contre ma liberté, la charité chrétienne peut seule m'aider à vaincre le petit ressentiment que j'éprouve contre ma tante, et à le lui cacher. Au reste, je suis persuadée que mon cousin est trop homme d'honneur pour tremper dans cette intrigue, et que sa mère, en l'obligeant à s'occuper de moi, ne lui aura pas confié ce qu'elle fait ou ne fait pas pour arriver à ses fins.

Je l'ai dit souvent, mon amie, je ne plains point les jeunes filles qui n'ont point de fortune : tu vois ce que c'est que d'être une héritière ; on est le point de mire de l'avarice, de l'ambition, et vous ne savez pas seulement si on vous aime. Au lieu qu'une personne sans fortune est indemnisée de cette privation par la confiance qu'elle peut avoir dans

l'intérêt qu'on lui montre, et les sentiments qu'on lui témoigne.

Avec toutes ces pensées dans le cœur, il m'a fallu aller hier chez ma tante; mais en compensation de cet ennui, j'ai fait dans sa maison une agréable rencontre, à laquelle je ne m'attendais pas : Comme je passais devant la loge du portier, j'entendis ces mots : « C'est bien elle, oh ! oui, c'est un de ces anges du couvent !... » Je me retourne, et vois François avec sa bonne Marie et leur petit garçon. L'air de bonheur de ces braves gens m'a fait un plaisir extrême; c'est justement dans la maison habitée par ma tante qu'ils sont concierges : ils m'avaient déjà vu passer une fois, et craignant de se tromper, ils n'avaient osé rien me dire; mais Marie m'ayant regardée plus attentivement m'a reconnue pour être réellement un de *leurs anges,* et alors je me suis vue obligée d'entendre tout ce que la reconnaissance inspire toujours à ces excellents cœurs. Ils m'ont dit que M. de Foublis vient souvent pour les voir; qu'il aime beaucoup leur enfant, et veut qu'il apprenne plus tard le latin, qu'il devienne savant pour réconcilier un jour, par son éloquence, François avec son père. Voilà bien la bonté de M. de Foublis, qui pense à tout et à tous ! heureux seulement quand il trouve l'occasion de faire du bien ! Adieu, amie, prie souvent pour ta cousine, qui t'aime de tout son cœur.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Ton cousin me paraît destiné à nous causer plus d'un ennui, chère amie, car une visite qu'il nous a faite hier a renouvelé toutes mes peines. Il arrive et parle de toi suivant sa coutume; je travaillais près d'une fenêtre tandis que mon père soutenait la conversation. « Combien je désirerais revoir ma nièce! disait mon père; elle doit être charmante en tout, c'était une si jolie enfant! — Elle a tenu ce qu'elle promettait, a dit M. Laval, Joséphine est une femme accomplie, son cœur et son esprit sont entièrement en rapport avec la belle enveloppe que Dieu leur a donnée. — Ma mère en raffolle, a poursuivi M. Raymond; aussi voyant combien cette chère cousine est raisonnable et généreuse, elle lui a donné le conseil de se faire émanciper afin de sortir de tutelle, celle de M. Calprenoux étant vraiment insupportable. — Ah! ah! s'est écrié mon père, et ma nièce a-t-elle suivi ce conseil? — Tout de suite, Monsieur, car il comblait tous ses désirs; aussi l'affaire est-elle faite il y a un mois au moins. »

Je vis mon père tressaillir à ces mots, et me

lancer un regard qui me perça le cœur, car il semblait me dire : « Etes-vous complice de quelque tromperie envers votre père? » Il dut voir ensuite que j'étais aussi étonnée que lui, et cette persuasion le calma. Jamais je n'eus l'idée de lui en imposer dans la moindre des choses; mais s'il pouvait m'arriver d'hésiter entre la voie droite et les détours, le souvenir de ce regard viendrait aussitôt me rappeler mon devoir.

Quand M. Laval fut parti, mon père se promena longtemps à grands pas dans la chambre; moi je feignais de travailler; mais je trempais mon ouvrage de mes larmes; tout-à-coup mon père s'arrêta devant moi en me regardant avec tendresse; je jetai tout ce que je tenais en main pour m'élancer dans ses bras : nous nous comprenions tous deux ! « Je te demanderai presque pardon, me dit-il, d'avoir cru un instant que tu aurais pu te prêter à tromper ton père; pauvre enfant, tu n'en es pas capable! Et ce redoublement de confiance que j'éprouve pour toi, est, crois-moi, un ample dédommagement des déceptions qui nous viennent de la fortune. »

Tu vois, mon amie, ma trop bonne sœur, que nous avons tout de suite deviné ta pieuse fraude : en effet, comment ne pas le faire, quand tu es émancipée depuis un mois, et que toi, qui me dis tout, tu ne m'as pas dit un mot sur cette affaire?

Pauvre amie, que de chagrin ma lettre va te faire éprouver ! N'essaye pas de vouloir nous faire prendre le change, mon père a été chez nos amies, lesquelles, incapables de mentir, ont été forcées de te dénoncer. Et mon père de s'écrier alors : « Bonne Joséphine ! ma chère nièce ! que je l'aime ! Quand pourrai-je lui dire tout ce que je sens pour elle ? » Pour moi, s'il m'est possible de t'aimer plus que je ne le faisais, cela sera, mon amie ; et au nom de notre propre peine, chère cousine, je te demanderai de ne pas t'affliger de cette découverte. Tu connais mon père, et c'est précisément l'idée de sa délicatesse inflexible qui t'a fait prendre ce détour ; eh bien ! mon amie, ne vaut-il pas mieux que cela se soit découvert tout de suite, quand nous avons encore la somme presqu'entière dans les mains, que lorsque nous en aurions reçu une plus forte, que nous aurions eu peut-être de la peine à rendre ? Tout est donc pour le mieux, comme tu vois, et surtout ne t'inquiète pas, nous allons parfaitement nous arranger ! Mais que cette leçon nous serve, mon amie, afin de ne jamais, à l'avenir, employer aucun détour, quelque pieux qu'il soit, envers ceux qui nous aiment. Je ne suis pas tout à fait sans reproche dans tout cela ; tu voyais bien que je tâchais de te cacher ce qui pouvait nous affliger, afin de ne pas te faire de la peine : eh bien ! désormais, quoi

qu'il *m'en coûte*, tu sauras tout ce qui nous concerne, sans réserve, bon ou mauvais! Tu as bien acquis le droit d'être instruite, bonne amie, de ce qui regarde des parents envers lesquels tu t'es montrée si bonne! Adieu, chère et bien-aimée cousine, donne bien vite de tes nouvelles à ta tendre amie.

LETTRE VINGT-NEUVIÈME.

JOSÉPHINE A M. VALCOURT.

Pardon mille fois, mon cher oncle, du chagrin que je vous ai causé par ma tromperie! Hélas! vous savez que mon intention était bonne : mais cela ne suffit pas; notre mère supérieure m'avertissait bien, et je ne le comprends qu'à présent! Sans vouloir rien m'enlever de ma liberté, cette bonne mère m'avait dit : « Je n'aime pas ces mystères, ma fille : si cela se découvre, vous aurez fait du mal à ceux à qui vous voulez du bien! » Comme cette chère mère ne me défendait pas ce que je désirais faire, j'ai suivi mon imprudent désir et j'en suis pour ma honte et mon regret! Encore une fois, pardon, mon cher oncle, je sais que vous êtes trop bon pour m'en vouloir; mais j'ai besoin de vous montrer mon repentir pour l'im-

prudence que j'ai commise; hélas! je suis si désolée, que si vous me voyiez, si vous pouviez m'entendre, vous chercheriez, j'en suis sûre, à me donner quelque consolation; celle que je vous demanderai, c'est, mon cher oncle, de ne pas me faire l'affront et le crève-cœur de me renvoyer mes malheureux billets; faites-en tout ce que vous voudrez, hormis cela, et je serai toujours pour vous une nièce aussi affectionnée que reconnaissante.

LETTRE TRENTIÈME.

M. VALCOURT A JOSÉPHINE.

Il me semble, ma bien chère enfant, que si nous avions le bonheur d'être ensemble, nous ferions comme ces personnages d'un drame qui se mettent à genoux l'un devant l'autre pour se faire de mutuelles excuses. Vous me demandez pardon, et moi je suis prêt à en faire autant, quand je vois les peines où vous ont jetée votre trop grande tendresse pour vos parents. Pourquoi tant vous inquiéter de notre pauvreté, chère enfant, si Dieu nous veut ainsi? Et, certes, il a y bien apparence que c'est sa volonté; car pourrais-je souffrir sans m'avilir qu'un enfant mineure touche à son bien

pour m'assister? Songez, ma bonne nièce, que je ne suis point un vieillard impotent, que Thérèse est jeune, bien portante, que nous ne sommes pas dépourvus de toutes ressources; ainsi résignez-vous, et de bonne grâce même, à nous voir comme Dieu veut. Or, puisqu'il est question de bonne grâce, dans ce que je vous dis, je veux vous montrer que tout rogue que je sois, je ne suis pas totalement dépourvu de cette qualité. Voici ma preuve, je ne vous renvoie pas vos billets, pauvre ange, je ne vais pas même orgueilleusement les offrir à l'hôpital ou les distribuer aux pauvres; non, je veux donner à ma bonne nièce sa consolation tout entière, et ce que nous tenons d'elle vient d'être employé à l'achat d'un petit jardin qui se trouvait à vendre près de la ferme des parents du jeune Rémy, de ce bon fils dont Thérèse vous a parlé; ces bonnes gens ont un petit logement à louer que nous occuperons; nous vivrons là tranquilles, loin des *jaloux*, je pense; et tâchant d'imiter Cincinnatus, ou plutôt saint Isidore, je manierai tour-à-tour la bèche et le rateau, tout en pensant à Dieu, à ma fille, et à vous, ma bonne nièce, à qui j'ai voué une affection toute paternelle.

LETTRE TRENTE-UNIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Grâce à la lettre que je viens de recevoir de mon oncle, me voilà un peu consolée, mon amie, et je vais maintenant travailler en songeant à ce que je fais, ce que je ne pouvais pas ces jours-ci, tant s'en faut! En attendant que tu me donnes les détails que j'attends de toi, sur ta situation et tes occupations, je vais toujours te tenir au courant de ce que nous faisons dans notre chère maison.

Nous voici en carnaval, mot profane, qui sonne bien mal à l'oreille de nos mères : celles de nous qui sont raisonnables n'aiment réellement pas non plus un temps qui sert de prétexte à toutes sortes d'excès, et pendant lequel Dieu est si souvent et si mortellement offensé!...

M. de Foublis a si bien détourné nos pensées, cette année, de tout ce qu'on appelle les plaisirs de cette époque néfaste, que nous avons demandé la suppression de notre sortie ordinaire, afin de ne pas être exposées à rien voir, ni rien entendre de mal. Heureuse de nous trouver dans ces bonnes dispositions, une de nos mères, qui est poète, musicienne, etc., a composé, pour nous, une re-

présentation pieuse, qui va faire les délices de toute la maison. Le sujet est la *Mort de sainte Cécile;* nous commençons à apprendre nos rôles : mais je ne veux te donner aucun détail sur cette composition, que lorsque je pourrai y joindre le récit de la pompe qui l'aura *illustrée.*

J'ai été un peu grondée, ces jours-ci, par notre maîtresse de classe; ma tante voulait m'avoir un jour de sortie, et moi je voulais rester; on m'a dit que cela n'était pas bien, et que nous devions, autant que possible, chercher à faire plaisir à nos parents. « Si votre cousin était ici, m'a-t-on dit, vous pourriez avoir quelque raison plausible pour rester; mais tant que Madame votre tante est seule, vous ne pouvez refuser d'aller chez elle. » Je me soumis donc et j'en fus récompensée en ce que nous avons été voir Pauline : mais si j'ai eu du plaisir à faire le trajet qui nous conduisait vers elle, je fus bien affligée quand nous trouvâmes la chère enfant maigre et changée à ne pas la reconnaître. Sa tante nous a dit qu'elle s'ennuyait et que, si cela continuait ainsi, elle craignait, pour sa nièce, une maladie de langueur. Je ne puis te dire quelle peine j'éprouvai de voir Pauline dans cet état de dépérissement : elle ne me dit presque rien, se contentant de me rendre mon mouchoir. Ce fut en vain que j'admirai la broderie et remerciai la brodeuse, elle fut

muette et pensive tout le temps de ma visite. En entrant au couvent, je n'eus point de repos que je n'eusse parlé d'elle à notre mère supérieure, et cette véritable mère écrivit aussitôt à madame Leclerc, pour la prier de laisser venir Pauline au couvent pendant le carnaval, afin qu'elle prenne sa part des plaisirs que la pièce de *sainte Cécile* va nous donner. Madame Leclerc, malade elle-même, a de suite envoyé chercher sa fille, et on nous l'a amenée, avec mille remercîments de la part de la mère qui, ne pouvant venir la conduire, a écrit qu'elle aura elle-même un peu de joie, ces jours-ci, en songeant que sa fille est au couvent. Il a fallu, dès son arrivée, mettre au lit notre pauvre Pauline, elle avait de la fièvre; à présent elle est mieux, et nous commençons à lui retrouver ses manières ordinaires.

Pour te dire tout de suite ce qui concerne Pauline, je ne t'ai pas raconté qu'en rentrant avec ma tante, il est venu chez elle une visite qui l'a fort embarrassée; ce n'était rien moins que M. de Fernel, suivi de ce personnage que j'avais déjà vu avec lui chez mon tuteur, et qui, je le sais maintenant, se nomme Froment, et a été son gouverneur. Quand ces messieurs entrèrent, j'eus vraiment pitié de ma tante en la voyant rougir, pâlir et ne savoir que dire : le vieux M. Froment entreprit de rendre un peu de calme à cet esprit

troublé, car M. Antoine était aussi un peu interdit, parce qu'il ne s'était nullement attendu à me rencontrer. Lorsque ma tante put enfin cacher sa contrariété, la conversation devint générale; on parla du carnaval, et M. de Fernel, m'adressant la parole, me dit que tous les divertissements de cette époque m'étaient sans doute inconnus.

« Oh sûrement! dit ma tante, en s'empressant de répondre; mais ces *bonnes petites pensionnaires* ont aussi leurs amusements au couvent.

« Je t'avouerai, mon amie, que j'éprouvai une vive impatience à ces mots de petites pensionnaires dits avec une intention marquée, non pas que je souffre d'être en pension, ni même qu'on me trouve petite; mais c'est parce que, quand ma tante et moi sommes seules, elle ne cesse de me dire que je suis une femme à présent, et qu'il sera bientôt temps de sortir du couvent... Voilà l'humanité, mon amie, on dit noir, on dit blanc, sur le même sujet, selon que l'intérêt nous y porte, et sans respect pour la vérité.

Je sais que les saintes dévouées à l'éducation de la jeunesse s'occupent aussi des plaisirs de leurs élèves avec une bonté que Mademoiselle imite, dit M. Antoine en me regardant; car je suis sûr qu'elle porte un vif intérêt aux plaisirs de ses *bonnes petites* compagnes.

Ma tante sentit le trait, et ne sut pas s'empêcher de se montrer irritée de cette épigramme. Ces messieurs, voyant sa mauvaise disposition, prirent congé très-promptement, et le sentiment qui domina chez moi, après leur départ, fut, je te l'avoue, mon amie, la souffrance d'avoir toujours été vue, par eux, mal patronnée... la première fois, chez M. Calprenoux, et la seconde, chez ma tante, qui ne sait contenir rien de ce qu'elle éprouve, et qui, en ce moment, était agitée par l'amour maternel, le dépit et la peur, tout ensemble.

« Quels ennuyeux! » me dit-elle, quand ces messieurs furent partis. Je ne répondis point, ne sachant réellement que dire. « Ne le trouvez-vous donc pas? me dit-elle brusquement. — Vraiment, ma tante, ils sont si peu restés, que l'ennui n'a pas été long, au moins pour qui l'éprouve. — Il paraît que vous n'en avez pas été atteinte, vous, ma nièce; la curiosité de savoir qui sont ces messieurs vous servait de passe-temps, sans doute! — Non, ma tante, car je les ai déjà vus l'un et l'autre une fois chez mon tuteur. »

Ce ne fut point par un sentiment hostile que je dis cela, mais parce que je me serais fait un véritable scrupule de laisser croire un mensonge en feignant de ne pas connaître M. Fernel.

Ma tante, malgré elle, sentit le prix de la fran-

chise en ce moment, car je vis à la pénible impression qu'elle éprouvait, combien elle était fâchée d'avoir dissimulé avec moi, et de s'être mise par là dans une position dont il lui serait bien difficile de sortir. « Oh ! vous les avez déjà vus ? » dit-elle, en me fixant pour essayer de deviner si je savais ce qu'elle avait voulu me cacher. Je rougis sous ce regard, et ma tante en demeura silencieuse et consternée. Nous parlâmes d'autres choses le reste du jour, mais avec gêne ; et je fis un soupir de délassement quand je me retrouvai dans mon cher couvent où l'on m'aime vraiment pour moi, sans intérêt que celui de mon bonheur en ce monde et dans l'autre, où les cœurs y sont sur les lèvres. Oh ! le monde, le monde ! le petit coin du voile que j'en ai soulevé m'a déjà donné bien du dégoût pour lui ! Qu'est-ce donc que le connaître entièrement ? Dieu m'en préserve, mon amie ! et toi aussi. Mais te voilà préservée de lui par ta retraite hors de la ville, car ceux qui iront te voir là seront de bons amis, et tu seras délivrée des oisifs et des importuns. Adieu, dans ma prochaine lettre je te ferai le récit de notre drame pieux.

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Comme tu le dis, mon amie, nous voilà maintenant loin du monde, ce que j'apprécie autant que toi. Je t'avouerai pourtant que la distance où nous sommes de la ville, quoiqu'elle ne soit que de vingt minutes, m'a un peu effrayée au sujet de mes visites au couvent. Notre appartement n'était pas tout près non plus, mais c'était dans la ville, je pouvais y aller seule ; à présent que nous sommes comme à la campagne, je ne peux plus venir à Toulouse sans être accompagnée, et c'est bien assujettissant ! Cependant, Dieu qui a pitié de ma faiblesse, m'a déjà fait trouver des consolations pour cette peine. M. et madame Thomas, les bons fermiers qui sont nos propriétaires, vont presque tous les jours, l'un ou l'autre, à la ville, et mon père s'est mis à ma disposition pour y aller avec moi toutes les fois que l'envie m'en prendra, m'a-t-il dit : il est gai, il est content, son petit jardin l'enchante ; il y plante déjà le berceau de Joséphine, il y aura aussi l'allée de Thérèse, mais je ne viens qu'après, et c'est bien juste, à tout seigneur tout honneur ! Le fait est que, pour le prix,

ce jardin est une merveille; il est bien exposé, bien planté, il y a beaucoup d'arbres et un joli bassin, chose rare dans ce pays-ci, où l'eau n'est point commune. Moyennant une percée dans le mur dudit jardin, nous y arrivons de notre logement; il n'est pas grand, mais nous sommes bien casés, et nous avons même, s'il le faut, une chambre d'ami!... Nous possédons en outre un réduit où je me suis dit, *in petto*, que j'aurais des poules; j'ai dans le jardin une loge pour des lapins, je prendrai conseil de mes voisins pour faire des élèves, qui, moyennant cela, prospéreront; cultivé par mon père, le jardin nous donnera fruits et légumes. Nous vois-tu d'ici faisant grande chère, et *thésaurisant*, ce qui est encore plus beau! Eh bien, amie, tu le vois, ta bonté quoique *rebutée* trouve sa récompense; nous ne songions pas, au milieu de notre *fortune*, à avoir un jardin, et c'est cependant, grâce à cette condition, je le vois, que mon père retrouvera du bonheur et de la santé. Que Dieu est bon et que ses voies sont admirables! Quand on a souffert et qu'on s'occupe de ceux qui souffrent, il faut toujours redire cela, Dieu est bon! Dieu est bon! Oh! puissions-nous un jour répéter ensemble ces paroles! Je ne puis en perdre l'espoir, mon amie; bien loin de là, je me surprends très-souvent t'amenant ici, ou nous allant à Paris, mais plus rarement; je suis moins prodi-

gue de nos courses que des tiennes, nous verrons si, réalisant mon espoir, tu en fais une seulement pour venir ici embrasser ton oncle et ta cousine.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Tu me ravis, chère cousine, en me parlant avec un air si content de votre situation présente; il est vrai que tu appuies sur la satisfaction, sans doute, et que tu laisses dans l'ombre ce qui peut t'affliger dans cette vie nouvelle : mais non, j'ai tort de présumer cela, n'est-ce pas, amie? puisque nous nous sommes promis de ne plus rien nous cacher à présent. Il n'est pas question de carnaval pour toi dans la solitude où tu vis; mais pour nous c'est différent, et vous allez voir, mon cher oncle et ma Thérèse, comme on s'amuse au couvent.

Disons d'abord que nos mères aimant infiniment que nous ayons des récréations agréables, tâchent en outre, autant que possible, que nos plaisirs aient un but utile. Aussi, celui dont nous venons de jouir est du nombre de ceux qui apprennent à bien parler, à se présenter sans gaucherie, et à nous fortifier dans l'étude de la musique. Pour être tout-à-fait sincère dans mon récit, où

j'ai tant à parler de nos succès, je dois faire aussi mention de quelques petites faiblesses, comme, par exemple, celle de la toilette; nos mères rient et se lamentent souvent, quand elles voient cette vanité innée des petites filles auxquelles un ruban, une paire de souliers neufs tournent la tête. Les grandes, hélas! en tiennent bien aussi, seulement elles sont plus exigeantes sur le nombre et la qualité des atours.

Nous avons eu sous ce rapport, dans notre représentation, un grand nombre d'heureuses; car la plupart des petites étaient des anges, et les grandes des demoiselles romaines de la suite de sainte Cécile. Le personnage de la Sainte a été joué par une pensionnaire de seize ans qui est excellente musicienne, et dont la figure aimable et remplie de candeur, ne déparait pas son rôle.

La scène représentait une salle commune, dans le fond de laquelle se voyait une triste grotte taillée dans la pierre et servant de cachot. Sainte Cécile a été tirée de cette sombre demeure pour être conduite au tribunal, comme nous l'apprenent les femmes éplorées et les jeunes filles de sa suite, du milieu desquelles les bourreaux l'ont arrachée. Après cette exposition, on voit revenir la Sainte, pâle, brisée par un premier martyre; les hommes qui la ramènent la laissent quelque temps au milieu des femmes qui se hâtent de l'entourer pour

la secourir ; dès que Cécile paraît reprendre des forces, les bourreaux exigent qu'elle soit de nouveau renfermée dans sa prison ; les amies de la Sainte tàchent de faire changer cet ordre cruel ; mais les hommes qu'elles supplient sont inflexibles, et Cécile met fin à cette discussion, en se traînant elle-même vers le cachot, où, pour se reposer, elle n'a qu'un banc taillé dans la pierre ; elle s'y assied, les bourreaux l'enferment, puis ils se retirent. Alors des gémissements éclatent de tous côtés parmi les femmes qu'on empêche de prodiguer leurs soins et de témoigner leur amour à la noble Romaine. Tout à coup au milieu de ces pleurs et de ces plaintes, on entend des notes d'une pureté céleste ; c'est Cécile qui chante, et tout se tait pour l'écouter. Je ne puis te dire combien ce moment a été beau ; toutes ces femmes gémissantes, devenues muettes, gardant chacune leurs positions diverses, n'osant ni se mouvoir ni respirer de peur de perdre quelque chose de ce chant sacré. Notre jeune compagne se surpassa vraiment dans ce cantique, et la beauté de sa voix, jointe à l'intérêt de cette situation, arracha des larmes à toute l'assemblée.

SAINTE-CÉCILE.

Très-doux Jésus, dont la grâce puissante,
De mes tourments adoucit la rigueur,

Soyez loué par ma voix défaillante,
Tant qu'un soupir animera mon cœur.

Par votre appui, dans le moment suprême,
Lorsque mon corps bravera la douleur,
Lorsqu'en mourant je dirai : Je vous aime!
Prenez mon âme, ô mon divin Sauveur!

Vers la fin de la dernière strophe, le chant va peu à peu en s'affaiblissant, et puis on n'entend plus rien; le gardien de la prison arrive et signifie aux amies de sainte Cécile, que la nuit va venir et qu'elles doivent se retirer. Bientôt la scène reste déserte, et alors on voit arriver une foule d'anges qui chantent en chœur : Gloire à Dieu! Nos petites, pour représenter les esprits célestes, étaient vêtues de blanc, avec des ailes en papier d'argent et des couronnes de roses blanches sur leurs têtes; la plupart avaient en main des lyres, des psaltérions. Et tout cela, ailes et instruments, a été fait soit en papier, soit en carton, de la manière la plus ingénieuse par nos mères.

Le chef de la troupe des anges, ayant touché la porte du cachot, la fait tomber en éclat, et l'on voit, sur le banc de pierre, Cécile endormie tenant encore sa lyre dans ses bras. Les anges alors se groupent tous de manière à voir la Sainte, et disent, en s'adressant à elle, ces strophes dont le chant est d'un bien bel effet :

LES ANGES A SAINTE CÉCILE.

Repose un peu pour reprendre courage,
Puisqu'un tyran, qui ne se lasse pas,
Sur toi bientôt assouvira sa rage
En te livrant au plus cruel trépas.

Tu vas mourir de la mort la plus belle,
Car chaque jour, jusqu'à l'éternité,
Le prêtre, offrant la victime immortelle,
Dira ton nom sur l'autel consacré.

Cécile, aux cieux nous emportons ta lyre,
Tes saints concerts pour ce monde ont fini;
Mais parmi nous, ce soir, douce martyre,
Tu chanteras le Dieu toujours béni.

Ces strophes finies, les anges disparaissent. Cécile s'éveille, cherche sa lyre un instant; mais on voit ensuite qu'elle a la conscience de ce qui s'est passé pendant son sommeil: « Plus de chants pour ce monde, dit-elle, prions! » Elle s'agenouille, et lorsqu'elle se relève remplie de courage, les bourreaux arrivent pour la conduire au dernier supplice; au moment où ils la saisissent, on entend le chant lointain des anges qui redisent leur dernière strophe: « Cécile, aux cieux nous emportons ta lyre; » et quand ils la finissent, la Sainte, qu'on entraine, lève les yeux au ciel et dit avec transport: « Je chanterai le Dieu toujours béni. » Et ces mots terminent la pièce.

Je t'esquisse tout cela bien faiblement, mon amie, mais ta vive imagination saura bien suppléer à ce que je puis omettre ; au total, tu sauras que tout le monde a été content ; nos mères, de voir que nous avons fait de notre mieux, et nous, de les voir satisfaites. Ce qui nous a beaucoup touchées, c'est notre mère Angèle qui est bien vieille et aveugle ; mais comme, Dieu merci, elle n'est pas sourde, elle a si bien joui de la représentation, que nous avons vu, presque tout le temps, ses joues vénérables sillonnées par des larmes, preuves du plaisir que lui causait ce qu'elle entendait.

Tu sauras aussi que lorsqu'on a distribué les rôles, personne ne voulait être geôlier ni bourreau ; nous en avons bien ri, car les petites étaient si désolées par la peur de voir manquer la représentation, et d'être ainsi privées de leurs rôles d'anges, qu'elles allèrent supplier nos sœurs converses de vouloir bien (pour l'amour de Dieu), notez bien le motif, jouer les rôles des personnages rebutés. Quand nous nous fûmes un peu amusées de la terreur des enfants, les plus grandes s'exécutèrent avec grâce et s'offrirent d'elles-mêmes pour emprisonner sainte Cécile et pour la martyriser. Moi, qui te parle, j'étais le gardien de la prison, grossissant ma voix pour renvoyer le plus durement possible ces bonnes dames et jeunes filles romaines, amies et compagnes de la Sainte. Usant de

mon crédit sur Pauline, je l'ai enrôlée aussi sous cette brillante bannière, elle était l'aide du bourreau, portant la hache à ses côtés d'un air aussi farouche qu'on pouvait le souhaiter. Elle s'était si bien identifiée avec son rôle, que nous avons été au moment d'en avoir du scandale. Quand les anges ont fait tomber la porte du cachot, elle s'est mise en colère, vu que c'était elle qui l'avait fermée, et si on ne l'eût retenue, elle arrivait, sa hache en main, faire un mauvais parti à notre chère milice du ciel.

Quoique nous ayons eu, comme tu le vois, un carnaval des plus aimables, je ne soupire nullement maintenant en me disant que nous sommes en carême; au contraire, je trouve bien bon ce saint temps de retraite et de prière qui nous prépare à la plus belle de nos fêtes; et puis point de sortie pendant le carême! c'est une tranquillité que j'apprécie beaucoup. Croirais-tu qu'avec ton idée que j'aille te voir, tu m'as mis ce désir en tête, et que je me suis déjà dit : « Mais à l'époque où mon cousin Raymond reviendra à Paris, pourquoi n'irais-je pas faire un voyage dans le Midi? » Ce projet pourrait d'autant mieux s'exécuter, que je n'aurai pas à chercher une occasion de dame obligeante, respectable, tout ce que vous voudrez de mieux, mais que je ne connaîtrais point. Au contraire, je pourrais voyager avec la mère d'une de mes com-

pagnes, madame de Nelcy, que je connais, qui est bonne, aimable, et point vieille du tout, au contraire, ce qui a bien son mérite aussi quand il s'agit de voyager.

Tu penses bien que si je te parle de ce projet, c'est que je l'ai déjà confié à nos mères. Bien loin de trouver que ma fantaisie soit folle, notre mère supérieure m'a dit qu'il fallait y réfléchir, que cette petite absence me ferait gagner du temps et montrerait que je ne suis pour rien dans le complot ourdi par ma tante, chose qu'il serait bon d'apprendre à son fils le plus tôt possible, dans le cas où il se laisserait aveuglément guider par sa mère. Quelle bonne lettre je t'ai écrite là! les pages se sont remplies, le paquet est devenu énorme, et je n'ai songé qu'au plaisir de causer avec toi comme avec la plus aimée des amies.

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Tu as raison, ma Joséphine, quelle bonne lettre que ta dernière et que de joie elle est venue apporter dans notre ermitage! D'abord ton récit de sainte Cécile nous a beaucoup intéressés, mon père et moi, et puis quand à la fin tu nous dis que

peut-être tu viendras, oh! j'ai fait mon carnaval en ce moment-là, et j'ai en outre fait faire à mon père le sien, tant il a ri de mes bonds et de mes cris extrêmement *jeunes* pour mon âge. Tu viendras, dis-tu, cela est possible, tes mères elles-mêmes t'y engagent. Oh bien, vois-tu, à présent que tu nous a dit cela, tu ne peux plus te dédire, mon amie, il faut que tu viennes, que nous nous revoyions, et que mon père surtout connaisse sa nièce, ma Joséphine, mon amie la plus chère maintenant et pour toujours. Tu es bien heureuse que ton cousin ne nous ait pas gratifiés d'une visite ce jour-là, car j'étais si folle que problablement j'eusse été obligée de lui dire ce qui me rendait si autre, moi qui suis toujours excessivement grave, m'a-t-il dit un jour.

Peut-être ne seras-tu pas fâchée d'avoir mon avis sur lui, surtout pour ce qui te concerne, mon amie; eh bien, vis en paix, ne songe pas à songer à lui, quoique puisse te dire sa mère, car, vois-tu, je lis dans le fond de son cœur qu'il ne t'aime pas, et que c'est tout à fait madame Laval qui lui met en tête de t'épouser, lui donnant sans doute pour excellente raison que tu as tant et tant de mille livres de rente; pauvre amie!... quand je dis qu'il ne t'aime pas, je m'entends, et tu m'entends aussi, j'en suis sûre: comme cousine, il fait de toi le plus grand cas, il ne te changerait pas, j'en

suis sûre, contre la plus belle et la plus riche cousine de la terre; mais en qualité de mari, crois-moi, il en épouserait une encore plus riche si elle voulait se présenter.

Comment avons-nous deviné tout cela, mon père et moi? c'est ce que je ne puis moi-même comprendre quand je vois M. Laval s'évertuer à parler de toi et à prouver qu'il t'aime, t'apprécie au-dessus de tout et encore plus haut s'il pouvait. Le secret de notre perspicacité, c'est que, lorsque l'on a soi-même un cœur, on sait distinguer tout de suite ce qui part du cœur dans les autres, ou bien ce qui n'en vient pas. Je crois aussi que nous devinons si bien ton cousin, parce que c'est au fond un bon garçon, assez franc et qui joue maladroitement le rôle qu'il s'est laissé imposer. Il souffrira peut-être dans son amour-propre quand il saura tes sentiments véritables; mais je ne l'en plains point, puisqu'il fait en ce moment le triste personnage d'un fat et d'un homme intéressé. Mon père dit que c'est dommage, qu'il y a du bon chez lui, et que cette leçon lui sera salutaire.

Tu sais que nous sommes locataires des parents de ce bon Remy, de ce brave garçon qui à l'âge où tant d'autres se croient autorisés à être encore enfants, et quels enfants, grand Dieu! des enfants dévorants qui avaleraient père, mère et tout ce qui en dépend; eh bien donc, à ce joli âge, ce bon Re-

my est, lui, un second père pour ses jeunes frères et sœurs; nous l'admirons souvent, mon père et moi, toujours occupé, quand il n'est pas aux champs, soit à soulager sa mère dans ses travaux ou à lui servir littéralement de bonne d'enfant pour ses marmots. Malgré cela il aime tant l'ouvrage, qu'il trouve le moyen de soigner le jardin et de venir encore aider mon père dans le nôtre. Toute cette famille est si pieuse, si simple et si bonne, que c'est un vrai plaisir d'habiter près d'eux. Ils n'ont plus qu'un de leurs petits jumeaux, l'autre est mort, et Remy en a été inconsolable. La mère m'apprend bien des choses que j'ignorais dans le ménage, et en retour de leurs attentions je montre à lire aux petites filles, comptant bien ensuite m'occuper de leur instruction; ne crains pas, chère amie, que je fasse avec elles comme a fait une bonne dame que je voyais quelquefois dans mes sorties du couvent; elle n'a qu'un fils dont elle parlait souvent, et elle aimait surtout à répéter que c'est elle qui lui a donné les premiers éléments de l'éducation : « C'est moi, m'a-t-elle dit plusieurs fois, qui lui ai montré à lire, et puis ensuite je lui ai fait apprendre sa mythologie. » La première fois que la vieille dame me dit cela, étonnée qu'on mît la mythologie en premier lieu, et même qu'il en fût question pour un jeune enfant, j'attendais du moins ce qui viendrait après;

mais ce fut en vain, et bien des fois depuis elle s'est toujours vantée dans les mêmes termes des soins qu'elle avait donnés à son fils enfant!

Faut-il s'étonner dès lors que ce jeune homme, né pour être bon, ait donné dans le travers, et que ses parents aient été par lui très-malheureux? Mon père, à qui je parlais de cela, m'a dit que l'âge de la dame l'excusait beaucoup, que malheureusement, à l'époque où elle est venue au monde, l'éducation était si frivole, qu'elle a fait pour son fils comme on avait fait pour elle.

Quelle reconnaissance nous devons à Dieu, mon amie, pour la grâce qu'il nous a faite d'être élevées pieusement, et mettant la vie éternelle à part, quelle différence pour le bonheur, même dans cette vie! d'avoir appris notre catéchisme avant tout et très-peu de *mythologie!*

Peut-être crois-tu que nous avons beaucoup de chemin à faire pour aller à l'église, point du tout; nous avons près de nous la petite chapelle d'un couvent de refuge, nous y allons à la messe pendant la semaine, mon père et moi, et le dimanche nous nous rendons à la paroisse, qui, par exemple, est assez loin de nous : nous ne sommes plus du noyau de cette chère paroisse, nous sommes de la banlieue à présent; mais enfin nous n'en avons pas changé, ce qui est une de mes consolations. Quel bonheur j'éprouve à présent, mon amie,

quand je me dis que dans le courant de cette année tu viendras, que nous irons prier ensemble dans la chapelle, à la paroisse et ailleurs encore, car toutes les églises recevront la visite de deux amies si heureuses de se voir ! C'est bien ton avis, n'est-ce pas, comme celui de ton affectionnée cousine?

LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Combien j'ai besoin de te dire ma joie, mon amie, bien sûre que tu la partageras! Pauline est rendue à la raison!... Nous n'osons dire que c'est un miracle, parce que M. de Foublis et nos mères nous l'ont défendu; mais tu verras toi-même combien Dieu est bon, et que lui seul a voulu guérir cette chère enfant. Madame Leclerc vint, il y a peu de temps, accablée par les affaires et la maladie; dans sa tristesse elle nous dit qu'elle allait faire une neuvaine à Notre-Dame de Fourvières, pour la guérison de Pauline; comme elle a des parents à Lyon, elle écrivit dans cette ville pour qu'on donnât la neuvaine de messes au pieux sanctuaire, but de tant de pèlerinages. Pauvre mère! qui ne sor-

tait d'une neuvaine que pour entrer dans une autre, elle est vraiment un exemple de la constance avec laquelle on doit prier. Il y avait deux ou trois jours que la neuvaine était finie, quand elle vint de nouveau voir sa fille ; Pauline était plus maussade qu'elle n'avait peut-être encore été, et sa mère ne put tirer d'elle un mot qui répondît aux témoignages de tendresse qu'elle ne cessait de lui adresser; j'étais présente à cette entrevue, et je n'oublierai jamais la peine que j'en éprouvai. Le soir encore, en me couchant, je me sentais le cœur oppressé au souvenir de l'expression douloureuse qui se peignait dans les yeux de cette bonne mère, quand elle avait quitté sa fille.

Le lendemain, qui était le jour de l'Annonciation, comme nous assistions à la messe, nous nous aperçûmes que Pauline tenait les yeux constamment fixés sur l'image de notre divine Mère; l'autel étant paré pour la fête, nous crûmes d'abord que les fleurs, les flambeaux brillants attiraient seuls son attention; mais non, c'était bien la très-sainte Vierge qu'elle regardait, et quelle ne fut point notre surprise, notre attendrissement, quand nous vîmes les yeux de Pauline se remplir de larmes, et les pleurs ruisseler ensuite lentement le long de ses joues, sans que sa figure ou son attitude perdissent rien de leur recueillement. Au signal donné pour le départ, après la messe, elle se

leva comme nous, et rendue dans la classe, la première chose qu'elle fit, fut de s'informer pourquoi, depuis si longtemps, elle n'avait pas eu le bonheur de communier, demandant en grâce qu'on la conduisît de suite à confesse. Je crois t'avoir dit que, pendant sa maladie, elle n'avait jamais fait une confession raisonnable ; bien loin de là, car au lieu de parler de ses péchés, elle tenait au prêtre des propos en l'air qui le forçait à la renvoyer. Cette fois-ci elle a reçu le sacrement de pénitence comme elle le recevait autrefois, et s'est présentée à la sainte table le lendemain, comme si rien n'eût interrompu chez elle la suite de ces actions saintes ! enfin sa raison, sa piété, sa douceur, tous ces dons du ciel lui sont rendus, comme si sa folie n'eût été qu'un mauvais rêve. Elle se rappelle maintenant toute la partie saine de sa vie, mais n'a conservé aucun souvenir du reste ; elle sait pourtant, il a fallu le lui dire, que ses facultés intellectuelles lui ont été ravies pendant longtemps ; elle trouve un singulier plaisir à nous faire répondre à cette question : Voyons, dites-moi ce que je faisais pendant ma maladie? nous voudrions ne point rappeler ces tristes souvenirs, mais elle nous presse tellement qu'on se laisse entraîner à ne lui rien cacher ; quelquefois elle sourit, quand le cœur n'est point en jeu dans ce qu'elle pouvait faire ; mais lorsqu'elle veut savoir comment elle était avec sa mère, elle

pleure amèrement à la pensée de l'avoir tant affligée.

Comment te dire le bonheur de cette pieuse mère qui retrouve à présent sa chère fille si longtemps perdue! Quoiqu'elle ait le plus grand besoin de Pauline pour l'aider dans ses travaux de commerce et de mère de famille, elle a cependant décidé que sa fille restera encore quelque temps au couvent, afin de ne pas fatiguer de suite les précieuses facultés qu'elle vient de recouvrer.

Toute la maison a solennellement remercié Dieu et Marie, pour cet heureux événement qui a bien l'air d'un miracle, n'est-ce pas? Mais, comme je te le disais, on ne veut pas que nous envisagions la chose ainsi, et M. de Foublis nous a fait sur ce sujet un bien beau discours. « C'est une grâce, une grâce signalée, que Dieu a faite à cette chère Pauline, nous a-t-il dit; mais il y a des exemples fréquents de personnes qui, ayant perdu subitement l'usage d'une faculté, le retrouvent de même; donc les lois de la nature n'ayant point été renversées dans cette occasion, on ne doit pas parler de miracle; sujet qui exige, d'ailleurs, une très-grande circonspection et sur lequel on ne doit rien affirmer que lorsque la cour de Rome a prononcé. »

Adieu, amie, tu partageras, j'en suis sûre, la joie de ta cousine.

LETTRE TRENTE-SIXIÈME.

LA MÊME A LA MÊME.

Moi qui te dis tout, chère amie, je ne t'ai pourtant pas parlé de toutes les formalités de mon émancipation et surtout de la colère de mon tuteur, quand il a vu que je prenais ce parti. « C'est en vous mariant, m'a-t-il dit, que vous vous seriez émancipée d'une manière raisonnable; mais comme cela vous ferez folie sur folie, et vous vous ruinerez. » C'est en vain que je lui ai dit que je saurais être sage ; il tient à son idée et veut absolument que je me ruine; ne me souhaitant pas du reste, me disait-il, d'autres malheurs pour punition de mes mauvais procédés envers lui ; et sous ce rapport encore je dirai qu'il m'accuse à tort, car j'ai toujours tenu à lui montrer que je me regarde comme lui ayant des obligations.

Voyant que j'étais bien décidée, il a consenti à tout, mais de si mauvaise grâce qu'il a entravé les affaires tant qu'il a pu. Cependant il a bien fallu qu'il rendît ses comptes, et maintenant j'ai pour curateur un magistrat parent de M. de Foublis, et qui est aussi bon et aussi officieux envers moi, que je puis le souhaiter; comme M. Cal-

prenoux a géré mes affaires avec intégrité, j'ai voulu, conseillée par notre mère, reconnaître, autant qu'il est en moi, les peines que je lui ai données; j'ai donc en conséquence offert des bijoux à sa femme et à ses filles, et à lui de l'argenterie de table, pour une valeur dont il a paru content, ce qui m'a fait plaisir : de sorte que, tous ces démêlés finis, nous sommes meilleurs amis, lui et moi, que par le passé, vu surtout que nous n'avons plus d'occasion de nous quereller.

Mais que de tracas et de peines inutiles je me suis donnés, mon amie; j'ai l'argent, j'en suis absolument la maîtresse, et je ne puis en faire rien de ce que je voulais! Mon premier échec est venu de votre côté, tu le sais, n'en parlons donc plus. Mais en souhaitant d'avoir mes revenus à ma disposition, j'avais un autre désir bien légitime aussi, c'est celui de voir achever notre chapelle; tout le couvent désire ce bonheur : je croyais qu'il m'était donné de pouvoir faire cette chère œuvre, mais j'ai été repoussée là comme à Toulouse.

D'abord je vais d'emblée annoncer à notre mère que telle était mon intention, elle me dit qu'elle n'accepterait jamais de moi la somme nécessaire; au moins tant que je ne serais pas majeure. Je priai, je pleurai, je me jetai à ses genoux, tout fut inutile. « Ma fille, je vous sais bon gré de cette pensée, me

répondit-elle; mais comme je vous le dis, tant que vous êtes mineure, je ne veux pas que vous songiez à cela. — Et si j'étais mariée? » m'écriai-je dans mon désespoir. Cette question, faite au milieu des sanglots, ébranla un peu la gravité de notre mère, qui pourtant me répondit aussitôt que dans ce cas il faudrait le consentement de mon mari. « Et alors, demandai-je? — Eh bien alors... mon enfant; » là-dessus cette chère mère a ri tout à fait, en me disant que dans ce cas elle ne refuserait pas son consentement. « Eh bien, ma mère, si je me marie avant d'être majeure ce sera la condition que j'imposerai... — Vous parlez comme une enfant, et une enfant gâtée, Joséphine, me dit notre mère; heureusement que nous sommes là pour vous empêcher de prendre des résolutions précipitées, et surtout, ma chère fille, n'allez point parler de ce projet à d'autres qu'à votre cousine; car vous trouveriez sans doute force personnages très-peu faits pour vous du reste, mais qui, connaissant votre envie de bâtir, viendraient avec empressement vous en offrir la permission. »

Quand j'ai réfléchi depuis à tout ce que m'a dit dans cette conversation notre bonne et sage mère, je me suis trouvée un peu sotte, un peu enfant gâtée et volontaire comme elle le dit. Et pourtant cela ne m'a pas empêchée de faire une autre sottise, comme tu vas le voir.

Comme j'ai beaucoup de confiance dans le digne magistrat qui est mon curateur, un jour qu'il vint me voir, je lui confiai mon désir de finir la chapelle, et le refus que notre mère avait fait de mon offre. « Cette bonne mère ne veut pas absolument entendre que je consacre mes revenus d'un an à ce plaisir; cela me fait un grand chagrin, ajoutai-je. — Je venais pour vous annoncer, Mademoiselle, me dit mon curateur, que je viens de recevoir pour vous un remboursement de vingt mille francs tout à fait indépendants de vos revenus, les voilà en billets de banque, je voulais vous consulter sur leur placement. » A la vue de ces billets, je devins réellement folle, ma bonne Thérèse, et je me jetai dessus comme un faucon sur sa proie. « Je les prends, Monsieur, dis-je à mon curateur, qui d'après ce que je venais de lui dire n'en parut pas trop surpris, et je vous demande en grâce le secret. — Vous pouvez y compter, Mademoiselle, me dit-il, » et il se retira me laissant réellement ivre de joie. Comme, à cause de la semaine sainte, nous allons tous les soirs à la chapelle, quand nous nous rendions à l'office, un de mes gants que j'avais laissé tomber me servit de prétexte pour rester en arrière, et alors me trouvant seule, au moment où je passais devant le tronc pour *l'achèvement de la chapelle,* j'y glissai mes billets que j'avais réduits au plus petit volume possible.

Me vois-tu, attendant avec anxiété l'instant où l'on fera cette découverte? Que dira-t-on? Me soupçonnera-t-on? Je fus huit jours dans cette incertitude, observant toutes les figures de nos mères pour y lire la joie, la surprise et m'exhortant moi-même à savoir cacher ce que j'éprouverais.

Tandis que je me préparais de mon mieux à jouer mon rôle d'innocente, on me remet un paquet soigneusement cacheté, il portait pour suscription :

A mademoiselle Joséphine Beauvoir, pensionnaire *mineure* au couvent, etc., et contenait mes vingt mille francs! Toute dissimulation disparut en ce moment; car, abattue par l'humiliation, je restai d'abord stupéfaite sous le regard de la mère qui m'avait remis cet odieux paquet. Puis, enfin, quand je pus pleurer, elle voulut bien me recevoir dans ses bras pour adoucir mes larmes; mais non sans me dire doucement qu'il ne fallait pas tromper ni désobéir, même avec de bonnes intentions. On m'avait vue glissant mes billets dans le tronc!.... C'est bien, je t'assure, pour la dernière fois de ma vie que je m'avise de finesse ou de duplicité quelconque; j'en ai fait le serment au bon Dieu et à notre mère supérieure, qui a daigné m'accorder elle-même son pardon. Pauline aussi m'a grondée doucement; c'est un ange

de piété, la sagesse découle de ses lèvres, et j'espère devenir meilleure appuyée sur cette amitié, dont je ne puis recevoir que de bons conseils; aussi, dorénavant, je ne m'aviserai plus d'agir à son insu, en matière quelque peu importante. Et de même que je t'écris tout, mon amie, je dirai tout à Pauline, qui est, après toi, l'amie la plus chère de ton affectionnée cousine.

LETTRE TRENTE-SEPTIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Tu as raison, mon amie, de renoncer à toute finesse, car tu ne pourrais pas, je t'en avertis, réussir dans cette carrière; tu as le caractère trop franc pour cela. Je t'avoue que je t'ai trouvée un peu audacieuse, après le refus que tu avais éprouvé, d'aller ainsi meubler le tronc à la sourdine. Il est vrai que nous avons une belle chapelle à notre couvent, et que je ne sais pas ce dont je serais capable, si je la voyais à demi bâtie et que j'eusse en main de quoi l'achever. Ton histoire me rappelle bien ce que j'entendais dire souvent à un vieil ami de mon père : « Ne vous fourvoyez jamais, car tout se sait... » Que de choses qui ne se savent pas! pensais-je, quand il disait

cela, et pourtant le bon vieillard avait raison en maxime ; oui, l'on peut dire que tout se sait.

A propos de chapelle, apprends, mon amie, comme mon père est bon envers moi, puisqu'il a permis que je suivisse la retraite qui s'est faite la semaine sainte dans notre couvent. Tu crois que c'est en m'y laissant aller tous les jours : point du tout; sachant par nos mères, que je pouvais, pendant ces saints jours, venir m'enfermer avec elles, mon père a voulu que je profitasse d'une offre si bonne, si charitable, et j'ai passé dans notre couvent huit jours bien doux et bien rapidement écoulés.

Pendant ce temps, je me suis retrempée par les pieux exercices et l'exemple des âmes si ferventes dont j'étais entourée. Par une grâce spéciale, on m'a permis de passer la nuit du jeudi-saint devant le très-saint Sacrement ; six de nos mères et deux pensionnaires seulement ont veillé dans le tombeau. Ce nombre de neuf, qui était un hasard, car nous devions être douze, m'a fait penser aux chœurs des anges, dont une nombreuse milice entourait sans doute l'autel devant lequel nous priions. Peut-être n'invoque-t-on pas assez ces purs esprits qui nous gardent et nous protégent sans cesse. Veux-tu prier quelquefois mon bon ange, et moi je m'adresserai au tien ? Cela fera entre nous un lien de plus, chère cousine. Com-

bien j'ai pensé à toi devant Dieu, dans cette nuit du jeudi-saint! et qu'elle m'a paru courte! On voulait me faire coucher le vendredi matin, mais je n'y ai pas consenti, n'ayant, hélas! à offrir qu'un peu de faim et de sommeil à ce doux Jésus, mort ce jour-là pour nous!

Adieu, mon amie, je te souhaite de bonnes fêtes de Pâques.

LETTRE TRENTE-HUITIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Pauline a été si charmée de ta lettre, et en particulier de ta dévotion aux saints anges, qu'elle m'a parlé plusieurs fois depuis hier de ma bonne cousine, qu'elle voudrait bien connaître; et puisque cela ne se peut pas, pour compenser cette privation, elle veut, comme moi, être unie à toi par le lien de la prière et les pieux messages dont nous prierons nos bons anges de vouloir bien se charger. Tu seras bien aise, j'en suis sûre, quand tu sauras cette amitié que Pauline te porte, et je t'assure qu'il y a de quoi en être fière; car tout le monde m'envie son affection : nous l'estimons tant et elle est si aimable! Sa mère a décidé

qu'elle resterait encore ici trois mois, tant pour raffermir tout à fait sa santé, que pour travailler à son instruction. Toute la maison a été contente, lorsqu'on a su cette décision, et moi plus que tous; car c'est juste le temps qui me sépare de toi : dans trois mois j'irai te voir, et j'aurai Pauline jusques-là; vraiment je suis trop heureuse! Il y a longtemps que je ne t'ai rien dit de ma tante Laval, le carême me secondait; car pendant ce saint temps nous n'avons pas de parloir, et c'est l'ère de la paix. Pâques est le temps joyeux, mais il nous ramène les caquets de la ville, et bien des ennuis qui nous sont inconnus dans ce qu'on appelle le temps de pénitence. J'ai donc vu ma tante, qui ne me parle plus que pour louer son fils, et me tenir au courant de tout ce qu'il fait et veut faire. Elle m'a beaucoup vanté sa piété, et la manière édifiante dont il a passé son carême ; que m'importe? Oh! j'ai tort pourtant, en qualité de chrétienne et de cousine, je dois être bien aise que Raymond soit un homme pieux; mais comme je sais qu'en me disant tout cela on a des desseins secrets, l'ennui que j'en éprouve me rend indifférente à tout ce qui me ferait plaisir dans tout autre état de choses.

Au milieu de notre conversation assez froide, ma tante m'a dit tout à coup : « Savez-vous que M. de Fernel va se marier? » En disant ces mots,

elle m'a regardée si attentivement, que je n'ai pu faire autrement que de rougir; elle en a souri, et moi j'en ai éprouvé une vive impatience! Ah! combien j'ai besoin d'apprendre à me surmonter et à me vaincre, mon amie! le bon Dieu sait bien quel besoin j'ai d'être contrariée, et humiliée surtout, puisqu'il m'envoie ces petites atteintes; dans le fait, pourquoi me fâcher? Ce monsieur était bien libre, comme je le suis de mon côté de vouloir toujours rester la nièce de ma tante, et ta bien affectionnée cousine.

LETTRE TRENTE-NEUVIÈME.

LA MÊME A LA MÊME.

Le vent du désert souffle sur moi, mon amie, et tout conspire réellement contre ma patience. Tu sais comme j'aime Pauline, et quels droits j'ai à son affection, puisque je lui en ai montré moi-même une très-tendre dans un temps où elle n'était qu'un objet de pitié pour les autres! Eh bien, Hélène, une de nos compagnes, s'est insinuée depuis quelque temps dans les bonnes grâces de Pauline, tellement qu'elles sont la plupart du temps ensemble! Je ne me suis pas fait scrupule

de laisser voir clairement combien cette intimité me déplaisait, mais on n'en a pas tenu compte. Voyant cela, je suis restée deux jours sans parler à Pauline, sans la regarder; et pour l'imiter, toutes mes attentions se sont portées sur Agathe, qui est assez pauvrement douée; mais je n'en avais pas d'autre de mon âge avec qui aller, Pauline ayant pris la plus sage; car Hélène est dans la grande ferveur à présent : elle calque mademoiselle Leclerc en tout, bientôt elle toussera et éternuera comme elle; j'essaie de rire, ma bien-aimée Thérèse, mais, vois-tu, je souffre beaucoup; car je ne peux supporter l'idée que Pauline aime quelqu'un autant que moi... et si elle allait l'aimer davantage! Voyant que je ne lui parlais plus, voilà une lettre qu'elle m'a écrite, et que je te copie, parce qu'il faut que tu saches tout, toi, ma meilleure amie, et que tu juges entre nous.

« Que t'ai-je fait, ma bonne Joséphine? Tu ne » me parles plus, et c'est en vain que je te regarde; » tu ne tournes pas même les yeux de mon côté. » Je sais bien que ces jours-ci tu m'as dit que tu » n'aimais pas me voir avec Hélène; mais, chère » amie, ne nous devons-nous pas à toutes nos » compagnes, et serais-je digne de ton amitié si » j'étais capable de rebuter celles qui me mon- » trent de l'affection? Nous voulons te proposer, » Hélène et moi, de nous unir toutes trois bien

» intimement dans le but d'aimer Dieu, et de le
» servir de tout notre cœur : c'est ainsi seulement,
» ma bonne Joséphine, que l'amitié peut être
» louable et durable : tu sais cela mieux que moi ;
» aussi j'espère bien que tu vas me répondre de
» manière à tranquilliser mon cœur sur ta froi-
» deur, et à ramener tout à fait à la paix et à la
» joie celle qui t'aime tant et qui sera toujours si
» heureuse de se dire ton amie. »

Que penseras-tu de cette lettre? peut-être la trouveras-tu bien; mais moi j'en ai été suffoquée! Cette Pauline que je préférais ici à toutes, et qui me propose une amitié en tiers avec une intruse!... Comme elle attendait ma réponse, je lui ai jeté verbalement que je ne comprends pas l'amitié à trois.. Et me voilà, Thérèse, le cœur bien malade de cette ingratitude inattendue. Adieu, je n'ai pas le courage de t'en écrire davantage aujourd'hui.

LETTRE QUARANTIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Depuis que j'ai reçu ta lettre, chère amie, j'ai redoublé mes prières à ton bon ange, demandant aussi au mien de t'être propice, afin que la paix revînt dans ton cœur. Comme tu le dis : « Le vent

du désert a soufflé sur toi ; » mais qu'allais-tu faire dans le désert? Pourquoi n'es-tu plus dans ces riants paysages que tu habitais autrefois? Nous nous sommes promis de nous dire toujours la vérité; tu sauras donc, ma bien-aimée cousine, que si tu es jalouse de Pauline, moi aussi je souffre de ce mal, et pourtant j'étais résolue de ne t'en rien dire. Ce n'est pas que je veuille ici me citer pour modèle; Dieu m'en garde! je sens trop que si je puis tenir mes résolutions de calme et de sagesse, c'est que je suis à deux cents lieues de toi; mais si nous étions ensemble, et que je fusses témoin de cette affection si vive que tu portes à une autre, hélas! je crains bien que l'aigreur que je sens parfois au cœur, n'arrivât bientôt sur mes lèvres.... Nous avons donc la même maladie; tâchons, bonne amie, de nous en guérir ensemble et radicalement. Tu veux que Pauline soit à toi, à toi seule... est-ce juste, dis-moi? Et pourrais-tu lui donner ce que tu exiges d'elle? Non; puisque tu assures m'aimer autant que tu l'aimes. Tu vois donc la justesse de ce qu'on nous a dit souvent : « Que toute passion est pleine de déraison et d'inconséquence; » témoin ce que tu réponds, que tu ne comprends pas l'amitié à trois!.. Alors il faut nécessairement que tu optes entre elle et moi. Prends garde! mon amie, Pauline, telle que je la conçois, doit être d'une sensibilité

extrême, elle porte son âme tendre dans un corps déjà bien éprouvé ; prends donc garde, comme je te le dis, de ne pas secouer trop fort cette plante délicate, tu risquerais de la briser ! Cette considération seule te donnerait déjà le courage de vaincre ce que tu éprouves, et tu as, en outre, la ressource infaillible de la prière, qui déjà, je l'espère, t'a fait surmonter cette pénible tentation.

Ton cousin Laval a suivi quelques sermons ce Carême; il a assisté assez souvent aux offices : il ne lui manquait, pour bien savoir ce qu'il avait à faire, que d'avoir lu le mandement de Monseigneur sur ce saint temps, et aussi de bien savoir son catéchisme; moyennant cela, le cher cousin n'aurait pas mangé des œufs les jours saints, croyant faire merveille. Il est pour la religion un soldat de bonne volonté, pas autre chose; c'est ce que mon père lui a très-bien fait sentir, et je dois dire, à la louange de M. Laval, qu'il ne s'en est pas fâché.

Il y a longtemps que je ne t'ai rien dit de mesdames Fournier; concluras-tu de là que je les aime moins ou que je ne les vois guère? Ni l'un ni l'autre, mon amie, car elles sont du nombre de ces personnes qu'on aime un peu plus à mesure qu'on les connaît mieux. Malgré toutes leurs occupations, ces aimables amies trouvent le moyen de me voir souvent en dirigeant plusieurs fois la

semaine leur promenade de notre côté; je reste donc au courant de leurs bonnes œuvres, pour lesquelles elles ont quelquefois la bonté de m'employer. Ne va pas t'imaginer que notre société soit trop sérieuse; nous avons des moments de gaîté où nous rions de bon cœur, tu peux le croire; nous faisons aussi de la musique, Caroline et moi, le soir. Quand la réunion est en train, je prends ma guitare, nous chantons, et c'est un grand plaisir pour madame Fournier et mon père de nous entendre, plaisir paternel s'il en fut!

Tu devrais bien, quand tu auras une occasion, nous envoyer en musique les strophes qui sont dans votre pièce de sainte Cécile; nous avons, chère amie, une grande envie de les chanter. Au couvent aussi on me les a demandées, et j'avais oublié de te dire combien le récit de votre représentation a intéressé nos bonnes mères. Envoie-nous aussi quelques-uns des nouveaux cantiques que vous chantez, on dit qu'il se fait de bien belle musique religieuse à présent. Je te sers à souhait, comme tu vois, puisque je te donne l'occasion de me faire plaisir.

Adieu, chère Joséphine, il me tarde bien que tu me dises que ce bon cœur est en paix avec lui-même et avec les autres, j'ai besoin de savoir cela pour être tranquille aussi.

LETTRE QUARANTE-UNIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Comment peux-tu parler de mon cœur, chère cousine, lorsque par ma dureté, mon orgueil et mon entêtement j'ai causé tant de mal à Pauline!... Cette leçon me corrigera peut-être, grâce aux profonds regrets que je sens de ma faute! Notre cher M. de Foublis, en me voyant si triste, si humiliée, m'a consolée avec toute sa bonté de prêtre; il me disait : « Vous passiez pour bonne et pour sage, ma fille ; cette petite chute humiliante vous profitera, en vous apprenant à veiller plus attentivement sur vous-même. »

Ah ! si je n'avais de ma chute que l'humiliation! mais ce regret, cette peine de cœur d'avoir fait du mal à Pauline, voilà ce dont je ne puis me consoler. Tu as vu par ma dernière lettre, mon amie, comme j'étais montée! et ta réponse me fait voir que tu prévoyais les conséquences de ma conduite... En effet, Pauline toujours si douce, si aimante, fit encore des tentatives pour me ramener, et, voyant ma roideur, elle en ressentit tant de peine qu'elle eut de la fièvre le soir. Je n'en sus rien, de sorte que je restai la même en-

vers elle. Le lendemain matin ne la voyant pas en classe je fus étonnée d'abord, puis inquiète; mais je n'osais demander de ses nouvelles à personne, quand Hélène s'approchant de moi me dit à voix basse : « Pauline est à l'infirmerie ! » Ces mots furent un coup de foudre pour moi, et ce fut alors seulement que je commençai à voir combien j'étais coupable; je regardai autour de moi avec terreur, car je me figurais que tout le monde allait me reprocher mes torts. Mais personne, ni religieuse, ni pensionnaire, ne m'a fait un mot de reproche! on aura pensé sans doute que mon cœur m'en faisait assez. Notre maîtresse de classe m'ayant vue pâlir, tandis qu'Hélène me parlait, vint me demander ce que j'avais ; je témoignai mon inquiétude de savoir Pauline malade. « Cela ne sera rien, me dit-elle, et pour vous rassurer je vous permets d'aller la voir, notre mère m'y a autorisée. »

Tu vois, Thérèse, quelle bonté maternelle ont ces chères mères! Elles ont vu toute ma conduite, car rien n'échappe à leur vigilance; et prévoyant ce que je devrais souffrir, lorsque j'en connaîtrais les conséquences, ce n'est pas en me grondant qu'elles m'ont punie, mais par une admirable indulgence, qui m'a brisé le cœur bien autant que l'auraient fait les remontrances. Je me traînai donc à l'infirmerie, c'est le mot, car à peine pou-

vais-je me soutenir. Pauline couchée me tendit les bras, dès qu'elle me vit ; je l'embrassai en fondant en larmes. « Pardonne-moi ! » fut tout ce que je pus lui dire ; elle me répondit qu'elle n'en avait pas sujet, que je ne l'avais pas fâchée, enfin tout ce que peut dire la bonté même. La sœur infirmière me dit en ce moment de ne pas causer trop d'émotion à la malade, et un accès de toux nerveuse qu'éprouva Pauline m'avertit combien le calme lui était nécessaire ; je m'assis donc près d'elle, une main dans les siennes, et cette chère amie, heureuse de me voir à ses côtés, se calma et s'endormit bientôt paisiblement.

J'appris pendant qu'elle dormait que ce repos lui était bien nécessaire, parce que la fièvre l'avait tenue éveillée toute la nuit. Ce mal qui lui avait ravi ses facultés n'a fait que changer de place, m'a-t-on dit ; et au lieu d'affecter le cerveau il s'est jeté sur la poitrine maintenant !... Ce teint blanc, ces brillantes couleurs que nous admirons dans Pauline sont des indices de l'affection dont elle est menacée !

Et moi, malheureuse, j'ai, par mon mauvais caractère, provoqué une crise qui augmentera cette fatale disposition !... A genoux devant la sœur infirmière, je lui fis la confession de mes torts, lui demandant en grâce de me dire jusqu'à quel point j'avais pu faire du mal à Pauline ! « Il

est sûr, m'a dit la bonne sœur, que le chagrin ne vaut rien à la pauvre petite ; mais ne vous désolez pas, elle sera mieux ce soir, et demain la fièvre sera passée, pour cette fois-ci, ajouta la sœur en soupirant ; car viendra un malheureux temps où ce mal ne la quittera plus !... »

J'étais désolée par cet affreux présage, mon amie, et j'eus bien de la peine à reprendre un air tranquille pour que ma figure n'inquiétât pas Pauline au moment où elle s'éveillait. Je vis dans cette occasion combien son amitié est vive ; car elle eut un air si heureux lorsqu'elle me retrouva près d'elle, et son cœur s'épanchant, elle me dit des choses si tendres pour me faire oublier mes torts, que je connus mieux que jamais la dureté de ma conduite envers cet ange ! Comme elle s'accusait elle-même de m'avoir affligée, je ne voulus pas le souffrir, et je la conjurai de me tracer ma conduite envers elle, envers Hélène, trop heureuse de lui montrer, par ma docilité à ses conseils, que je suis résolue à me corriger.

Ces paroles lui firent un plaisir extrême, et sa reconnaissance montant aussitôt vers Dieu, elle joignit les mains et passa un quart d'heure en prières pour remercier le Seigneur, sans doute d'avoir exaucé les vœux qu'elle lui avait adressés pour moi.

« Ainsi tu n'es plus jalouse, me dit-elle ensuite,

en revenant à la terre. — Non, ou du moins si je viens encore à éprouver ce genre de souffrance, j'espère, avec la grâce de Dieu, que je ne m'en plaindrai pas.

» — Je le désire bien, me dit-elle, car souviens-toi, mon amie, que c'est à Dieu seul qu'il appartient d'être jaloux; pour nous, misérables créatures, nous devons seulement craindre d'enlever au souverain Seigneur de toutes choses une parcelle de ce qui lui est dû. » Là-dessus cette chère Pauline m'a parlé avec tant d'amour de Dieu notre Père, du doux Jésus notre Sauveur, et de ce que nous devons aux trois adorables Personnes, pour tant de bienfaits dont nous sommes comblés sans cesse, que je me suis trouvée bien petite à côté d'elle et bien audacieuse d'avoir voulu la régenter.

Comme la bonne infirmière me l'avait dit, la malade était guérie le lendemain, et toute la classe a salué son retour. Maintenant me voilà rendue à la paix comme tu le souhaites, chère amie; puissé-je ne plus troubler par mes torts la tranquillité de celles que j'aime, et profiter ainsi des exemples de Pauline et de tes bons conseils, chère et bien-aimée cousine!

LETTRE QUARANTE-DEUXIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Je suis enchantée de te dire une chose, mon amie, c'est que madame Laval s'est trompée quand elle t'a annoncé que M. de Fernel se mariait. Il se mariera sans doute, et peut-être bientôt, mais ce ne sera pas sans que nous le sachions, et même il lui faudra notre assentiment pour cette affaire. Tu ne seras plus étonnée de mon air d'assurance sur ce chapitre, lorsque je t'aurai dit qu'à notre grand étonnement, nous avons vu arriver, mon père et moi, non pas une lettre de M. Fernel, mais lui-même en propre original. Et je te dirai que dès l'abord il nous a beaucoup plu. Quoique jeune, il a l'air si doux et si grave, qu'il n'a pas besoin de parler carême et sermon, pour qu'on le juge chrétien de cœur et d'âme. Il vient tout bonnement pour voir *ton* oncle, n'ayant su, dit-il, à Paris comment s'y prendre pour arriver à parler de toi. Il nous a raconté, avec une candeur charmante, que, voulant se marier, il lui fallait avant tout une femme pieuse, joignant à cette première et indispensable condition de l'esprit naturel, un bon caractère et une éducation soignée. « Je n'osais

pas en demander davantage, ajouta-t-il, laissant à Dieu le soin de mettre quelque chose en sus si c'était sa volonté. » Son ancien gouverneur lui ayant dit qu'il avait entendu parler d'une jeune personne qui pouvait lui convenir, il se laissa conduire chez ton tuteur pour te voir.

Malgré son sérieux, M. de Fernel a déridé mon père, en lui racontant ses ennuis chez les Calprenoux; ce bon vieillard, qui l'y avait présenté, ne voyait que son but, sans songer combien toi et son élève étiez déplacés dans cette société, et combien par conséquent une telle entrevue serait désagréable!

Plus tard, il s'est présenté chez madame Laval; mais il a bientôt vu qu'elle lui était hostile... Que faire! Enfin il s'est souvenu que ton tuteur lui avait parlé de M. Valcourt, ton oncle, qu'il avait même son adresse, et le voilà, ne se fiant point aux lettres, mais arrivant lui-même pour connaître d'abord ce parent de mademoiselle Beauvoir, et s'entendre ensuite avec lui un peu mieux, et plus promptement que par écrit... N'aimes-tu pas, dis-moi, ce caractère décidé qui sait prendre tout de suite un bon parti, au lieu de s'ennuyer à tergiverser comme font tant d'autres? Comme je te le dis, mon père est charmé de M. de Fernel; il n'est qu'une chose en lui qu'il ne s'explique pas, c'est pourquoi il ne s'est pas adressé tout bonne-

ment à celles qui te servent de mères. « Comment se fait-il que vous n'ayez pas été parler de Joséphine à madame la supérieure de son couvent? » a dit mon père. Cette question, je dois l'avouer, a paru embarrasser M. Antoine; cependant il s'est remis promptement, et a répondu qu'il avait fait cette démarche; mais que madame la supérieure avait dit qu'elle ne voulait pas s'occuper de mariage! Ta bonne mère, après avoir lu ma lettre, te dira ce qu'il en est de cette assertion; je conçois bien que nos respectables mères ne se mêlent pas de mariage en général; mais quand nous sommes orphelines, il est impossible qu'elles se déchargent ainsi du soin de notre avenir sur des parents ou amis qui ne peuvent nous aimer comme elles nous aiment.

M. de Fernel désire se marier de suite, c'est pour lui une obligation de conscience. Car sa mère qu'il chérissait et qu'il regrette sans cesse, lui a fait promettre en mourant de s'établir dès que son deuil serait expiré. Il y a un an que ce deuil est fini, mais il lui a fallu chercher tout ce temps pour rencontrer une Joséphine!... A présent qu'il l'a trouvée, ainsi que des intermédiaires, il espère que le vœu de sa mère pourra bientôt s'accomplir. Consulte donc le bon Dieu, ta bonne mère, toi-même, mon amie, et réponds le plus tôt possible à ta Thérèse, qui est un peu enchantée, sans qu'il

y paraisse, de penser que tu auras un pieux et digne compagnon de voyage pour cheminer vers l'éternité. Adieu, adieu ; à propos, tu peux, sans trop te flatter, je pense, espérer que M. de Fernel te permettra de bâtir !....

LETTRE QUARANTE-TROISIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Est-ce sérieusement, mon amie, que tu as l'air de me croire toute prête à me décider au mariage? Habituée à lire dans mon cœur, tu auras vu que j'avais éprouvé un peu de dépit à la fausse nouvelle qu'on m'avait donnée, en m'annonçant que M. de Fernel se mariait ; et de là tu as inféré faussement aussi que je suis prête à dire *oui ! Non*, chère cousine, je ne veux pas me marier encore, et si je pensais autrement, il faudrait que je fusse de quelques degrés plus sotte que je ne viens de l'être avec Pauline ! Comment veux-tu qu'une fille agissant encore comme un enfant, se laissant gouverner par la jalousie, le dépit, l'amour-propre, toutes les petites passions qui souvent se changent en grandes, pense à une chose aussi sérieuse que le mariage?... Dieu me fait la grâce,

mon amie, au milieu de mes enfantillages, d'être assez sage pour comprendre que cette tête a besoin d'être mûrie, avant de songer à quitter nos chères mères. Je les ai consultées, bien entendu, et ce qui me consolide dans mon refus, c'est que notre mère supérieure n'a voulu absolument se prononcer d'aucune manière. « Consultez Dieu, consultez-vous! c'est tout ce que j'ai pu obtenir d'elle. — Un conseil, chère mère, je vous en prie! m'approuvez-vous d'attendre encore? — Je ne veux point influencer vos résolutions, » m'a-t-elle dit; ainsi tu vois que je suis libre d'agir comme il me plaît. Ta plaisanterie, au sujet de la chapelle, m'a fait penser que tu croyais qu'à défaut d'autres je céderais à cette séduction; mais tu te trompes bien, car j'ai perdu ce mobile.

Quand j'ai vu que notre mère refusait de me conseiller, je lui ai dit : « Chère mère, c'est par délicatesse que vous ne voulez rien dire, à cause de la chapelle; ai-je deviné? — Je n'y songeais point, mon enfant, m'a-t-elle dit; et pour vous prouver que ce n'est pas ce genre de délicatesse qui m'empêche de vous donner un avis dans cette circonstance, je vous impose la loi, en supposant que vous vous mariiez avant, d'attendre encore votre majorité pour exécuter, s'il y a lieu, vos intentions généreuses. »

Dans la situation d'esprit où je me trouve, cette

sentence ne m'a fait aucune peine; au contraire, sachant alors que ce n'était pas cette raison qui impose silence à notre mère, je me suis dit qu'elle approuve intérieurement ma résolution, puisqu'un mot d'elle, un signe d'approbation suffirait pour la combattre. Pauline, que j'ai consultée, m'a trouvée sage d'attendre: « Si tu allais être jalouse en ménage! me dit-elle, éprouve-toi un peu avant de t'exposer à un tel malheur. »

Ah çà, M. de Fernel ne va pas rester à Toulouse, j'espère, pour me faire manquer mon voyage? car tu supposes bien, et mon oncle aussi, que s'il restait, de mon côté j'en ferais autant. Mais non, il n'est là qu'en passant, et moi, dans six semaines, j'irai t'embrasser, mon amie, rester deux moi près de toi, et puis rentrer avec bonheur dans mon cher couvent! Ah! que je ne conçois guère ces pauvres enfants qui ont peur de nos retraites; mais aussi quels parents!.. Il en est venu dernièrement qui se sont récriés comme des perdus sur les voiles d'organdi qu'on leur demandait pour notre uniforme quand nous allons au parloir ou à la chapelle; rien de joli comme cette assemblée de jeunes filles couvertes de ces voiles éclatants de blancheur! Jusqu'ici je trouvais nos mères un peu coquettes de nous vouloir arrangées ainsi. Mais lesdits parents n'ont pas pris la chose si légèrement; ils y ont vu, pourrait-on le devi-

ner? l'intention d'imposer la vocation à leur enfant!.. Voilà de ces idées auxquelles on ne s'attend pas, et qui ne peuvent vraiment germer que dans le cerveau de ces bonnes gens du monde qui ne connaissent rien, mais rien du tout, aux gens pas plus qu'aux choses du bon Dieu. Tous les jours nos mères ont quelque maille à partir avec cette gent ennemie, qui ne se gène pas pour leur dire tout simplement qu'elles sont ridicules!

Oui, ma bonne, on le leur a dit en face; malheureusement je n'y étais pas... Oh! sainte folie de la croix, toi seule peux aider ces anges à supporter celle des gens du monde! Adieu, amie, je commence à faire mes préparatifs de départ, il me semble que cela rapproche déjà de toi ta fidèle cousine.

LETTRE QUARANTE-QUATRIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Ta lettre a jeté la consternation dans notre petit domaine, chère amie, et mon père aime déjà tant M. de Fernel qu'il n'a pas le courage de lui transmettre ta réponse. « Il faut que tu t'expliques de nouveau et bien catégoriquement, » dit-il.

Tu ne veux pas te marier encore, nous dis-tu,

et cela parce que tu n'es pas tout à fait parfaite; car enfin, mon amie, si tu as eu un petit tort, tu le sens si vivement qu'il est à présumer que tu veilleras soigneusement sur toi-même pour éviter les rechutes. Quant à la jalousie d'ailleurs, elle n'aura pas de prise avec un homme tel que celui qui te demande; sa piété, ses principes austères et son respect pour la volonté de sa mère en sont des garants plus que suffisants. Mon père assure que si tu es encore enfant tu trouveras dans M. de Fernel un guide sûr, un conseiller plein de sagesse et un modèle sous le rapport religieux. Combien de mères se trouveraient heureuses de rencontrer pour leurs filles de telles garanties! réfléchis donc, mon amie, et puisque les tiennes te laissent libre, crois-en mon père dont l'affection pour toi, unie à son expérience, doivent donner du poids à ses conseils; ne t'inquiète pas pour le séjour de M. de Fernel ici, il sait par nous que tu as l'intention de venir à Toulouse, et il a trop d'esprit et de délicatesse pour ne pas, avant ton arrivée, reprendre le chemin de Paris. Il nous a dit lui-même qu'il ne chercherait plus à te voir que le jour où il aurait à te remercier : c'est un homme admirable, qui t'aime, qui désire vivement t'obtenir, mais qui ne veut pas affaiblir en lui la fermeté d'âme qui lui sera nécessaire s'il lui faut renoncer à toi.

Une chose qui nous amuserait si nous avions l'esprit tranquille, c'est que M. Antoine et ton cousin se sont rencontrés chez nous. J'ai vu avec plaisir que le nom de Fernel était tout à fait inconnu à M. Laval; ainsi il n'est point complice de la conduite de sa mère, puisqu'il ignore qu'il a un rival. Ces deux messieurs, en qualité de Parisiens, ont eu tout de suite bien des choses à se dire, et M. de Fernel qui connaît bien le nom de Laval a compris aussitôt que c'était là le cher fils par qui l'on voudrait bien le voir supplanté. Ces pensées ne l'ont point empêché d'être rempli d'obligeance et de bienveillance aussi envers celui qui a l'avantage d'être cousin de Melle Beauvoir : pour M. Raymond, c'est un véritable enthousiasme qu'il éprouve pour son nouvel ami. Il en raffole, il en rêve, et j'ai vu en cette occasion que nous avons deviné bien juste en disant qu'il ne t'aime que comme héritière; car le feu qu'il montre en amitié est bien autrement vif, et prouve un cœur bien autrement touché que les éloges pompeux et guindés qu'il vient nous faire de sa cousine. Adieu, amie, réponds-nous promptement, je te prie.

LETTRE QUARANTE-CINQUIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Tout ce que tu me dis au nom de mon cher oncle et au tien m'a bien ébranlée, mon amie; oui, je vois que ma vanité a été trop blessée au sujet de mes torts, et comme tu l'as dis, puisque je les sens, je pourrais, en m'appuyant, après Dieu, sur quelqu'un de raisonnable, trouver le moyen de me corriger. Ma bonne Pauline a fait ces réflexions avec moi; mais vois-tu, une chose qu'il me faut absolument pour me décider, c'est que notre mère m'approuve, qu'elle me dise que M. de Fernel lui paraît être la personne qui me convient, qu'elle l'estime; eh bien, je ne puis rien obtenir de ce genre; au contraire, cette chère mère m'a fait appeler hier pour me faire part d'une autre demande dont je suis l'objet! elle est faite par un monsieur de trente ans, qui offre beaucoup de garanties morales, m'a-t-elle dit, et qui en outre est extrêmement riche. Ma mère m'a dit ce qu'elle a voulu, pour moi je n'ai pas fait une question; l'opinion de mon oncle et la tienne sur M. de Fernel m'ayant tout à fait décidée à ne point écouter les propositions d'aucun autre, j'ai ré-

pondu dans ce sens à notre mère. « Mon enfant, m'a-t-elle dit, je suis obligée en conscience de vous faire part des demandes qu'on peut m'adresser pour vous. — Comment donc? bonne mère, ai-je dit, au lieu d'aller chez mon tuteur, M. de Fernel ne s'est-il pas adressé d'abord à vous? » Au lieu de me répondre, notre mère m'a dit d'une manière générale que chacun fait comme il lui plaît, et puis elle a changé de discours. Toutes les fois qu'il est question de cette personne, il en est toujours ainsi, elle élude de s'expliquer; ne trouves-tu pas cela inconcevable? Je ne puis croire qu'elle ne l'estime pas, puisque si je me décidais pour M. de Fernel, je vois qu'elle me laisserait faire; mais il m'est impossible, mon amie, de prendre un parti, tant que je ne puis savoir positivement qu'il est approuvé par notre mère. Ne sentirais-tu pas là-dessus de même? dis-le-moi, chère cousine; j'aime, tu le sais, à suivre tes bons conseils; du moins, toi ne me dis pas : « Faites comme vous voudrez! » Que notre chère mère me pardonne cette parole amère; mais c'est que mon cœur souffre beaucoup de ne pouvoir s'appuyer sur son suffrage. Adieu, amie, à bientôt.

LETTRE QUARANTE-SIXIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Nous avons été bien touchés de ta douceur, mon père et moi, mon amie, car quoique je sache bien que tu n'es pas entêtée, je craignais un peu ton excès de sagesse et les conseils de Pauline; mais, sans vous fâcher, vous êtes toutes deux des anges, et mon père assure que s'il était jeune homme il lui faudrait en mariage une de vous deux. M. de Fernel qui est à peu près du même avis est bien enchanté de son aimable future; car vois-tu, comme nous sommes indiscrets, nous lui avons laissé lire tes lettres; il le fallait, ma bonne, n'est-il pas juste qu'il te connaisse? Laisse-le nous écrire, et tu auras ta revanche, sois-en sûre. Oui, nous sommes tous contents de toi, chère Joséphine; que ne pouvons-nous en dire autant de votre chère mère. Nous nous creusons la tête, mon père et moi, sans pouvoir comprendre ce mutisme, cet excès de sagesse, bien pire encore que le tien, puisqu'il paraît beaucoup plus difficile à vaincre.

M. de Fernel, lui aussi, nous étonne sur cet article; il ne donne pas le moindre signe d'impa-

tience ou de blâme, au sujet d'une si vive contrariété; tout ce qu'il dit tendrait, au contraire, à montrer un profond respect pour madame la supérieure; mais il en parle le moins possible, et mon père disait à ce sujet : « Vraiment on dirait deux ennemis qui s'estiment et se respectent. » Mais cela ne fait pas notre compte; car je suis mille fois de ton avis, il te faut une approbation de ta mère, si tu ne peux avoir plus; il est impossible que tu te maries sans cette condition-là.

Tu m'occupes tellement que je suis là me creusant la tête pour trouver la bonne raison de ce silence; car il y en a une bonne : chez une personne si sainte et si sage, cela ne peut pas être autrement. Je vais t'affliger, pauvre amie; mais je me suis dit que cela ne peut venir que de ta faute; as-tu manqué en quelque chose à cette chère mère? C'est peut-être bien peu, mais un amour tendre est si délicat! Aurais-tu oublié de lui confier une de tes pensées? ton affection pour Pauline aurait-elle été assez hors des bornes, pour blesser le cœur de tes mères? aurais-tu montré, même au sujet si légitime de la chapelle, quelque désir trop vif d'indépendance? Je suis là, faisant ton examen de conscience, bonne chérie, faute de savoir à qui m'en prendre; car je ne puis regarder le silence qu'on garde envers toi que comme une rigueur momentanée, et l'inten-

tion de t'amener à reconnaître toi-même un tort quelconque.

Tu vas bientôt venir, chère amie, tâche de tout éclaircir avant ton arrivée, afin que nous passions des jours bien sereins; quel plaisir pourrais-tu goûter loin de ta mère, si tu ne la savais pas contente de toi? Dis-lui bien cela et conjure-la, autant de ma part que de la tienne, de vouloir bien s'expliquer. M. de Fernel part demain pour Paris, le cœur pénétré de reconnaissance, nous a-t-il dit, envers mon père qui a été si bon pour lui (chose peu difficile pourtant). Il compte sur toi tôt ou tard, comme tu dois naturellement le penser, puisque tu as eu la bonté de dire que tu ne voulais pas entendre parler d'autre parti; en nous faisant ses adieux, il nous a priés de si bonne grâce de vouloir bien t'entretenir dans son souvenir, que nous n'aurions garde d'y manquer.

M. Laval devait encore rester une quinzaine de jours; mais voir partir son cher Antoine et rester après lui, est une chose au-dessus de ses forces; il nous a donc fait ses adieux aussi, et a montré, en nous quittant, une affection très-grande pour mon père dont les conseils resteront, a-t-il dit, gravés dans sa mémoire, et à la société de qui il doit la connaissance de son cher Antoine, sujet de gratitude inépuisable pour son cœur. Ce départ avancé m'a contrariée, chère amie; j'espérais,

comme ton cousin avait en outre le projet de s'arrèter en route, que tu serais partie avant son arrivée à Paris; à présent qu'il ira tout d'une traite pour escorter son Pythias, tu seras obligée de voir le cher Damon avant ton départ, et cela m'ennuie pour toi; mais ce petit contre-temps sera peu de chose, j'espère, et ne vaut guère la peine qu'on s'y arrète, lorsque nous pouvons nous dire tout le plaisir que vont trouver à se voir deux bonnes cousines comme nous.

LETTRE QUARANTE-SEPTIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

A propos de mon examen de conscience, fait par toi, mon amie, notre mère a souri, et me serrant dans ses bras elle m'a dit : « Répondez à votre cousine que vous êtes ma fille, ma fille bien chère, et que vous n'avez rien fait qui ait pu jeter un semblant d'ombre sur ma tendresse pour vous. » Ce témoignage d'affection m'a tellement émue, que je n'ai plus songé depuis à ce qui en a été la cause; notre mère fera ce qu'elle voudra: elle sait que je l'attends pour me décider; tant qu'elle ne s'expliquera point, je dirai : « L'heure n'est pas venue! »

Au moment de mon départ, je ne pouvais faire autrement que d'aller chez ma tante, et lorsque j'y entrai, j'y trouvai mon cousin déjà arrivé; madame Laval était dans les premiers transports de la joie, et m'a reproché de recevoir froidement Raymond; mais lui-même a pris mon parti : « Voudriez-vous, ma mère, a-t-il dit, que ma cousine fût comme vous, hors d'elle-même? tout bon cousin que je suis, je ne reconnaîtrais pas là l'aimable modestie de ma chère Joséphine. » Et sans autre préambule, il s'est mis à parler de toi, de mon oncle, et malgré les efforts surhumains qu'a faits ma tante pour l'amener adroitement à me faire des compliments, le bon cousin a négligé toutes les occasions d'être galant, se contentant d'être simplement aimable.

Il a couru pendant son voyage un grand danger, l'équipage a versé près d'un précipice. Raymond endormi était resté dans la voiture; mais M. de Fernel, qui marchait, est aussitôt venu à son secours, et ce n'est qu'en s'exposant beaucoup qu'il a réussi à dégager M. Laval; car pendant ce temps les chevaux se débattaient; la preuve du péril, c'est que M. de Fernel a eu le bras cassé!... Cette nouvelle m'a bien saisie, mon amie; heureusement que ma tante n'était pas là quand je l'ai apprise, car j'eusse été bien ennuyée des remarques qu'elle aurait pu faire! Lorsque je suis

rentrée, notre mère m'a fait appeler, comme elle fait souvent, pour que je lui rendisse compte de ma journée ; encore tout agitée de ce que Raymond m'avait dit, je l'ai raconté tout de suite, et j'ai mis, à ce qu'il paraît, à mon récit une telle véhémence, que cette bonne mère a pâli en apprenant l'accident arrivé à M. de Fernel ; elle m'a demandé de suite si la fracture était grave, comment allait le malade ; et moi qui n'avais pas osé faire ces questions à mon cousin, je me suis trouvée si sotte, que me voilà pleurant au lieu de répondre, et mes larmes ont fait une telle impression sur notre chère mère, ma bêtise lui faisant probablement supposer un grand malheur, qu'elle s'est trouvée mal. Une sœur assistante qui était présente l'a secourue, et m'a dit ensuite de ne pas me tourmenter parce que, notre mère ayant été souffrante le matin, cet accident n'était qu'une suite de son indisposition.

Le lendemain, pour me rassurer doublement, notre mère, à la sortie du chœur, me fit approcher et me dit : « Je crois vous faire plaisir en vous apprenant, ma fille, que M. de Fernel va bien, et que la fracture de son bras n'aura pas de suites fâcheuses. » Comment cette chère mère a-t-elle su cela ? elle aura fait demander des nouvelles pour me tranquilliser ; elle est si bonne !

Maintenant parlons de mon voyage : madame

Melcy m'a fait dire que nous partons dans trois jours; quelle joie lorsque je me dis que je vais voir mon oncle et toi! Mais le chagrin l'emporte quand je regarde ici autour de moi. Pauline est triste de mon départ; cependant elle ne veut pas l'avouer: « Tu es contente, me dit-elle, d'aller voir tes bons parents, donc je dois l'être aussi. » C'est ainsi qu'elle entend l'amitié! elle va de son côté retourner chez sa mère, et la chère enfant me disait à ce sujet: « J'aime ma mère comme elle a droit d'être aimée, et pourtant mon cœur est déchiré de quitter nos mères et notre paisible asile! Tu me charges de te donner des nouvelles de ces chers objets de nos affections, Joséphine, ajouta-t-elle, cette occupation sera ma plus douce distraction après le plaisir de venir, le plus souvent possible, prier dans cette chapelle où Dieu m'a rendu la raison! »

J'ai oublié de te dire que ma tante est très-mécontente de mon voyage: « Il me semble que vous fuyez Raymond! » m'a-t-elle dit; d'autre part, comme elle n'entend rien dire au sujet de M. de Fernel, elle se console de mon départ en pensant qu'il est une preuve que tout est rompu de ce côté.

« Je ne pense pas, difficile comme vous êtes, que vous vous laissiez prendre aux appas des messieurs de province? » a-t-elle ajouté. Je me suis inclinée avec une forte envie de rire; sur quoi ma tante

s'est écriée : « Vous avez l'air de dire qu'il ne faut jurer de rien?—Eh ! non, ma tante, vous vous trompez, lui ai-je répondu, et si j'ai ri, c'est que je ne puis concevoir votre crainte ; si vous voulez, je vous promettrai de ne pas vous donner un neveu de province. — Oh ! bien oui, j'accepte cette promesse, » m'a-t-elle dit, et là-dessus nous nous sommes séparées paisiblement. Voici qu'on m'apporte un chapeau, une robe, et différents objets commandés pour mon voyage ; adieu, amie, je te quitte pour t'embrasser bientôt.

LETTRE QUARANTE-HUITIÈME.

JOSÉPHINE A PAULINE.

Toulouse.

Notre voyage a été des plus heureux, chère amie, ce que je me contente de te dire sans entrer dans les détails que j'ai donnés sur ce sujet à notre mère supérieure ; quand tu la verras parle-lui de moi, qu'elle t'en parle aussi, je crains l'oubli plus que la mort ; aussi n'était-il pas nécessaire que cette mère bien-aimée et toi me recommandassiez de vous écrire.

Me voici dans cette petite maison que nous avait décrite ma bonne Thérèse ; je me sens heureuse,

je l'avoue à mes amies de Paris, entre cette chère cousine et mon oncle, les seuls parents vraiment affectionnés que Dieu m'ait laissés; je retrouve dans mon oncle les bontés et les conseils d'un père; Thérèse est comme toi, je ne reçois d'elle que de bons exemples : il est bien doux de pouvoir se dire qu'on peut en toute confiance écouter et imiter ceux qu'on aime!...

Notre temps est réglé ici presque comme celui des pensionnaires; car nous tâchons en tout, Thérèse et moi, de conserver les bonnes habitudes qui nous ont été données. Mon oncle aussi est un homme d'ordre dont tous les moments sont utilement employés et qui tient beaucoup à ce que chacun soit exact autour de lui. Aussi est-il content de sa petite nièce la *Parisienne* comme il m'appelle; me disant qu'il avait eu peur que je fusse une *belle* demoiselle, rarement prête à temps, ce qui l'aurait fort ennuyé.

« Il me semble, dis-je à mon oncle, qu'étant pensionnaire, et par conséquent pliée à mener une vie réglée, vous auriez pu ne pas me juger aussi témérairement sans me connaître. — Votre qualité de pensionnaire me rassurait peu, et pour cause, mon enfant, me dit mon oncle; car j'ai vu deux compagnes de Thérèse être singulièrement bégueules dès qu'elles pouvaient se montrer telles sans contrôle.—Oh! oui, c'est que ce sont de jeunes

personnes riches... dit étourdiment Thérèse, et puis me regardant elle rougit... — Je comprends maintenant, interrompis-je en riant, c'est à cause de mes biens en Bretagne que mon oncle pensait que je serais bégueule aussi. J'avais, je crois, de très-belles dispositions pour briller en ce genre; mais nos mères y ont mis bon ordre. Quelque soin qu'on prenne à cet égard d'être aimable en leur présence, elles devinent d'une manière inconcevable ce que nous pouvons être avec les autres, soit au couvent, soit au dehors, et nous sommes si bien surveillées que nous nous voyons obligées d'être bonnes et simples avec tout le monde sous peine de passer pour des hypocrites, ce qui est le reproche que nous craignons par-dessus tout! »

Fais comme moi, quand tu m'écriras, laisse courir ta plume pour me dire tout ce qui t'intéresse, et surtout, ma bonne Pauline, dis-moi, je t'en prie, sans réserve, comment tu te trouves de ton changement de vie. Mon cœur se serre bien souvent à l'idée que celle que tu mènes n'est pas la vie de ton choix. Tu ne me l'as jamais dit positivement, mais il m'a semblé le comprendre.

Nous voilà dans le mois de Marie, prions avec ferveur les unes pour les autres, mon amie, nomme Joséphine et Thérèse à notre divine Mère, car chaque jour nous parlons de Pauline à ses pieds.

Mon oncle a fait, avec l'aide de Rémy, quelque chose de charmant pour fêter ce temps de prières; la sainte Vierge se trouve dans un berceau de jasmin, et vingt rosiers des plus belles espèces, placés sur des gradins, entourent son piédestal; nous devons là faire tous les soirs nos prières du mois, non-seulement nous trois, mais les bonnes gens de la ferme aussi; et tu serais contente si tu voyais la piété sincère de cette famille, à commencer par le fils et finissant par les deux petites jumelles, enfants de cinq ans qui se tiennent à genoux de chaque côté du berceau comme des anges adorateurs, et cela sans faire de mouvement tant que les prières durent. Ce qui est bien touchant aussi, c'est que la fermière apporte son nourrisson, et le tenant vis-à-vis de la sainte Vierge elle joint ensemble les mains du joli petit qui gazouille aussi dans son langage pendant que nous prions. Après la prière, Thérèse prend sa guitare et nous chantons des cantiques dont nous répétons les refrains en chœur : que n'es-tu là, mon amie! pour nous aider à louer Dieu sous ce ciel pur où les soirées sont déjà si belles! sous cette voûte étincelante dont le fond est d'un vif azur. Au milieu de ces pures jouissances, l'âme se dilate et s'élève au point qu'on croit par moment n'avoir plus rien à demander à la terre; cependant je n'en suis pas là, et le désir que j'éprouve de te voir avec nous,

montre bien que ce beau détachement de toutes choses, même passager, n'est pour ta faible amie qu'une illusion.

Quand tu verras Hélène, dis-lui que je pense à elle, et toujours avec amitié; je ne sais plus à présent comment j'ai pu vous faire de la peine à toutes deux. Nous faisons avec Thérèse des fleurs, elle pour son couvent, moi pour le mien; quand nous en aurons une belle garniture d'autel, je vous les enverrai, mon amie, et vous les offrirez en mon nom à nos chères mères, retenant pour vous les bouquets mignons que je veux faire pour vos petites chapelles. Adieu, bonne Pauline, Thérèse et moi t'embrassons tendrement.

LETTRE QUARANTE-NEUVIÈME.

PAULINE A JOSÉPHINE.

Paris.

Ainsi nous voilà toutes deux hors du couvent, mon amie : toi, du moins, tu pourras y revenir si bon te semble; pour moi, je suis trop nécessaire à mes parents pour oser penser à servir Dieu autrement!... Ma mère, à qui je n'ai besoin de rien dire pour qu'elle comprenne tout ce qui se passe

dans mon âme, *veut* que j'aille tous les jours au couvent pendant ce mois-ci, pour faire avec mes compagnes le mois de Marie. Comme la course n'est pas très-longue, je puis la faire à pied, prenant ma sœur Marianne pour égide.

J'ai bien remercié ma mère pour cette consolation qu'elle me donne, en me permettant de la quitter ainsi chaque jour une heure et demie. Ne pouvant pas être avec mes anciennes compagnes, je me place tout près de leur grille, dans la chapelle extérieure, et là nous nous voyons un peu, nous prions et chantons ensemble, cela fait beaucoup de bien. Hier, quand nous arrivâmes, ma place près de la grille était prise ; Marianne, qui a vu combien je tiens à être là, était toute désolée, et voulait absolument demander à la vieille dame qui avait ma chaise de vouloir bien s'en aller ; je ne l'ai pas souffert, comme tu penses, mais nos amies m'auront cherchée en vain.

Je ne me crois pas envieuse, et pourtant il me semble quelquefois que je désire être à ta place quand je te vois si libre de faire ce que tu voudras, ne devant ton temps et tes soins à personne. Et tu te marieras !...

Enfin, Dieu fait ce qu'il veut en nous donnant des inclinations, lesquelles, contrariées, contribuent au salut de notre âme avec plus d'efficacité peut-être que si nous avions pu les satisfaire.

Depuis que je suis rendue à la raison, mon rêve de bonheur en ce monde serait de passer ma vie au pied des autels, de prier, de contempler mon Dieu, de lui rendre hommage! Sans cesse mon cœur s'élance vers les saintes demeures, et parfois mon esprit, emporté avec lui, ne me laisse aucun souvenir d'ici-bas, je ne suis alors qu'un être absolument nul, qu'il faut appeler ou heurter pour le ramener au sentiment de ce qui l'entoure. Je tâche autant que possible de ne pas céder à ces tentations, mon amie, et je suis souvent malheureuse à l'idée qu'elles pourraient me faire négliger mes devoirs; mais, grâce à Dieu, jusqu'ici ma mère est contente de moi, mon père lui-même, que le tourment des affaires rend parfois d'une humeur un peu difficile, est bien plus calme depuis que je suis là ; il m'appelle son bras droit, son bâton de vieillesse, parce que je m'occupe avec lui de la tenue des livres, qui le fatigue beaucoup.

J'aide aussi ma mère dans le ménage, et je leur suis ainsi utile autant qu'ils le désiraient, sans avoir à paraître dans le magasin, chose qui m'aurait tant coûté si on l'avait exigé de moi. Cependant M. de Foublis m'ayant ordonné pour première pratique une obéissance entière, je l'aurais fait s'il l'avait fallu, j'en avais pris la résolution; mais te figures-tu Pauline, si sotte, si timide, obligée de parler tout le jour, et de servir tous ceux

qui arrivent!... Quelque bonne volonté que j'y eusse mise, j'aurais toujours été bien gauche pour faire valoir la marchandise.

Je te dirai, mon amie, qu'un de mes premiers désirs, *à ma rentrée dans le monde,* a été d'aller chez cette bonne tante, où j'ai passé quelque temps pendant ma maladie. Ce que tu m'as appris de ma conduite envers elle, me faisait désirer d'aller lui faire mes excuses. Cette excursion a été le but de notre promenade de dimanche. Ma tante savait assez confusément que j'allais mieux, mais elle ignorait si ce mieux s'était soutenu. Elle vit si retirée à la campagne!... Quand elle m'aperçut, elle ne savait pas d'abord comment m'aborder, je l'ai embrassée, rassurée, et ma mère se joignant à moi, nous lui avons affirmé que je suis guérie. Lorsqu'elle en fut bien convaincue, je ne puis te dire la joie de cette bonne parente ; elle aurait tué le veau gras si elle en avait eu un à sa disposition : faute de cela elle a fait main basse sur sa basse-cour, ses fruits et ses fleurs; ce qui n'a pu être consommé sur place, il a fallu l'emporter. On ne peut voir un meilleur cœur, aussi je ne pouvais me lasser de lui dire mon regret de lui avoir été si importune, et de l'avoir affligée. Tout cela est oublié, ma nièce, m'a-t-elle dit, le plaisir de vous voir comme vous êtes me paierait de bien d'autres maux! Lorsque tu seras revenue, mon amie, nous irons voir cette bonne

tante ensemble, et en attendant je vais lui broder un bonnet qui soit au moins aussi soigné que le triste mouchoir que j'ai fait chez elle pour toi.

Comment pourrais-je cesser un moment de penser à Dieu, de le remercier pour m'avoir tirée des ténèbres dans lesquelles j'étais plongée? Chaque fois que je m'approche de la sainte table, je me reporte au temps où ce bonheur n'existait plus pour moi, et je suis alors presque obligée de calmer les transports de ma reconnaissance, pour qu'on ne me croie pas tombée dans une autre folie. Oh! oui, ton amie est encore folle parfois; mais c'est de joie! Adieu, prions l'une pour l'autre; demande surtout que je ne sois pas ingrate, car la joie, le bonheur ne sont pas de la reconnaissance, et je crains sans cesse de ne pas assez prouver la mienne à Dieu.

LETTRE CINQUANTIÈME.

JOSÉPHINE A PAULINE.

Thérèse a été heureuse de lire ta lettre avec moi, chère Pauline, et elle me félicite toujours d'avoir une amie comme toi, si pieuse, si fervente, modèle enfin pour ceux qui auraient assez de vertu pour l'imiter. Malheureusement je n'en possède guère,

t j'ai honte de moi quand je pense, comme tu le dis, que, libre de toute obligation envers le monde, je ne me sens pas, comme toi, toute prête à me donner à Dieu ! Dis-moi, ou plutôt tâche de pouvoir me dire si le silence de notre mère, quand je la consulte au sujet du mariage, ne viendrait pas de ce qu'elle me trouve bien sotte d'y penser?...

Depuis trois jours, chère amie, nous avons le chagrin de voir nos amis de la ferme dans l'affliction, Rémy est tombé malade d'une fièvre violente qui a jeté autour de lui la consternation; son père et sa mère sont désolés comme tu peux le penser, d'après ce que tu connais des vertus de ce digne garçon. Pour aider autant que possible ces pauvres gens, nous nous sommes emparés des trois jeunes enfants. Pendant que Thérèse fait ses affaires de ménage le matin, moi j'habille et débarbouille ces bonnes petites, je leur fais faire leur prière; puis elles déjeunent avec nous, et je m'amuse beaucoup de leur petit babil, et de cette mine honteuse qu'elles prennent pour accepter, soit un morceau de sucre, soit un gâteau, croquant bravement ce qu'on leur donne pourtant; mais toujours avec un seul œil ouvert, et l'autre modestement baissé.

Le soin des petites n'est rien; mais c'est le nourrisson qui donne de la peine! Eh bien, nous nous en sommes emparées aussi, et pour cela

nous avons pris une femme à la journée qui le lange, le promène; mais c'est surtout moi qui ai le talent d'apaiser le pauvre petit quand il pleure, et je me suis reservé le privilége de lui faire manger sa bouillie, ce que je fais avec tant de dextérité qu'on ne soupçonnerait pas, dit mon oncle, que je sois novice dans le métier de bonne d'enfant.

Lorsqu'il faut à l'enfant la nourriture maternelle, on sonne à la ferme, sa mère l'envoie prendre par une paysanne qui la sert en ce moment, et puis on nous rapporte Pierre que je berce pour l'endormir : tu croirais, quand il a les yeux fermés, que je vais bien vite employer mon temps à mon usage; point du tout, je le passe en grande partie à le regarder dormir. Toi qui as des frères et des sœurs, tu es peut-être blasée sur ce spectacle; mais moi, fille unique, pensionnaire depuis mon enfance, n'ayant jamais vu dormir un bel enfant rose et blanc, qui sourit aux anges dans ses rêves, je trouve son sommeil une des plus ravissantes choses qu'on puisse voir!

Notre mois de Marie est bien attristé de l'absence de nos bons voisins; nous ne chantons plus de cantiques, mais nos prières n'en sont que plus ferventes.

N'oublie pas, mon amie, de parler à notre mère au sujet de l'inquiétude que j'éprouve sur le choix d'un état de vie; dis-lui bien que je n'attends

qu'un conseil, un signe de ce qu'elle peut désirer que je fasse, et mon cœur volera pour la satisfaire. Si vraiment elle pense que je ferais bien d'embrasser l'état religieux, quel ordre sa sage expérience me conseillera-t-elle de choisir? Adieu, ma bonne et bien chère Pauline, ne fais pas attendre ta réponse à celle qui se dit ton amie.

LETTRE CINQUANTE-UNIÈME.

PAULINE A JOSÉPHINE.

Si tu veux que nous nous écrivions, que nous restions amies, je t'en prie, chère Joséphine, ne me donne plus de louanges. Ta dernière lettre m'a fait une peine très-réelle, à cause de la manière dont tu y parles de cette Pauline, jadis folle, et qui à présent fait un si pauvre usage des facultés que Dieu lui a rendues! il est donc convenu, n'est-ce pas, mon amie, que tu ne tomberas plus dans cette faute? Avertis-moi plutôt de mes défauts, je t'en prie; souviens-toi comme j'étais susceptible, ombrageuse, distraite, je n'ai pas changé: au contraire, j'ai ajouté à cette liste des mouvements d'impatience depuis que je suis en rapport avec des enfants. Tu serais bien meilleure que moi à ma place,

j'en suis sûre, et j'en juge par la grâce que tu mets à décharger la bonne fermière de ce genre de peine.

J'aime mes frères et sœurs de toute mon âme, mais je n'ai jamais pensé à les regarder dormir; d'abord je n'avais guère le temps de le faire, et puis, en fait d'enfants, il n'est que le petit Jésus que je ne puisse me lasser d'admirer, soit qu'il veille ou qu'il dorme. Ta lettre m'a fait penser bien longtemps à cette divine enfance d'un Dieu qui a voulu prendre sur lui toutes nos misères. Je le voyais les bras tendus vers sa sainte Mère, lui adressant un céleste sourire. Je me laissais entraîner au bonheur que cette contemplation m'inspirait, quand je me suis souvenue qu'il fallait finir les comptes de mon père! j'ai prié mon ange gardien de m'avertir en ces sortes d'occasions, et cet excellent guide a la bonté de le faire à temps pour que je n'en vienne pas à négliger quelqu'un de mes devoirs. J'ai bien besoin pour cela d'un secours particulier du Ciel, chère amie, car à mesure que je vis dans ma famille, je vois mes obligations envers elle se multiplier. D'abord je croyais n'avoir avec mes frères et sœurs que des rapports de tendresse et de support; mais ma mère, occupée des affaires, exige absolument que je la remplace dans l'intérieur de la maison, et m'a investie pour cela de toute

son autorité. J'aurais bien voulu combattre, car mon égoïsme est toujours prêt à fuir la peine; mais M. de Foublis m'a imposé l'obéissance pour partage, j'ai donc courbé la tête non sans répandre des larmes, dont mon crucifix a été le seul témoin! c'est à ce cher confident que je dis toutes mes peines, et c'est lui qui me donne la force de les porter. Je m'exagère peut-être la tâche que dois remplir; mais j'ai deux frères et trois sœurs, chacun ayant un caractère différent et tous l'ayant assez difficile, faute d'avoir été gouvernés avec fermeté.

Mes frères marchent aux ordres de mon père pour l'aider dans le commerce, et tremblent devânt lui; mais en arrière, que de mauvaise humeur, que de murmures et de mensonges!... La vue de leurs fautes est pour moi un chagrin inexprimable. Ils ont, l'un seize, l'autre dix-huit ans; à cet âge, ils ne remplissent leurs devoirs religieux qu'avec ennui et nonchalance; pourtant mon père et ma mère sont pieux! oui sans doute ils pourraient, sous ce rapport, servir de modèles; mais le commerce les occupe tellement, qu'ils ont bien peu de temps à donner à leurs enfants.

Mes deux petites sœurs sont en demi-pension chez de bien bonnes maîtresses dont elles reçoivent d'excellents principes; mais revenues à la maison, elles en oublient une partie à la vue des

faibles exemples de vertu qu'elles y trouvent; car outre mes deux frères, fort peu sages, Marianne qui devrait déjà prêcher les petites, puisqu'elle a quatorze ans, est au contraire mon plus grand sujet d'inquiétude. Je voudrais, pour amener cette chère enfant à devenir ce qu'elle doit être, avoir un corps assez fort pour jeûner l'année entière, pour porter un rude cilice, enfin pouvoir pratiquer ces salutaires austérités qui fléchissent le Ciel et sanctifient la terre! Au lieu de ces puissants moyens, je n'ai, hélas! que mes faibles prières!... Aidez-moi, mes chères amies, toi et ta cousine, en priant avec moi; car si je gagne Marianne, les autres la suivront, parce qu'elle est très-heureusement douée, et que c'est son influence qui contrarie celle que je pourrais avoir sur mes frères. J'aurais voulu que ma mère mît Marianne au couvent pour quelque temps, mais elle a répondu à ma demande, que j'étais en état de réformer ma sœur aussi bien qu'on le ferait dans le cloître; il me reste donc à demander à Dieu qu'il veuille bien me prêter le mérite qu'on me suppose.

J'ai vu notre mère, je lui ai montré ta lettre en la priant de vouloir bien faire une réponse au sujet du conseil que tu demandes. « Dites de ma part à Joséphine, a-t-elle répondu, que j'ai toujours été d'avis, à son sujet, qu'elle fît profession dans l'ordre qu'avait choisi sa mère. » Adieu, chère

Joséphine, je t'embrasse ainsi que ta bonne cousine.

LETTRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

JOSÉPHINE A PAULINE.

Puisque tu le veux, mon amie, je me garderai bien de te louer à l'avenir, et je respecterai dorénavant en toi cette modestie, apanage de la véritable vertu. Moi aussi j'ai été humiliée en te lisant; mais ce n'est pas pour avoir reçu des louanges; c'est la décision de notre mère qui a produit cet effet. Ce n'est pas qu'elle m'ait surprise, Thérèse m'avait prédit quelque chose de semblable; mais c'est qu'il faut s'avouer, après cela, que j'avais porté mes vues trop haut, et qu'on ne me trouve bonne qu'à bercer les petits enfants.

La maladie de Rémy augmente! cette famille est dans la désolation. Hier, pendant que le nourrisson était avec sa mère, nous avons pris, Thérèse et moi, chacune une des petites filles par la main, et nous avons été au couvent des Carmélites demander des prières pour le malade. Afin de remplir en tout leur mission d'anges de la terre, ces saintes âmes prient pour tous ceux qui le leur demandent. Dès que quelqu'un court

un danger quelconque, pour peu que ses amis aient la foi, on va chez les Carmélites qui implorent de suite la miséricorde divine en faveur de ceux qu'on leur recommande; que leur donne-t-on en reconnaissance? rien bien souvent, même après la guérison obtenue!.. Sachant que leur humble misère accepte tout, les gens *généreux* leur apportent parfois dans ces occasions une livre de haricots ou de lentilles! Lorsque, malgré ces munificences, la faim presse les filles de sainte Thérèse, et qu'elles n'ont rien à mettre dans leurs petites assiettes de terre, alors elles sonnent la cloche de détresse, et les pauvres habitants du quartier leur apportent le pain de ce jour! Voilà où tu serais bien! « C'est là, dis-je à ma cousine, que mon amie se trouverait heureuse! » et cette idée m'a si fort attendrie, qu'outre l'offrande que nous apportions pour Rémy, j'en ai fait une à ton intention à ces saintes recluses.

Telle que je te connais, chère Pauline, tu vas t'effrayer de ce que j'ai à te dire; mais j'en appellerai à ta foi, et ton amitié trop tendre deviendra courageuse. La maladie de Rémy est contagieuse! La petite fille qui servait la fermière en est atteinte, on dit qu'elle est déjà très-mal; c'est la mère de cette enfant, de douze ans, qui nous a dit cela. Comme, à notre retour, je sonnais pour qu'on nous rendît le petit Pierre, la pauvre femme vint nous

apprendre cette triste nouvelle en ajoutant que la fermière ne voulait plus nous rendre son enfant. Comme elle est toujours avec son fils malade, cette bonne madame Thomas craignait qu'en sortant de ses bras, le petit ne vînt nous apporter la contagion.

Ce pauvre enfant sera donc atteint lui-même! m'écriai-je, et je courus à mon oncle pour qu'il nous conseillât; car il a, comme nos mères, la sagesse et la bonté en partage. Après avoir réfléchi, ce cher oncle a décidé que, vu la bonne santé du petit et le mauvais air qui règne chez ses parents, il était urgent de le sevrer : sa mère allait le faire quand son fils aîné est tombé malade, ainsi ce conseil n'était donc pas hasardé. J'écrivis tout de suite un billet à la mère pour lui proposer ce parti, ajoutant que son enfant ne pouvait manquer de soins puisqu'il a ceux de la bonne, les miens et la sage Thérèse pour tout diriger. Nous étions dans le jardin, attendant une réponse, quand la fermière, se plaçant à une fenêtre de laquelle on pouvait nous voir, nous montra son enfant qu'elle tenait dans ses bras, le tendit au dehors comme pour nous le confier, mit la main sur son cœur en signe de reconnaissance, et joignit à cette pantomime un déluge de larmes. La femme qui nous avait parlé nous rapporta le petit; elle reste là maintenant pour soigner sa fille, laquelle est trop

malade pour qu'on puisse la transporter : ainsi voilà, dans cette maison, deux pauvres mères souffrant la même torture, près de leurs enfants.

Parmi les personnes qui viennent nous voir, plusieurs nous conseillaient de nous en aller à cause de ce mal ; mais mon oncle ne veut pas qu'on fuie devant la contagion ; il dit que, s'étant trouvé bien des fois en pareille circonstance, il est toujours resté fidèle au principe de ne rien braver ni rien fuir, et qu'il s'en est bien trouvé. « Où irions nous? disait-il ; embarrasser des amis de notre pusillanime présence? dans un hôtel, où l'ennui seul nous rendrait malades? en voyage? et l'argent?... Qui nous répond d'ailleurs que déjà nous ne portons pas en nous le germe du mal? dans ce cas, quel ne serait pas nos tourments de nous trouver malades hors de chez nous, et ce qui est pis encore d'avoir porté la contagion à d'autres ! « Tout cela est si vrai, si sage, que nous sommes là, Thérèse et moi, aussi tranquilles que si nous n'avions rien à craindre ; les petites couchent chez nous et n'ont plus de communications avec leurs parents. Quant au petit Pierre, deux nuits ont suffi pour le sevrer ; la première a été bien pénible, il a crié !... crié !.. à nous faire perdre la tête ; la seconde a été bien meilleure, et à présent il ne s'éveille plus qu'au jour.

Combien les détails que tu me donnes sur ta

famille m'intéressent ! oui, nous prierons pour Marianne afin qu'elle devienne une sœur digne de toi. Je viens de lui écrire une lettre que je joins à celle-ci ; je te prie, amie, si tu la lui remets, que ce soit sans l'avoir décachetée et en promettant de ne pas demander à la lire. Si tu ne juges pas cette demande convenable, brûle mon papier et qu'il soit comme non avenu ! Adieu, chère, bien chère Pauline.

LETTRE CINQUANTE-TROISIÈME.

JOSÉPHINE A MARIANNE.

Connaissant l'affection qui m'unit à votre sœur, chère Marianne, vous ne serez point étonnée que je vous écrive, quoique je ne vous aie vue qu'en passant. Depuis que nous nous sommes quittées, Pauline et moi, je vous dirai, chère petite, que je suis souvent inquiète sur sa santé. Je crains qu'elle travaille au delà de ses forces, et ne voulant pas chagriner madame Leclerc, c'est à vous que j'ai eu l'idée de m'adresser pour savoir bien réellement comment va cette chère amie. Je lui dis dans la lettre jointe à celle-ci que je veux avoir une petite correspondance confidentielle avec vous : Pauline me connaît assez pour ne pas me refuser

cette grâce, et vous, chère Marianne, me l'accorderez-vous?

Je sais que, toute jeune, vous êtes déjà raisonnable, que vous avez un bon cœur, d'où je conclus que vous devez aimer votre sœur encore plus, s'il est possible, que je ne l'aime moi-même. Dites-moi donc ce qu'elle fait? si elle ne tousse pas, si elle dort bien; si elle souffre que vous lui allégiez un peu le fardeau de ses devoirs? J'espère que oui; car si elle ne le fait pas pour se soigner elle-même, elle doit songer que lui être utile, est un besoin pour vous. Si vous n'êtes pas contente d'elle sous ce rapport, dites-le-moi, je chercherai le moyen de la rendre plus traitable. Enfin parlez-moi en toute confiance, chère Marianne, je vous en prie et vous assure que vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

Priant chaque jour pour ceux que j'aime, je désire qu'on veuille bien me rendre la pareille, et afin que vous y songiez, M. de Foublis, qui va souvent chez vous, aura la bonté de vous remettre de ma part un chapelet d'agate; ce sera le premier gage de mon amitié pour vous. C'est donc sous les auspices de notre divine Mère, et dans ce mois consacré à la prière, que notre liaison commence; pourrait-elle ne pas porter de bons fruits? répondez-moi bientôt, chère Marianne et croyez au plaisir que je trouve à me dire votre amie.

LETTRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

PAULINE A JOSÉPHINE.

Malgré ta prière de ne pas m'inquiéter à votre sujet, chère amie, je suis toujours poursuivie maintenant par la pensée de cette contagion qui vous menace. Puissiez-vous en être garanties, chères amies, ainsi que M. Valcourt! c'est ce que je demande à Dieu avec instance, le priant aussi d'épargner cette bonne famille qui paraît si bien mériter l'intérêt que vous lui portez.

Bien certaine que tu ne peux dire à Marianne que de bonnes choses dont nous serions sans doute heureux qu'elle profitât, je lui ai remis ta lettre en toute confiance. Elle était présente quand j'ai ouvert la mienne, de sorte qu'ayant vu mon étonnement d'en trouver une à son adresse, elle n'aura pas la fausse pensée que j'aie pu te demander cette démarche auprès d'elle. La figure de cette chère sœur était à peindre pendant qu'elle te lisait! Il paraît que tu lui dis des choses agréables, ce qui, joint au premier plaisir de recevoir une lettre confidentielle, la rendait toute rayonnante. C'était trop de bonheur pour que le cœur pût tout contenir; aussi m'a-t-elle dit tout de suite qu'elle at-

tendait un chapelet de toi, qu'on devait le lui apporter... Bon comme tu connais M. de Foublis, il a fait ta commission le jour même; Marianne te remerciera. Mais moi, mon amie, je te gronderais presque de donner quelque chose de si beau à ma sœur : je prends cette liberté parce que je suis le but de cette bonté que tu as pour elle, et que je me fâcherais tout à fait si pareille chose était pour moi! Enfin, tu cherches ainsi à gagner une âme, et c'est bien ici qu'on peut dire avec justice que la fin justifie le moyen!

Marianne s'est tant réjouie, elle a été si fière de sa lettre, si heureuse de son chapelet, que l'envie, comme il arrive toujours, s'est éveillée au bruit de tant de bonheur! Impatientés de tout cet étalage, mes frères ont demandé à voir la précieuse épître. Marianne a répondu sèchement qu'elle ne pouvait la montrer à personne, devant avoir avec toi une correspondance toute mystérieuse. Prévenue par moi, ma mère riait de tout ce babil; mais l'aîné de mes frères, qui est habitué à voir les autres plier sous sa loi, saisissant un moment où Marianne ne songeait à rien, a pris ta lettre, qu'elle avait dans sa poche, et s'est enfui avec pour la lire à son aise.

Ce procédé blâmable m'a fait beaucoup de peine; surtout à cause de la colère qu'en a ressentie Marianne; je lui avais vu bien des accès de

ce défaut; mais jamais elle n'avait été dans un état pareil. Voyant que, pour le moment, il était inutile de songer à l'apaiser, je courus après Ernest en le priant de me rendre la lettre, ce qu'il fit sans résistance, car il l'avait déjà lue avec son frère; ils m'engagèrent à en faire autant: bien loin de là, je revins tout de suite à ma pauvre désolée, afin de lui rendre son bien; mais elle était encore si irritée, qu'elle jeta la lettre par terre, me disant qu'elle ne s'en souciait plus, puisque d'autres qu'elle en connaissaient le contenu.

Ne va pas t'affliger, bonne Joséphine, de ce petit conflit causé par ton attention si aimable; car je crois que nous aurons occasion de nous en réjouir. Malgré toute l'envie qu'ils avaient de tourmenter leur sœur, mes frères eurent de la peine à trouver dans ta lettre un passage qui pût être utile à leur malice. Cependant ils ont su tirer parti de celui où tu dis à Marianne : Votre sœur souffre-t-elle que vous l'allégiez dans ses travaux?.. Quelque chose comme cela, et n'ayant que ce pauvre moyen de tourmenter, mes frères, s'adressant à moi, me disent de temps en temps : « Souffre, nous t'en prions, les soins et les attentions de Marianne!......» Puis se tournant vers celle-ci : « Essaye, attentive Marianne, persévère, peut-être Pauline voudra-t-elle souffrir tes soins! » et la pauvre enfant, qui jusqu'ici ne pensait pas beau-

coup à m'aider, est hors d'elle-même à ces propos.

Comme je te le disais, mon amie, cette querelle tournera au profit de ma sœur. La trouvant calme aujourd'hui, j'ai pu lui dire que, plus elle s'irriterait et plus ses frères se moqueraient d'elle, que le moyen le plus simple de les faire finir, était de rire, ou tout au moins de ne pas se fâcher de leurs plaisanteries. Marianne a suivi mon conseil, et lorsque ses frères sont revenus à la charge elle leur a répondu gravement : Vous avez raison de vous moquer de moi ; il est vrai que jusqu'ici j'ai été bien peu attentive envers ma sœur ; mais puisque vous me le faites si bien sentir, j'espère que je me corrigerai. Quand on a vu qu'elle prenait la chose ainsi on a cessé de la tourmenter. Marianne tiendra parole, car elle a du caractère, et je vois que cet incident contribuera, mon amie, à l'amener à moi, comme tu le désires. Je souffrirai quelque temps ses soins pour l'habituer à penser aux autres ; mais c'est son père et sa mère que je veux voir ensuite les objets de son zèle, n'ayant pas besoin qu'on s'occupe ainsi de ma chétive personne.

Ce sera pour moi une joie du cœur, une consolation profonde de voir ma sœur devenir une bonne fille, remplie de tendresse et d'attentions pour nos parents ; car, vois-tu, mon amie, je ne me fais point illusion sur mon état je souffre

assez peu, mais je sens qu'un mal intérieur me consume. Grâce à ton heureuse idée, tu m'auras aidée à faire entrer Marianne dans la bonne voie; qu'elle commence à s'y plaire lorsque Dieu me prendra, et alors, je connais assez le cœur de cette enfant pour oser dire que ma mort fera le reste!

Ne va pas t'affliger, si je te parle ainsi, de ce que tu sais aussi bien que moi-même. Peut-être ta tendre amitié fait-elle que tu cherches parfois à t'abuser; voudrais-tu donc que je fusse de même? et qu'au lieu d'employer pour mon salut le temps précieux qui me reste, je le perdisse en soins inutiles pour une santé détruite sans retour? Que la foi nous guide et nous console, chère amie, que son divin flambeau nous éclaire, et alors tout change pour nous ici-bas; la douleur nous est douce, la pauvreté enrichit, les souffrances réjouissent et le sombre tombeau devient la gloire éternelle! Courage donc, amie, ton pèlerinage sera plus long, plus laborieux que le mien..... mais nous n'avons à nous plaindre de rien, tant que nous sommes dans la voie que le Seigneur nous trace! Ceux-là seuls sont dignes de pitié et vraiment malheureux, qui ne gardent point ses commandements et s'écartent de sa volonté sainte.

LETTRE CINQUANTE-CINQUIÈME.

JOSÉPHINE A PAULINE.

Quels tristes moments nous avons passés, mon amie! j'aurais voulu t'écrire plus régulièrement, mais j'avais le corps si fatigué et l'âme si triste, que je n'avais pas le courage de m'entretenir, même avec toi. Lorsque je t'écrivis, Rémy était très-mal, et la jeune servante encore plus, tous deux avaient reçu les onctions suprêmes; aussi la soirée de ce jour fut remplie pour nous de pressentiments lugubres... Pendant plus d'une heure nous priâmes, mon oncle, Thérèse et moi, aux pieds de la très-sainte Vierge, en lui demandant d'intercéder pour ceux qui ont mis leur confiance en elle!

Nous avions eu tous trois bien de la peine à nous endormir, quand nous fûmes reveillés, au milieu de la nuit, par des cris accompagnés de sanglots et de gémissements. La douleur des classes inférieures, en ce pays, ne mérite pas ce nom, à leur gré, si elle n'est accompagnée de ces cris perçants qui bouleversent l'âme et la pénètrent de terreur. Reveillée tout à coup par ces éclats

funèbres, je fus quelques moments comme hors de moi, car je croyais qu'on égorgeait la ferme tout entière: Accoutumée aux mœurs du pays, Thérèse me calma un peu; et nous étant levées l'une et l'autre, nous nous appuyâmes sur une fenêtre pour essayer de comprendre, parmi ces plaintes, quel était le malheur qu'on déplorait. Ayant distingué les voix des deux mères qui gémissaient ensemble, l'idée que Rémy était mort nous fit pleurer nous-mêmes!

« Nous avons tant demandé à Dieu la conservation de ce bon fils! » dis-je à Thérèse. — C'est vrai, répondit-elle; mais il est le maître! » Et nous passâmes le reste de cette nuit, tristes et tremblantes ; nous disant, pour nous fortifier, que nos cœurs contrits et humiliés étaient dans une disposition agréable au Seigneur. Ce fut mon oncle qui vint, au point du jour, nous apprendre ce qui se passait à la ferme; car il n'avait pas dormi plus que nous. « La petite servante est morte! nous dit-il. — Et Rémy?.... — Il va un peu mieux. — Dieu le sauvera! nous écriâmes-nous toutes deux. — Je l'espère, reprit mon oncle; pour ses parents, ils sont tellement accablés par la fatigue et par l'impression douloureuse du chagrin de cette mère, qu'ils ne savent pas encore espérer. » Le lendemain le malade allait évidemment mieux, et deux jours après il a été déclaré hors de danger.

Alors nous avons vu de nouveau à sa fenêtre notre bonne fermière maigre, pâle, défaite, mais le sourire sur les lèvres, et nous montrant le ciel pour nous faire signe de l'aider à remercier Dieu.

Nous étions sous cette douce impression, lorsque j'ai reçu ta lettre, mon amie, et voilà qu'en te lisant, mon cœur s'est cruellement serré à la vue de ta triste prévoyance et du peu de cas que tu fais de la vie. Je t'en prie, Pauline, soigne-toi, laisse-toi soigner, par ta mère, tes sœurs.... et cette amie dont le cœur est navré de t'entendre parler ainsi! Tu me remercies de ce que j'ai écrit à Marianne. Tu n'as pas lieu de m'en savoir gré pourtant; car en te soulageant, en cherchant à te faire un peu de plaisir, j'agis uniquement pour me satisfaire moi-même.

La moitié du temps que je dois passer ici est écoulée; bientôt, il faudra nous quitter, et pourtant nous ne comprenons plus, Thérèse et moi, que nous puissions vivre séparées l'une de l'autre. Mon oncle lui-même, si soumis à la nécessité, ne trouve pas bon de voir partir sa *petite* nièce. Indépendante comme vous l'êtes, me disaient mesdames Fournier, pourquoi ne viendriez-vous pas vous fixer ici près de vos parents? Mais je sens que je ne le puis; fille du Nord, je tiens à mon ciel gris! ou plutôt aux têtes si chéries qu'il recouvre. Ainsi je ne me séparerais pas volontairement de nos

mères et surtout de notre bien-aimée supérieure, dont la voix, le regard et les conseils sont pour moi, ce qu'aurait été tout cela dans ma véritable mère, si Dieu me l'eût conservée.

Toi, aussi ingrate! Quoique tu envisages avec tant de calme, une séparation dont l'idée me désole, j'ai besoin de te revoir et plus que jamais, à présent que tu m'as parlé ainsi!... Mes biens sont en Bretagne, et ma mère aimait beaucoup nos paysans; elles m'en parlait souvent dans mon enfance, m'apprenait à les aimer moi-même, et à leur faire du bien. Ces considérations ont tant de poids, que mon oncle les apprécie lui-même, et ne voudrait pas aux dépens de tant de sacrifices, me voir fixée à Toulouse. Ceci m'amène à dire : Et pourquoi ne serait-ce pas moi qui les attirerais à Paris? Mon oncle, bien rétabli, ne craint plus le climat du Nord. Non! mais sa pension ne pourrait lui suffire pour vivre ailleurs, et je ne puis pas songer à lui faire rien agréer pour y suppléer! Je partirai donc bien triste, chère amie, et le cœur violemment partagé entre le Nord et le Midi!

Entièrement préoccupée par ces maladies, je ne t'ai pas dit encore que mon oncle a reçu une lettre de M. de Fernel, dans laquelle celui-ci me demande formellement en mariage, suppliant mon oncle d'user de son crédit sur moi, pour lui faire

obtenir une réponse favorable. Interpellée là-dessus, j'ai dit à mon oncle qu'il devait avoir vu, par mes lettres à Thérèse, tout ce que je pense, et que j'étais résolue à ne donner mon consentement que lorsque notre mère aurait elle-même énoncé clairement son opinion sur cette affaire. Mon oncle trouve que j'ai raison, et dans sa réponse à M. de Fernel, il lui dit la condition que j'impose ; nous verrons ce qu'on lui répondra.

Mon cousin Laval écrit fort souvent ici, ayant voué à mes parents de Toulouse une affection, une reconnaissance, enfin toutes sortes de sentiments vifs que je ne crois pas tout à fait désintéressés. Pour te dire franchement ce que j'en pense, il me semble que si Raymond avait le choix entre les deux cousines, ce n'est pas, selon le vœu de sa mère, la plus riche qu'il prendrait, mais bien la plus aimable et la plus sage, c'est-à-dire ma bonne Thérèse.

N'admires-tu pas en cela les voies de Dieu sur nous? M. de Fernel, si rempli de belles qualités, ayant dans le caractère bien des rapports avec ma cousine, s'adresse à une étourdie comme moi ! Et Raymond peu rassis veut la sage Thérèse... j'en parle avec assurance, comme tu vois, et pourtant je n'ai rien dit sur ce chapitre-ci à personne ; ma cousine est si réservée, si modeste qu'elle ne voit pas ce qui me paraît si clair ! et si elle le voyait

aurait-elle assez d'estime pour mon cousin?..... Si cela n'était pas, j'en serais bien triste, car ce mariage me sourit beaucoup! s'il avait lieu, il donnerait à chacun ce qui lui manque; Thérèse aurait de la fortune, l'autre prendrait de la sagesse! et puis cela nous réunirait à Paris.

Quelquefois je suis tout agitée quand je pense à cette affaire, et puis je me dis : Si Dieu le veut, il faudra bien, en dépit de ma tante, que cela arrive; s'il ne le veut pas....... A cette supposition je soupire, et je demande d'avance la résignation pour mes espérances renversées.

LETTRE CINQUANTE-SIXIÈME.

MARIANNE A JOSÉPHINE.

Ma sœur m'a dit, Mademoiselle, que je pouvais vous écrire et vous remercier sans me tourmenter sur mon peu d'usage, parce que vous êtes aussi indulgente que bonne; je vous dirai donc tout ce que je pense, sans m'inquiéter comment je le dis.

D'abord votre lettre m'a tellement surprise, que je me disais. Elle se sera trompée d'adresse! Ma sœur me parlait toujours de vous, comme d'une personne si charmante! je vous avais vue

deux fois au parloir, et je vous avais trouvée si grande et si belle, que je ne pouvais pas croire que cette lettre fût pour moi! à présent que j'en suis sûre, je suis toujours dans l'étonnement que vous ayiez pensé à m'écrire; et ce chapelet que vous m'avez fait donner par M. de Foublis! Ah vraiment, voilà qui m'a tout à fait tourné la tête. Il est enchaîné d'or, il a une croix d'or, une médaille de même, je serais votre sœur que vous ne m'en feriez pas plus; mais aussi je ne vous aimerais peut-être pas davantage, car avant que vous ne pensassiez à moi, Mademoiselle, je pensais bien souvent à vous. Vos beaux yeux bleus encore plus grands que ceux de Pauline, votre air si doux, et vos cheveux cendrés m'étaient restés dans la tête; avec cela vous êtes si mince et vous avez une toute petite main, blanche comme votre figure. Je me souvenais si bien de vous, que je vous voyais quelquefois en rêve, et une nuit vous me grondiez bien fort, parce que j'avais fait de la peine à Pauline; mais je ne lui en ferai plus, je dis tous les jours mon beau chapelet à cette intention et à la vôtre.

Pour ce qui est de ma sœur, je vous dirai, Mademoiselle, qu'elle tousse le matin et qu'elle ne dort guère la nuit; peut-être qu'il y a longtemps qu'elle est comme cela, mais je n'en sais rien; et malgré le tort que cela va me faire auprès

de vous, il faut que je vous dise qu'avant votre lettre je ne faisais pas attention à la santé de ma sœur et je ne m'inquiétais pas du tout si elle toussait, si elle dormait! C'est bien mal, n'est-ce pas, Mademoiselle; c'est bien sans cœur, sans âme? je m'en suis confessée à ma sœur elle-même, qui m'a tant embrassée, tant dit que je ne devais pas me repentir parce que dans la jeunesse on est insouciant comme cela, que je sens mon cœur se fendre de regret; aussi à présent je veux toujours penser à elle et tâcher qu'elle ne se fatigue plus comme elle fait.

Pour commencer j'ai voulu lui aider à faire son lit; mais elle n'a pas voulu le souffrir. Le lendemain, comme tout en se levant elle avait été parler à ma mère, je courus à son lit pour le faire par surprise; mais je fus bien étonnée quand je vis entre son drap et le matelas une claie d'osier sur laquelle elle couche apparemment. Je restai là toute stupéfaite, et puis je me dis : Voilà donc pourquoi elle ne veut pas qu'on l'aide! J'ai bien vite remis les couvertures comme elles étaient et je suis revenue dans la grande chambre à côté où nous couchons, mes petites sœurs et moi.

Après que j'ai eu découvert cela, j'ai fait attention à d'autres choses et j'ai vu que ma sœur, hormis au dîner, ne mange que du pain à ses repas. Elle fait cela si adroitement que personne

ne s'en était avisé jusqu'à cette heure. Tantôt elle donne son beurre ou sa confiture à l'une de nos petites; en disant, je n'ai pas assez faim! comme s'il fallait n'avoir pas faim pour manger son pain sec; quand ce sont des choses qui peuvent se mettre dans un tiroir, comme des fruits secs, du chocolat, alors nous croyons qu'elle le mange; mais point du tout, elle le fait disparaître sans qu'on s'en doute, et puis elle rassemble cela pour les pauvres. Et je me rappelle bien à présent avoir entendu une vieille femme la remercier pour les bonnes choses qu'elle lui avait données pour sa petite fille malade.

Elle fait, j'en suis sûre à présent, cent autres choses pour se faire mal, ou vexer son corps comme les saints. Mais, sur cela, Mademoiselle, je ne veux plus savoir que ce que je ne pourrai pas m'empêcher de voir; parce que je sens que ce serait mal de fureter et d'espionner comme un traître. Depuis que vous m'avez comme ouvert les yeux, par votre lettre, je sens que j'aime plus ma sœur, bien plus que je ne l'aimais. Quelle différence entre mes frères et elle!... et pourtant je les écoutais!... Mais à présent je ne veux plus croire que Pauline et vous, Mademoiselle, que j'aime aussi de tout mon cœur.

LETTRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

JOSÉPHINE A PAULINE.

Enfin nous respirons, mon amie, et la joie règne autour de nous à cause de la convalescence de ce bon Rémy! La fermière a repris ses enfants en nous remerciant mille fois de les lui avoir gardés. Malgré l'affection que j'ai pour ces bambins, je ne suis pas fâchée pourtant d'avoir à présent du temps pour nos travaux ordinaires et nos lectures interrompues. Nous avons pu aussi faire quelque visites, la première aux Carmélites, pour les remercier de leurs saintes prières, et la seconde au couvent de Sainte-Lucie, dont les mères étaient inquiètes de n'avoir pas vu leur fille Thérèse depuis longtemps. Je jouis de voir comme cette chère cousine est aimée de tous ceux qui la connaissent, pour sa bonté, son amabilité et cette douceur charmante qui est aussi un des agréments de sa figure. Ta sœur Marianne, dans la réponse qu'elle me fait, s'amuse à décrire mon extérieur qu'elle trouve très-bien à son gré. Je pense que, si elle voyait Thérèse, elle saurait faire une description encore plus brillante de ses beaux yeux noirs, du lustre de ses cheveux, de ses traits réguliers

et de cette taille si bien prise. Si je suis assez heureuse pour avoir un jour ma cousine à Paris, il faudra que ma petite Marianne me dise ce qu'elle en pense.

Monsieur de Fernel a répondu à mon oncle, courrier par courrier, ce qui est tout simple; mais ce qu'il dit au sujet de mon objection ne l'est pas, et cela m'impatiente. « Madame la supérieure de Sainte-Marie, dit-il, n'a, j'en suis persuadé, aucune prévention fâcheuse contre moi. Tout naturel que soit le désir qu'éprouve mademoiselle Beauvoir de l'entendre s'expliquer clairement au sujet de notre union, il me semble que puisque notre sainte mère ne dit rien qui puisse y être contraire, nous pourrions nous contenter de ce silence avec l'espoir de recevoir ses félicitations après... »

Je t'avoue que j'ai trouvé cette lettre étrange; que dis-tu de ce genre, *notre union, notre mère*, et puis, les félicitations après?... De la part d'un homme si délicat, si réservé, c'est à n'y rien comprendre! j'écris tout cela à notre mère; mais elle me parlera d'autre chose et pas un mot là-dessus, je m'y attends. J'ai prié mon oncle de répondre à Monsieur de Fernel que je suis inébranlable et que ma mère dira *oui*, ou que je ne le prononcerai jamais moi-même.

Hier était la fête de mon oncle et j'ai eu le plaisir, bien grand pour moi, de lui offrir un don

cher à son cœur. C'est le portrait de Thérèse que j'ai fait à l'aquarelle et qui est si ressemblant que tout le monde à la ferme, même les petites filles, l'ont reconnue. Mon oncle a pleuré de joie en regardant cette fidèle image. « Merci, ma bonne, ma chère nièce, m'a-t-il dit, quelle surprise vous m'avez faite là! » En effet, elle était fort grande, et voici pourquoi : c'est qu'en arrivant j'avais demandé à mon oncle de le peindre en secret pour surprendre Thérèse; il s'y était prêté et ne se doutait pas que j'eusse travaillé à un autre ouvrage de peinture. Tandis qu'il était dans le ravissement devant le portrait de sa fille, je me tourne vers Thérèse à qui je présente celui de son père. Ce fut alors une véritable explosion de joie. Nous nous sommes embrassés, père, fille et nièce, nous avons pleuré, c'était à ne pas s'en remettre!

Ensuite mon oncle et ma cousine ont eu un différend, parce que chacun d'eux soutenait être plus content que l'autre. Il a fallu que je fusse juge dans cette querelle, sans cela point de trêve; comme c'était la fête de ce bon oncle j'ai décidé tout de suite pour lui, espérant que les arguments me viendraient ensuite. Thérèse s'est récriée, en disant que mon jugement était contre nature, puisque j'étais beaucoup plus à même de comprendre la joie d'une fille que celle d'un père. A quoi j'ai répondu que dans tous les lieux, en tous les

temps, le sentiment paternel étant mis au premier rang, tant parmi les hommes que par Dieu lui-même, qui nous ordonne de l'appeler notre père; j'ai pensé que mon oncle étant un modèle entre les pères je ne pouvais faire autrement que de placer ses affections au-dessus de celles de sa fille, quelque tendre que soit celle-ci. Mon oncle ayant fort applaudi à cette défense nous demeurâmes, lui et moi, maîtres du champ de bataille, Thérèse étant trop douce et trop aimable pour nous le disputer plus longtemps.

Le soir de ce jour, Rémy, appuyé sur son père et sa mère est venu nous faire sa première visite. Ce fut une joie pour nous de partager celle de ces dignes et pieux parents, qui se regardent maintenant comme doublement obligés envers Dieu pour leur avoir donné ce fils et pour le leur avoir conservé. Nous avons bien félicité ces bonnes gens, et Thérèse ayant pris sa guitare, nous avons chanté des cantiques d'actions de grâces, qui ont dignement terminé cette belle journée.

Mon cousin a écrit à mon oncle pour lui souhaiter sa fête; ce que je trouve très-significatif, d'autant mieux qu'il dit dans cette lettre : « Heureux ceux qui font maintenant partie de votre famille! plus heureux celui qui un jour vous nommera son père! » Mon oncle ayant lu cette lettre tout haut dit à Thérèse, lorsqu'il eut fini : « Eh bien ! que

penses-tu de cette épître ?— Je trouve que M. Laval vous montre une amitié à laquelle vous devez être sensible, a répondu tranquillement Thérèse. — Il me semble, reprit mon oncle, que tu as ta part et même assez large dans les compliments qu'il me fait. — Comment cela, mon père ?— Mais lis donc cette lettre toi-même, dit mon oncle avec un peu d'impatience ; car je vois que tu n'as écouté qu'à moitié la lecture que je viens d'en faire. » Thérèse lut, et ensuite je lui dis : « Si mon cousin avait assez de bon sens pour vouloir une femme telle que toi, dis, que répondrais-tu, mon amie? — C'est une supposition gratuite que tu fais-là. —Mais enfin, supposons, dit mon oncle, que cela soit ainsi et dis-nous ce que tu en penses.

—Je vous avoue, cher père, que je ne pense rien du tout là-dessus, sinon que je suis très-surprise ; cependant, pour vous obéir, s'il vous faut une réponse catégorique, je dirai que, pour en faire une favorable à monsieur Laval, il serait nécessaire, ce me semble qu'il sût un peu mieux son catéchisme et surtout qu'il connût et pratiquât parfaitement les chapitres relatifs aux sacrements avant de songer à celui du mariage. » Là-dessus, mon oncle embrassa Thérèse, j'en fis autant, et nous vîmes de cette manière que nous étions tous les trois du même avis.

Oh ! pourquoi ne puis-je revoir Paris sans quit-

ter ces chers parents! toi qui es l'amie du bon Dieu, chère Pauline, ne pourrais-tu pas lui demander que nous puissions vivre réunis, mon oncle, sa fille et moi? Adieu, embrasse Marianne pour moi, en lui remettant un billet que je vais joindre à cette lettre pour elle.

LETTRE CINQUANTE-HUITIÈME.

PAULINE A JOSÉPHINE.

C'est Dieu qui t'a inspiré cette idée d'écrire à Marianne et de t'occuper d'elle d'une manière si aimable, chère amie; depuis ce temps elle n'est plus la même! Comme je l'espérais, mes frères s'en ressentent, car cette enfant est si bien douée qu'elle aura, quand elle voudra s'en servir, beaucoup d'influence sur les autres. Tout va donc mieux dans la maison; ta Pauline en est plus heureuse, et trouve surtout une grande jouissance à penser que c'est à sa plus chère amie qu'elle doit ces avantages.

Que ne puis-je, de mon côté, te faire du bien aussi, contribuer à ce qui peut te donner du bonheur, autant qu'on en peut avoir en ce monde! Je t'avoue ma faiblesse, Joséphine, c'est que je ne

voudrais partir que lorsque ton sort sera fixé et même celui de ta cousine, car je l'aime aussi de tout mon cœur. Peut-être suis-je en cela comme ceux qui, voyant la hache prête à les frapper, demandent un moment pour parler, ou cherchent d'autres prétextes pour retarder le coup fatal; mais non, lorsque je sonde mon cœur, je ne crois pas qu'il en soit ainsi; je sens au contraire que Dieu me fait la grâce de ne point craindre d'aller à lui, et que si j'obtenais tout à coup la certitude de vivre encore, soit vingt, soit dix ans, ah! comme je me désolerais, et comme je trouverais long le temps de mon exil!

J'ai reçu à ton sujet, mon amie, la visite de madame Laval. « Sachant, m'a-t-elle dit, que tu as pour moi l'amitié la plus tendre, elle est venue me demander de tes nouvelles, parce qu'elle en reçoit trop rarement à son gré. Elle a bien été en demander au couvent; mais madame la supérieure n'en reçoit pas plus souvent qu'elle, et puis cette bonne mère parle si peu!... « A ces derniers mots, je me sentis trembler par l'idée du grand nombre de questions qu'on allait me faire. Tu conçois, amie, toutes mes alarmes! te trahir ou mentir étaient deux écueils que je voulais également éviter; que croiras-tu que j'ai fait pour cela; justement ce que font, à ce qu'on dit, quand elles sont dans l'embarras, les dames du grand monde; je me suis

trouvée mal ! C'est-à-dire que sentant ma vue qui se troublait et mon cœur s'affaiblir, j'ai demandé à me retirer, et ta tante a bien vu à ma pâleur que j'étais hors d'état de soutenir une conversation.

Ne voulant pourtant pas avoir l'air de la renvoyer, je dis à Marianne, qui m'avait accompagnée dans ma chambre, d'aller tenir compagnie à madame Laval, lui prescrivant brièvement d'être très-discrète sur ton sujet. Je n'ai pas eu besoin d'en dire davantage, et de la pièce à côté, d'où je pouvais tout entendre, j'ai eu l'occasion d'apprécier comme cette enfant saura mieux que moi se démêler des difficultés de la vie. Ta tante a fait cent questions de tout genre pour savoir sur toi tout ce que peut en connaître ma sœur. Celle-ci a su répondre à tout sans rien dire et sans avoir l'air de rien cacher. Très-ennuyée de n'avoir pu me questionner moi-même, madame Laval est partie en parlant de revenir. Si elle le fait, comment l'éviterai-je ? Ne pouvant pas le savoir, je prierai mon bon ange qu'il veuille bien se charger de cette affaire ; comme il s'agit d'embûches, c'est à lui de m'en préserver.

J'ai été voir notre mère cette semaine ; nous avons parlé de toi, selon ton désir, et notre agrément aussi, tu peux m'en croire. Cette chère mère m'a dit qu'il lui tardait de te revoir ! que toute la maison serait en fête quand tu reviendrais !

Combien je suis touchée de ses bontés pour moi! Comme elle sait que mes visites au couvent me font un bien extrême, elle trouve toujours que je ne viens pas assez souvent, et ces doux reproches ont de l'écho dans mon cœur.

Monsieur de Fonblis est de même; il sait que lorsque j'ai pu l'entendre, je me sens plus forte, cela fait qu'il vient fréquemment à la maison, où il ne fait pas du bien à moi seule; car toute la famille le respecte, et un mot de lui, dit à propos, fait souvent beaucoup d'impression sur notre jeunesse et l'aide puissamment à se corriger. Un de ces jours il m'annonça l'installation dans notre quartier d'un couvent de Carmélites; comme il connaît beaucoup ces dames, il m'offrit de me mettre en rapport avec elles. Une telle offre m'a fait soupirer et rougir, car elle touche à ce que j'ai de plus vivant au fond de mon âme; puisque c'est précisément cet ordre de sainte Thérèse, qui a toujours été l'objet des vœux et de la prédilection de mon cœur.

C'est pour cela précisément que je ne veux pas voir ces anges; je me priverai même du plaisir que je trouverais à respirer l'air sanctifié de leur chapelle; pourquoi s'exposer quand on est faible?... et que Dieu prescrit la fuite comme le seul remède assuré contre la tentation? Cette chapelle étant tout près de notre maison, Marianne y por-

tera souvent mes vœux à tous les saints du Carmel, et je suis ravie de voir que, sans déranger personne pour la conduire, elle ira reposer son âme au pied des autels; et, ce qui est si essentiel pour le bonheur, s'habituer, jeune encore, à la prière et à la méditation.

Adieu, chère amie, je dis avec notre bonne mère que je serai bien contente de te revoir, pourvu seulement qu'il n'en coûte pas trop à ton cœur pour nous revenir!

LETTRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

JOSÉPHINE A PAULINE.

Rien ne peut me faire plus de bien, chère amie, que le désir que témoigne notre chère mère et toi de me revoir! N'est-ce pas l'affection que j'ai pour vous qui me fait surtout retourner à Paris, malgré le chagrin que j'aurai à partir d'ici? Et si cette affection se trouvait sans retour..... Oh! pour lors le mien deviendrait fort incertain.

Ainsi ma tante est venue te voir, te questionner; il est clair qu'elle ne renonce pas à ses malheureux desseins sur moi. Raymond pouvait finir tout cela par un peu de franchise; mais tout ma-

jeur qu'il est, il n'ose pas avouer à sa mère qu'il souhaite la fête de mon oncle, et qu'il ne songe pas à la mienne. Je conçois bien au reste toute la peine qu'on doit éprouver, lorsqu'on se trouve en contradiction avec ses parents!..... Cependant, hormis l'argent, tout est gain dans cet échange; car si ma tante arrive à vouloir Thérèse pour belle-fille, je pourrais lui prédire qu'il lui en reviendra beaucoup de bonheur, et si c'était moi dont elle devînt la belle-mère, je ne lui offrirais pas la même garantie.

Tandis que je m'amuse ainsi à espérer que Thérèse pourra venir à Paris de cette manière, un Monsieur d'ici, que Dieu le protége! s'est avisé de la demander à mon oncle. Partagée entre le plaisir de voir qu'on apprécie ma cousine et la peur qu'on me l'enlève, je ne sais parfois ce que je veux. Ah! si pourtant; je veux qu'on le refuse, car il a deux fois l'âge de Thérèse. C'est ce que mon oncle a observé tout de suite; cher oncle! comme je lui en ai su gré! Ce prétendant n'est point laid, il a une fortune indépendante, il est sage et pieux, c'est même la piété de Thérèse qui a surpris son cœur avant tout. Enfin il a ce qu'il faut pour être agréé, sauf la date trop ancienne de sa naissance.

Je crois que si je te parlais, au lieu de t'écrire, tu me gronderais un peu, ma bonne Pauline, de

plaisanter sur un sujet si grave et quand il est question du destin d'une personne estimable; mais tu me connais et sais bien que, malgré mon étourderie, je suis loin d'avoir un cœur sec et qu'il est au contraire compatissant pour les maux du prochain. Cela est si vrai que, lorsque mon oncle eut dit son avis sur l'âge du Monsieur, j'ai senti tout de suite que je plaignais ce personnage d'avoir ainsi quelques années de trop. Mais Thérèse a fait envoler ma pitié en ne se récriant sur aucun obstacle et en se contentant de demander du temps pour réfléchir. Elle a raison, la chose en vaut la peine, surtout lorsqu'on songe combien la fortune de mon oncle est restreinte; une longue maladie, un accident imprévu les mettraient dans une grande gêne. Ah! sans doute elle acceptera, elle croira devoir le faire pour son père..... Et moi je ne puis rien à cela! Si j'étais un cousin au lieu d'être une cousine j'avertirais Raymond..... Je vais écrire de suite à notre bonne mère pour qu'elle nous conseille dans cette circonstance difficile, et je ferai promettre à Thérèse de ne rien décider avant sa réponse.

Thérèse de son côté a, bien entendu, voulu consulter ses mères; nous avons donc été à Sainte-Lucie où il a été décidé que le couvent ferait une neuvaine pour connaître sur ce sujet la volonté de Dieu. Cette grande affaire traitée, l'on nous a

invitées à passer l'après-midi au parloir, et là, nous avons travaillé avec quelques pensionnaires, amies de Thérèse, et sœur Eusébie, la maîtresse d'ouvrage, jeune religieuse, qui nous a fait voir les charmantes choses que font les élèves sous sa direction; les ouvrages de soie et les fleurs sont d'une fraîcheur telle que je ne puis la comparer qu'aux figures de celles qui les font et que j'étais toute heureuse de contempler.

En te parlant des plaisirs du couvent je ne songe pas que j'excite ton envie; mais non, je devrais savoir que tu es au-dessus de ces faiblesses, étant si parfaitement à Dieu..... Pardon! je ne croyais pas en dire autant! D'ailleurs, tu es maîtresse d'affirmer que je me trompe, que tu n'es qu'une pécheresse, une personne sans vertu, etc., enfin tout ce que répondent les saints quand on les loue..... Pour le coup je me sauve! Adieu, aime ton amie et pardonne-lui. Thérèse se recommande vivement à tes prières, la pauvre amie est bien indécise, je le vois; elle est peu portée pour le Monsieur qui n'est pas assez vif pour elle, vu qu'elle est grave, et pourtant refuser, quand tout est presque bien, et qu'on a un père qui vieillit!..... Adieu, chère Pauline.

LETTRE SOIXANTIÈME.

PAULINE A JOSÉPHINE.

Je prie avec vous, mes chères amies, car ce moment me semble bien critique, et je voudrais que Thérèse prît beaucoup de temps pour réfléchir avant d'embrasser à contre cœur l'état pénible du mariage. J'ai vu hier notre mère supérieure, elle venait de recevoir ta lettre; mais elle ne m'a rien dit qui pût me faire présager ce qu'elle pourra te répondre. Je sais seulement qu'elle attendra quelques jours pour le faire, afin de réfléchir sans doute; voyant cela, je t'écris tout de suite afin que l'inquiétude ou l'impatience ne vous gagnent pas, mes amies.

J'ai eu moi-même à me garder de ces deux maux, il y a quelques jours. Nous avons dans notre voisinage la fille d'un marchand drapier, elle est du même âge que Marianne et recherche depuis longtemps son amitié; comme cette jeune personne est plus riche que nous, et avec cela, pas aussi occupée qu'elle devrait l'être, nous avons craint cette liaison pour ma sœur, et ma mère a toujours trouvé le moyen de se soustraire aux invitations qu'on nous faisait. En dépit de nos soins il n'a pourtant

pas été possible d'empêcher mademoiselle Agathe de venir à la maison et d'attirer quelquefois Marianne un moment chez elle. Eh bien, mon amie, quelques rares et quelques courts que fussent ces instants, ils ont suffi pour faire du mal à ma sœur !

Je m'aperçus ces jours-ci qu'elle s'occupait un peu trop de sa simple toilette, et surtout qu'elle y ajoutait des ornements superflus ; j'en fus inquiète, et surveillant davantage la pauvre enfant, je vis qu'elle s'échappait de temps en temps pour courir à sa chambre ; voulant savoir ce qui l'y attirait, je la suivis et je trouvai Marianne lisant furtivement un roman !... Une barre de fer qu'on m'aurait lancée au cœur m'aurait fait moins de mal ! Tenant en main ce livre fatal, je me sentais suffoquée et pourtant j'étais froide et pâle, n'ayant pas la force de faire un mouvement ; cet état de statue effraya plus ma sœur que ne l'eussent fait les reproches et les menaces ; je la voyais me regarder d'un air terrifié, je souffrais de sa peine, j'aurais voulu la rassurer et mes lèvres contractées ne pouvaient s'ouvrir. Au comble de la terreur Marianne cria, ma mère accourut, me prit dans ses bras et me portant sur mon lit me prodigua secours et caresses ; bonne mère ! comme il m'est douloureux de la voir souffrir à cause de moi ! J'aurais voulu cacher le livre afin de lui épargner, du moins pour le moment, cette autre peine ; mais ma main serrée ne voulait

pas le rendre, et Marianne elle-même avoua tout!...

Je t'afflige, je le sens, en te disant le peu que je vaux et quelle source d'ennui je suis pour ceux qui m'aiment; mais je te dis tout cela exprès, ma bonne Joséphine, afin que tu voies bien que je suis peu regrettable et que j'ai bien raison de ne pas tenir à mon souffle de vie. Il a fallu quelques jours pour me remettre de cette secousse. Le lendemain, au lieu d'être immobile, je tremblai tout le jour sans pouvoir m'en empêcher, Dieu veut que je sois faible à ce point! Mais dans son extrême bonté il a voulu aussi que ce triste spectacle émut profondément ma sœur. J'ai conjuré ma mère de ne lui faire aucun reproche, d'être avec elle aussi bonne qu'à l'ordinaire; et, touchée de cette indulgence, Marianne a montré des regrets qui, j'en suis persuadée, sont sincères.

Mademoiselle Agathe étant venue la voir pour lui apporter le second volume de l'ouvrage pernicieux qu'elle lui prêtait, j'ai entendu ma sœur lui dire, en rendant le premier, qu'elle ne voulait plus perdre son temps et offenser Dieu par de semblables lectures; l'autre a voulu tourner la chose en plaisanterie; mais sérieuse et ferme, Marianne a tellement déconcerté mademoiselle Agathe, qu'elle est partie très-mécontente de sa visite. Ma sœur a demandé de ne plus la voir; si la chose est possible, ce sera le meilleur parti, car la fuite des occa-

sions est la sauvegarde de la vertu ! Marianne va t'écrire, moi je ne t'en dis pas davantage de peur qu'on dise que je me fatigue. Adieu, chère amie, veillons et prions !

LETTRE SOIXANTE-UNIÈME.

MARIANNE A JOSÉPHINE.

Oh ! Mademoiselle, que je suis coupable ! vous allez ne plus m'aimer, d'abord à cause de mes torts et puis parce que j'ai pensé faire mourir Pauline ! Que je suis malheureuse d'avoir fait tant de mal à ma bonne sœur ! elle me croyait sage, elle avait confiance en moi, et voilà que je l'ai trompée ! Comment faire à présent pour qu'elle me croie. Et pourtant, moyennant la grâce du bon Dieu, j'espère bien ne plus retomber. Oh ! non, je ne le ferai pas, et je sens que chaque fois que je verrai un livre défendu, il me semblera aussi voir Pauline à côté, droite et roide comme une morte !

Moi qui étais si fière de votre bonté pour moi ! et voilà que vous ne voudrez plus m'aimer et je serai bien punie par où j'ai péché. Car je ne me soucie pas de mademoiselle Agathe ; bien des fois elle m'avait fait des avances, et moi je pensais que

je m'ennuirais avec elle. Si dans ces derniers temps j'ai aimé de la voir, c'était pour lui faire voir mon chapelet, pour lui parler de vos lettres et lui faire toutes les descriptions sur ce qui vous concerne. Je voyais qu'Agathe m'enviait l'amitié d'une personne comme vous, et cela me donnait toujours plus d'orgueil. J'ai bien de quoi être orgueilleuse à présent, n'est-ce pas, Mademoiselle? Voilà trois nuits que je ne fais que pleurer d'avoir vu ma sœur si malade; que le bon Dieu la guérisse, je ne demande que cela; car sans elle nous serions tous bien à plaindre! elle est si bonne que mes frères en deviennent sages, et, sauf moi, il y a bien longtemps que personne ne lui a donné du chagrin dans la maison. Vous ferez avec moi comme vous voudrez, Mademoiselle; si vous ne m'aimez plus j'aurai ce que je mérite; mais moi je vous aimerai toujours.

LETTRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

JOSÉPHINE A MARIANNE.

Je vous aime mieux que je ne vous aimais, ma chère Marianne, parce que vous reconnaissez vos torts, et que vous avez recours à Dieu pour

vous corriger. Priez le bien, ma chère petite, de vous rendre raisonnable, de calmer cette tête qui me paraît trop vive, et qui pourrait vous faire commettre bien des fautes. Bientôt je reviendrai à Paris, et lorsque j'y serai vous aurez toujours des livres; car j'ai une bibliothèque assez belle qui sera toute à votre disposition.

Puisque vous avez confiance en moi, je vous demanderai, chère Marianne, que votre amitié pour moi soit douce et calme, comme doit être le sentiment chez de jeunes filles chrétiennes. Dans les lettres que vous m'écrivez, je trouve que votre affection tient trop de place; on dirait, en vous lisant, que vous m'aimez autant que les personnes de votre famille; cela n'est pas, je le sais bien. C'est pourquoi, chère petite, il faut, au lieu de vous livrer à cette véhémence de langage, que vos paroles comme vos écrits soient toujours dans le vrai. Évitez avec soin, je vous en prie, ce langage et ces airs passionnés, si contraires à la modestie qui doit être le fond de votre âge.

Tout ce que je vous dis là, chère Marianne, de qui croiriez-vous que je l'aie appris? De votre sœur elle-même; car plus d'une fois elle avait cru remarquer en moi de la tendance aux défauts dont je vous parle. Sachez aussi, chère Marianne, que les jeunes filles qui portent leurs affections les plus vives sur des personnes étrangères, au détri-

ment de ce qu'elles doivent à leur famille sont toujours de mauvais caractères, et troublent la vie de ceux qui les environnent. Soyez donc, bonne et sage, premièrement, en vue de Dieu qui vous en fait la loi, ensuite pour votre père, votre mère, ces parents à qui vous devez tout, puisqu'ils vous comblent de soins depuis que vous êtes au monde, et que leur vie entière est consacrée à des travaux dont le but est de vous nourrir et de vous faire un sort.

Réglez de bonne heure vos affections, chère petite, ne permettez jamais qu'elles se déplacent; à ces conditions seules nous pouvons goûter la paix et donner du bonheur à ceux que nous aimons. Vous êtes, quoique jeune, assez raisonnable pour comprendre tout cela, et si vous voulez réfléchir souvent sur ces règles de conduite, elles prendront chaque jour plus de poids à vos yeux et vous finirez par ne pas pouvoir concevoir qu'on s'en écarte.

Regardez votre sœur, copiez cet aimable modèle; Pauline est l'amie la plus dévouée, la plus tendre qu'on puisse avoir, et vous voyez si quelqu'un en souffre! Je vous le dis sous le sceau du secret, mais elle abrége sciemment sa vie par dévouement pour sa famille. Tous ses vœux étaient pour le cloître, elle ne rêvait de bonheur qu'à l'ombre du sanctuaire; là son faible corps

aurait partagé les rafraîchissements dont aurait jouit son âme; mais elle a vu qu'elle était indispensable à ses parents, et son cœur lui a fait la loi de leur consacrer son existence. Bientôt nous verrons disparaître cette fille modèle, cette amie si chère et si digne de l'être, réservons nous une consolation pour ce malheur, celle de la pleurer sans remords. Adieu, chère Marianne.

LETTRE SOIXANTE-TROISIÈME.

JOSÉPHINE A PAULINE.

Comme tu vas être joyeuse pour nous, et en même temps surprise, chère amie; j'attends encore la lettre de notre mère, elle ne m'a pas encore répondu; mais mon oncle en a reçu une de M. de Fernel qui nous a tous bouleversés.

« Appréciant, dit-il, plus que personne le bon-
» heur qu'on goûte en famille, il s'est dit que ma-
» demoiselle Beauvoir serait plus heureuse si elle
» pouvait être réunie à ses parents. C'est pour-
» quoi, depuis son retour à Paris, il s'est beaucoup
» occupé des moyens d'y attirer mon oncle..... »

Cette pensée me rendrait déjà reconnaissante, mais ce qu'il y a de mieux, mon amie, et qui prouve toute sa bonne volonté, c'est qu'il a réus-

si ! Mon oncle, s'il veut l'accepter, peut avoir un emploi honorable, peu fatigant, il s'agit de gérer à Paris les biens d'un prince absent.

Thérèse et moi, ne pouvions nous lasser de pleurer et de nous embrasser à cette nouvelle; mon oncle donnant l'exemple, s'est mis à genoux pour remercier Dieu d'une telle faveur; nous l'avons imité, et lorsqu'il s'est relevé prenant Thérèse dans ses bras : « Chère enfant, s'est-il écrié, tu ne te marieras pas pour moi à présent!..... Oh!... a-t-il ajouté avec un profond soupir, que cette pensée m'était poignante!.... »

Le prétendu attendait une réponse ce jour même, car la neuvaine et les délais demandés ensuite, tout était fini; Thérèse pâle, et ne mangeant plus, allait dire le oui fatal, et elle a dit non de si bonne grâce! Oh! M. de Fernel que d'obligations nous vous avons tous! Dans sa lettre, qui est vraiment une perfection du genre, il trouve le moyen de parler de mon cousin Raymond, et ce qu'il en dit, m'a fait aussi un plaisir extrême.

« M. Laval, nous dit-il, partage la joie que me » donne le succès de mes démarches. Il est heureux » de penser qu'il pourra revoir M. Valcourt; car » c'est vous, Monsieur, ce sont vos excellents con» seils, fortifiés par votre exemple, qui ont com» mencé à lui faire comprendre qu'il n'était pas » dans la voie du salut. Tout en connaissant qu'il

» lui reste infiniment à faire, il se réjouit pourtant
» à l'idée que vous serez plus content de lui; car il
» fait ce qu'il faut pour s'instruire et la pratique
» ne lui coûte aucun effort, au contraire. »

Que dis-tu de ces nouvelles, ma Pauline? Tu en seras comme nous bien ravie, bien étonnée sans doute. Comme la place que doit occuper mon oncle n'est pas encore vacante, et qu'il a ses affaires à régler ici, nous sommes convenus que je partirais dans huit jours, comme la chose était déjà résolue, Madame Melc, qui m'a amenée, retournant à Paris, à cette époque; mais quelle différence dans ce départ, si j'avais laissé Thérèse mariée ici, au lieu d'emporter, comme à présent, la certitude de nous revoir!

Savais-tu qu'Hermance, notre compagne de couvent, a épousé un M. Lecuyer, qui est conseiller à la préfecture de Toulouse! Elle est arrivée ici il y a quinze jours, avec son mari et sa mère. Celle-ci est fort ennuyée de ce que sa fille n'est pas fixée à Paris; si c'était pour des raisons de famille qu'elle se plaignît de cela, à la bonne heure; mais ce qu'elle regrette de la capitale, ce sont les fêtes, les spectacles; elle craint de s'ennuyer à Toulouse. Sachant que j'étais ici, Hermance est venue me voir, elle m'a semblé honteuse de la légèreté de sa mère; je crains bien pourtant pour elle le danger de cet exemple, car

malgré les signes qu'elle a fait pour qu'on ne la trahît pas devant moi, j'en ai entendu assez pour comprendre, qu'avant de quitter Paris, elle à essayé de tous les plaisirs que sa mère regrette.... Pauvre Hermance! qui disait de si bonne foi que le monde n'aurait aucun pouvoir sur elle, et la voilà dans ses griffes! Mais aussi, elle a pris un mari qui ne va pas même à la messe... hormis le le jour de la fête du roi.

Adieu, chère amie.

LETTRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Lyon.

Au milieu des souffrances de la séparation, mon cœur est pénétré de reconnaissance envers Dieu, mon amie, pour l'espoir consolant qu'il nous a donné de nous réunir. Lorsque je me dis que, je pouvais te quitter avec la crainte de ne plus te voir, mes yeux s'élèvent au ciel en actions de grâce; car je sens, que la vie pour moi eût été quelque chose de bien rude, si j'avais dû la passer loin de toi, chère sœur, et ma meilleure amie.

Sauf une ou deux frayeurs en voyage, nous

voici arrivées à Lyon sans accident. Madame Melcy n'avait pas le projet de s'arrêter ici, parce qu'elle est pressée d'arriver à Paris; mais je l'ai tant pressée d'y faire une pause d'un jour, qu'elle a fini par céder à mes instances. Tu comprends, mon amie, qu'il ne s'agit pas pour moi, dans cette occasion, de voir la ville; j'aurai traversé Lyon deux fois sans le connaître, mais je n'aurai pas deux fois, passé aux pieds de la montagne de Fourvières, sans aller prier Marie dans un de ses plus célèbres sanctuaires.

C'est donc avec bonheur que j'ai fait ce pèlerinage; la côte, si roide à gravir, qui conduit à la sainte chapelle, était ce jour-là couverte de pèlerins. Le cœur est profondément ému à la vue de cette pieuse confiance qui conduit tant de malheureux aux pieds de la très-sainte Vierge. Je cherchais à lire sur les figures de ceux que je voyais, le genre de peine qui les amenait en ce lieu, mais je n'ai rien deviné. Chacun monte gravement et silencieusement la côte. D'ailleurs, la plupart du temps, c'est pour d'autres que marchent les pèlerins; ils viennent implorer Marie pour leurs malades, les pécheurs endurcis, les âmes du purgatoire, et ce n'est qu'après avoir accompli ces œuvres de charité qu'on prie pour soi-même.

Des pleurs d'attendrissement ont baigné mes

yeux en entrant dans cette chapelle si étroite, si petite, mais si bien ornée depuis la voûte jusqu'au bas, par des *ex-voto,* gages parlants des bontés de notre Mère! à genoux devant son image, j'ai commencé par la remercier pour la guérison de Pauline, bienfait signalé, que j'ai tant désiré; nous en jouissons..... Mais pour que ce fût sans trouble, il faudrait que cette chère amie fût bien portante! j'étais prête à conjurer Dieu de nous accorder cette autre faveur, à prier Marie de la demander pour nous avec instance; deux ou trois fois mes lèvres se sont entr'ouvertes pour promettre en reconnaissance des choses peu ordinaires, et puis il m'a semblé voir Pauline elle-même, qui, un doigt sur ses lèvres, me défendait de tenter Dieu.

En effet, quelque nécessaire que soit cet ange sur la terre, puisqu'elle ne souhaite pas y rester, pourquoi l'y retenir malgré elle? Ce serait là un de ces vœux indiscrets qui sont exaucés par fois pour nous montrer combien nous sommes fous de ne pas vouloir tout ce que Dieu ordonne. Après avoir hésité ainsi, j'ai donc fini par faire un acte de soumission à la volonté divine, et mes agitations se sont calmées. Je n'ai pas besoin de te dire que j'ai pensé à mon oncle et à toi aux pieds de Notre-Dame-de-Fourvières, puisque je me suis fait un devoir heureux de la prier pour tous ceux qui, de près ou de loin, ont une part dans mon cœur.

En descendant la montagne j'ai admiré le magnifique spectacle qu'offre la ville, vue de cette hauteur, et dans mon enthousiasme je me disais: « Heureuse cité de Lyon, ville de piété et de prière, on peut vraiment t'appeler le *cœur* de la France, comme Paris, aux regards dédaigneux, brillant de beauté, riche d'imagination, en est la *tête* : chef capable et superbe; mais conduisant souvent au mal les membres qu'il entraîne dans ses révoltes. O France! sois fière de cette tête, tu le peux; car aucune nation n'en possède une plus belle; malgré ses égarements elle a de nobles pensées et Dieu la protége..... Mais Lyon, toi qui palpites toujours pour le bien, qui aimes les saints et leur donnes asile quand d'autres les persécutent; ville où trône Marie, entourée d'innombrables anges, on aime à se dire que c'est toi qui figure le cœur de la patrie, puisque tu possèdes la foi, la charité sainte, enfin ce vrai souffle de vie sans lequel un corps est mort pour l'éternité ! »

Nous partons demain, mon amie, et je ne t'écrirai plus que de Paris où je vais t'attendre. Prie mon cher oncle de vouloir bien se hâter pour venir bientôt près de cette nièce qui sera si contente de le revoir et de lui redire comme à toi, chère Thérèse, combien elle vous aime.

LETTRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Voilà huit jours que tu n'es plus là, mon amie, et je te cherche encore! mon père et moi ne pouvons pas nous accoutumer à ton absence. Nous savons maintenant que c'est à toi que nous devions la gaîté qui animait notre demeure. Tranquilles avant de t'avoir vue, heureux quand nous te possédions, à présent le regret nous poursuit et nous soupirons à l'envi l'un de l'autre. Il faut dire aussi que cette tristesse est alimentée par celle de beaucoup d'autres. Les bonnes gens de la ferme d'abord, qui ne parlent de toi qu'en soupirant aussi, mesdames Fournier, qui te regrettent pour elles et leurs pauvres! et ces mêmes pauvres à qui tu voulais encore donner toi-même, pleurent et se lamentent en te nommant. Notre couvent ne t'oublie pas non plus, sois-en sûre, et là, comme ailleurs, c'est à qui se plaindra de t'avoir trop peu vue.

Au reste, loin de me déplaire, ces accents gémissants forment un concert délicieux pour moi; j'ai même besoin de l'entendre pour calmer la

peine que me fait éprouver notre séparation, quoique momentanée. Comme tu le dis pourtant, chère amie, nous ne devons songer qu'à remercier Dieu, et tu t'acquittes bien mieux que moi de ce devoir; mais aussi, disons-le, j'ai la plus triste part; je suis restée dans le nid dépeuplé, et toi, prenant ton vol de colombe, tu es allée t'abattre aux pieds de notre Mère, et là, après t'être reposée sous sa divine protection, tu l'as quittée, te sentant plus forte et plus heureuse, comme il arrive toujours quand on emporte au cœur un saint et doux souvenir.

D'après ce que je te dis de nos tristesses, tu penses bien, chère amie, que notre désir est de partir d'ici le plus tôt possible. Et pourtant ce n'est pas sans chagrin que nous pensons à nous défaire de notre petit jardin. Les adieux à faire à nos amis, à la ville et à ses saints patrons nous coûteront beaucoup aussi; enfin, quoique jeunes encore toutes deux, nous savons déjà que la vie est remplie d'amertume, et que les plus heureux en ce monde ne sont pas ceux qui ont tout à souhait, mais les âmes pacifiques et résignées.

Madame Lecuyer est venue me voir depuis ton départ; elle paraît s'ennuyer ici et voulait savoir de moi si l'hiver est agréable, c'est-à-dire, si on s'amuse beaucoup dans cette saison à Toulouse. Je lui ai dit que, moyennant la société de mesdames

Fournier, les visites que je fais au couvent et mes occupations, l'ennui ne m'a jamais atteinte, et que je voudrais lui voir aussi des distractions indépendantes des plaisirs du monde.

» Mon mari tient beaucoup à ce que je voie la haute société, m'a-t-elle dit : je suis donc obligée d'aller dans le monde. — Si l'on vous impose de telles lois, Madame, je ne suis plus surprise de l'ennui dont vous vous plaignez. — Ainsi, vous croyez que c'est parce que je vois ce qu'il y a de mieux ici que je m'ennuie? — Non pas précisément pour cela, Madame, mais parce que vous êtes en relation avec des personnes qu'on vous impose, au lieu d'avoir une société de votre choix. — En supposant que je pusse choisir, pourrais-je mieux faire que de voir la meilleure compagnie de la ville?

» —Si nous continuons ainsi, lui dis-je en riant, nous risquons beaucoup de ne pas nous entendre; et vous devez sentir, comme moi, le besoin de nous mieux expliquer. Haute société, meilleure société, bonne compagnie, tous ces adjectifs sont d'une ambiguïté extrême. Il serait bon d'expliquer d'abord, si vous le voulez bien, ce que vous entendez par la haute société? — Cela parle tout seul ; ce sont les premiers fonctionnaires et la noblesse... — Fort bien ! mais je sais que les nobles en rapport avec les fonctionnaires sont peu nom-

breux, et que les familles les plus anciennes et les plus qualifiées du pays, ne se voyant qu'entre elles, doivent, sans aucun doute, se dire la haute société.

» — Pour ceux-là, je ne m'en soucie guère! dit Hermance. — Ce sont donc les fonctionnaires que vous appelez la meilleure société? — Pourquoi pas? Faut-il être frondeur et orgueilleux comme les nobles pour avoir droit à ce titre? — Je suis bien de votre avis, l'orgueil et le manque de charité ne rendent pas une société bonne, au contraire. Cet avantage ne se trouve, il me semble, que dans les aimables réunions des gens pieux, charitables, de ces personnes qui s'occupent beaucoup de leur prochain, mais uniquement pour lui vouloir du bien. — Vous voulez qu'on ne se voie qu'en assemblée de charité ! Vraiment, Mademoiselle, vous êtes plus dévote encore qu'on ne l'est au couvent ! — Je ne le suis pas plus que ma cousine, et comme vous avez été élevées ensemble, je vous croyais les mêmes principes.

» — Mais franchement, mademoiselle, est-ce que vous pensez que, sortie du couvent, on doive continuer à vivre dans cet étroit fourreau, cette espèce d'étui, dans lequel on nous y enserre ? — Moi je trouve, Madame, que cet étui dont vous vous plaignez est un vêtement large, commode, qui permet de se mouvoir à l'aise, et ne gêne

point ceux qui tiennent à suivre la voie droite. — Eh bien, j'envie votre bonheur de sentir ainsi! a dit Hermance. Oui, dans mes beaux jours du couvent, au temps de ma première communion, je me souviens que ces idées-là étaient les miennes; je ne croyais pas qu'on pût être heureuse d'une autre vie que de celle des pensionnaires; les liens dont on nous serraient me semblaient des festons de fleurs!...

» — Comment se fait-il que vous ayez cessé de penser ainsi? — Je n'en sais vraiment rien; c'est ma mère, je crois, qui me fit sentir ce que ces illusions de petites filles ont de ridicule. — Mais à quel propos? — Oh! c'est quand il a été question de mes relations avec le monde; j'étais remplie de scrupules dans ce temps-là... — Et madame votre mère vous les a tous ôtés?... » Je ne sais comment j'ai dit cela, comme je le sentais sans doute, mais Hermance en a rougi pour sa mère et pour elle. Un silence embarrassant a suivi cette émotion, et puis elle s'est levée pour se retirer.

Comme tu m'as recommandé ton ancienne compagne, et que sa position vraiment chanceuse m'intéresse, je souffrais de la voir s'en aller ainsi. Heureusement que j'ai songé à la faire sortir par le jardin; là, j'ai pu reprendre la parole, et, tout en devisant au sujet du temps, des arbres, je lui

cueillais un bouquet qui fut un gage de réconciliation; si bien que, lorsque je lui annonçai mon départ, l'idée que j'allais bientôt m'éloigner a paru lui faire de la peine. « J'aurais eu du plaisir à vous voir souvent, m'a-t-elle dit d'un accent qui paraissait sincère. » Je voudrais bien, avant de m'en aller, la mettre en relation avec mesdames Fournier pour la laisser à leurs soins, car du choix que va faire cette jeune femme pour ses liaisons, dépendra peut-être le sort de sa vie!

Ayant communiqué ce désir à mon père, il m'a conseillé de donner un goûter pour réunir notre merveilleuse avec nos amies; qu'elle les voie seulement, et pour lors elle rapprendra ce que sa mère lui a fait oublier : savoir que, bien loin de tenir à l'étroit ceux qui les pratiquent, la vertu et la piété agrandissent et développent au contraire merveilleusement tout ce qu'elles touchent.

Comme on m'avait demandé à Sainte-Lucie, dès que j'en aurais le temps, d'y porter de tes nouvelles, j'ai été lire ta lettre à la maîtresse d'ouvrage et aux pensionnaires qui t'ont vue. L'une d'elles, dès que j'eus fini ma lecture, sortit tout à coup, nous laissant toutes étonnées de sa fugue; mais nous le fûmes encore davantage, en la voyant arriver dans le parloir où j'étais, et s'élancer dans mes bras, en me disant, toute essoufflée : « Je n'y

ai pas tenu, il m'a fallu obtenir la permission de venir vous embrasser ; mais c'est pour votre cousine : vous lui direz que je suis Lyonnaise, et que je suis si ravie de ce qu'elle dit de ma chère ville de Lyon, que je voudrais aller à Paris embrasser mademoiselle Beauvoir moi-même. » Je te laisse, chère amie, en me faisant l'écho de cette petulante enfant.

LETTRE SOIXANTE-SIXIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Paris.

Oserais-je, mon amie, te peindre la joie de mon retour, quand tu te plains encore des peines de mon départ? Comme tu le dis, tu es restée, c'est la plus triste part. Ni mouvement, ni changement de lieu, point d'amis qu'on retrouve pour te distraire! Tandis que moi, j'ai couru, j'ai vu, et, pour achever la phrase, j'ai vaincu l'ennemi. Oui, c'est vrai, cette stupeur de la séparation, cet ennui qui vous tient et paraît ne devoir plus vous quitter, je n'ai pas senti comme toi ces peines; mais pour n'avoir pas tant souffert, je n'en aime pas moins bien que toi, et je pense que tu en es persuadée, chère Thérèse.

Avant que je te le dise, tu devines avec quel bonheur extrême j'ai revu notre mère bien-aimée; j'ai pleuré de joie en l'embrassant, elle aussi, en me serrant dans ses bras, avait les yeux pleins de larmes. Nos maîtresses de classes, toutes nos mères ont eu l'air heureux de me revoir. Pour mes compagnes, elles ont été bien contentes et en ont conclu qu'une telle joie devait leur valoir un jour de congé; ce raisonnement, comme s'il était bon, leur a fait obtenir ce qu'elles demandaient : se figure-t-on une bonté pareille?

Pauline est accourue pour me voir, bonne, tendre, charmante, mais changée!.... O mon Dieu! comme cette vue me corrompt la joie de la revoir! d'abord elle m'a paru grandie d'une manière étonnante; je le lui ai dit. « C'est la maigreur qui te fait cet effet, » m'a-t-elle répondu tranquillement. Sa figure aussi n'est plus la même; elle était ronde, fraîche, tout enfantine; maintenant elle est allongée et pâle, ses yeux doux et penseurs sont devenus brillants : elle était jolie, à présent elle est belle; mais d'une beauté qui fait mal, car en certains moments où elle reste les yeux baissés et dans une pose immobile, on se demande comment, au lieu d'être assise, elle n'est pas déjà couchée pour le dernier repos? Marianne, sa sœur, était avec elle, ce qui a fait diversion aux tristes pensées qui m'assiégeaient, et nous a aidées à sou-

tenir la conversation; car cette jeune personne est aimable et spirituelle. J'ai vu qu'elle comprenait ce que j'éprouvais; plusieurs fois elle m'a regardée d'une manière éloquente, j'ai lu dans ses yeux qu'elle souffre beaucoup de voir sa sœur dépérir ainsi.

Après cette visite, j'ai reçu celle de ma tante, à qui son fils donnait le bras. Celui-ci a témoigné tant de joie de me revoir, il a tellement entassé les compliments, les félicitations et les questions, que je trouvais à peine le temps de lui répondre. La joie de ce bon cousin était si franche, si gaie et si bien exprimée, que j'en avais d'abord pris ma part, lorsque tout à coup, regardant ma tante, je la vois ravie au troisième ciel! prête à faire pour son fils la demande que celui-ci ne pouvait faire lui-même. La vue de ce bonheur, si mal fondé, m'a fait devenir toute de glace. Raymond s'en aperçut bientôt, et voyant du reproche dans ma contenance, il en fut si déconcerté qu'il ne trouvait plus rien à dire. La peur de quelque scène me fit chercher à couvrir ce silence, et me voilà disant que j'espère revoir bientôt mon oncle et toi.

« Comment! ils vont venir ces chers parents! s'écria ma tante, je sais combien vous les aimiez, Joséphine; aussi je ne veux pas qu'ils aillent, à leur arrivée à Paris, descendre ailleurs que chez

moi. — Merci, ma tante; mais cela ne sera pas possible. — Et pourquoi? je vous prie, n'ai-je pas un grand appartement dont je n'occupe que les deux tiers? — Je suis bien reconnaissante de votre offre, ma tante, mais mon oncle ne l'acceptera pas. —Voudriez-vous bien, ma nièce, me dire pourquoi? » J'étais à bout, ne sachant que répondre, quand mon cousin s'avisa de dire : « M. Valcourt a peut-être ici des amis dont les droits l'emporteront sur les nôtres. — Il faut éclaircir cela, dit ma tante; songez, Joséphine, combien il serait agréable pour vous, et j'ose le dire, pour votre cousine, qu'elle fût chez moi. » J'étais si montée contre Raymond d'avoir, par son peu de franchise ou de courage si l'on veut, laissé venir les choses à ce point que je repondis aussitôt :

« Vous aussi, ma tante, auriez du plaisir, je n'en doute pas, à voir de près ma bonne Thérèse; car elle est douce, aimable et surtout si sincère ! J'avoue que cette qualité est une de celles qui me touchent le plus en elle; jamais elle n'a trompé personne et même elle ne peut, sans souffrir, voir tomber quelqu'un dans une erreur quelconque. — Je crois, dit Raymond d'une voix altérée, qu'en cela, ma cousine, vous lui ressemblez.—Vous avez raison, lui ai-je répondu, et je ne puis concevoir, surtout, comment des enfants usent de dissimulation envers leurs parents. La vérité est si noble, si

belle, qu'en supposant qu'elle puisse affliger quand on l'entend, elle montre au moins de la confiance; au lieu que la dissimulation dégrade ceux qui l'emploient et humilient ceux qui se sont vus trompés.

— Ce que vous dites, Joséphine, m'ouvre les yeux, s'écria Raymond; oui, tout soldat que je suis, j'ai été lâche!... non pas devant l'ennemi, mais avec vous, ma mère. — Que voulez-vous dire, mon fils? — Cela signifie que vous voulez me marier et que moi aussi je veux l'être. — Fort bien!... dit ma tante, en planant toujours dans les nuages. — Nous ne différons que sur un point, poursuivit mon cousin, c'est que vous voudriez pour moi une riche héritière, et que moi je désire épouser, avec votre consentement, mademoiselle Valcourt. »

Ici ma pauvre tante fit une chute terrible; « Thérèse Valcourt! répéta-t-elle en balbutiant. — Oui, ma mère, et c'est pour cela précisément que vous ne pouvez, à son arrivée à Paris avec son père, leur offrir de descendre chez vous; cela ne serait pas convenable. — Et pensez-vous l'être vous-même, Monsieur, dit ma tante avec colère, en vous moquant ainsi de moi? » Jusque là j'avais été peu contente du respect filial de mon cousin; hélas! il n'a pas été mieux élevé; mais ici le disciple de M. de Fernel se fit voir, car, mettant un genou en terre, il prit une main de sa mère, la baisa et lui

parlant de la manière la plus tendre, la plus respectable, il tâcha de l'amener à approuver ses sentiments. Mais il fut repoussé avec dédain, ma tante ne pouvant se résoudre à quitter aussi promptement le deuil de ses espérances. « Et vous, Mademoiselle, dit-elle en m'apostrophant, vous approuvez cette révolte ?

— Mon cousin ne m'a fait aucune confidence et ne m'a pas demandé de conseils, répondis-je. — Mais si on vous demandait votre opinion sur cette affaire, quelle serait votre réponse ?

— Quand il s'agit, comme ici, des sentiments intimes d'une mère et de son fils, conviendrait-il à une jeune personne comme moi d'émettre une opinion, ma chère tante ?

— Ainsi vous voulez rester neutre au lieu de vous ranger de mon côté. C'est très-bien, Mademoiselle, je dirai cela à madame votre supérieure, et nous verrons si elle approuvera cette morale. »

Tu vois que la colère faisait divaguer ma pauvre tante; peu d'instants après elle partit en rudoyant son fils, lequel, triste de cet éclat, laissait pourtant percer au travers des nuages de son ennui un certain air de soulagement au sujet de ce lourd secret dont il s'était enfin déchargé. Te voilà en prenant ta part, mon amie, je ne te demande point de réponse décisive à ce sujet; sachant bien que ton père et toi ne voudrez rien dire tant que

ma tante n'aura pas accédé à la demande de son fils. Adieu, chère amie.

LETTRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Ta lettre nous a fait une vive impression, mon amie, elle contient tant de choses! bien loin de me plaindre de la joie que tu as éprouvée au retour je l'ai partagée, j'en ai joui avec toi comme nous ferons toujours réciproquement. Et cette chère Pauline! son mal s'aggrave donc chaque jour? Hélas! je ne ferai que l'entrevoir, et mieux vaudrait ne la point connaître; mais non pourtant, c'est une âme céleste, et je dois me trouver heureuse si je puis voir, ne fût-ce qu'un moment, cette figure aimable qui devra renaître un jour incorruptible et glorieuse.

Et ta tante et ton cousin..... quelle scène! j'en ai été toute stupéfaite! je souffre beaucoup, mon amie, je te l'avoue, de me voir, quoique bien innocemment, la cause d'un dissentiment entre une mère et son fils. Et puis quelle perspective de se voir belle-fille d'une personne qui vous accepte de force! Quand nous avons eu longtemps et sé-

rieusement, mon père et moi, parlé de cette affaire, nous avons souri tous deux à l'idée que vous voilà, toi et ton cousin, dans la même impasse. Arrêtés l'un et l'autre dans votre carrière par l'obstacle de vos mères qui ne veulent vous approuver ni l'une ni l'autre, céderont-elles? Laquelle cédera la première? Une seule chose est pour moi certaine, c'est que leur conduite est dictée par des motifs bien différents; si jamais ta mère dit oui, tu pourras, le cœur joyeux, voguer à toutes voiles; au lieu que le consentement de madame Laval peut être donné de manière à laisser subsister bien des nuages..... Cette idée de nous avoir chez elle, prouve qu'elle est obligeante, la pauvre dame. Je te dirai, Joséphine, que je ne puis lui en vouloir de t'avoir voulu pour belle-fille : on croit que c'est par intérêt; mais ne peut-elle pas t'aimer pour toi-même? Je regrette seulement son manque de franchise au sujet de M. de Fernel.

A propos de ce nom qui nous est si cher (à mon père et à moi, veux-je dire), j'espère qu'un jour ou l'autre il trouvera place dans tes lettres; car, plaisanterie à part, celui qui le porte mérite trop d'estime pour qu'on puisse l'oublier ou feindre de n'y pas songer : pardonne, amie, si j'emploie ce mot feindre, tu es incapable de dissimuler, je le sais; mais par une modestie outrée tu pourrais, même avec moi, éviter ce sujet de conversa-

tion, et au point où en sont les choses, j'ai droit de savoir tout ce qui peut advenir, qu'en dis-tu?

Tu me connais et tu sais par conséquent combien j'ai toujours eu d'aversion pour ces conversations légères et pernicieuses dans lesquelles bien des jeunes filles, n'écoutant que leur amour-propre, se targuent entre elles d'être remarquées, admirées, recherchées!..... Mais entre ces paroles vaines et un silence absolu il est un milieu raisonnable, c'est de se montrer confiante envers ses amis lorsqu'il est décidément question d'une chose grave et sainte comme le mariage. Je ne sais ce qui me prend de te faire ainsi une espèce de sermon; mais vois-tu, comme je te le disais tout à l'heure, c'est que mon père et moi nous aimons tant M. de Fernel, que nous voudrions le voir heureux, et pour cela il faut que tu en viennes à penser un peu comme nous.

J'ai été chez mesdames Fournier pour leur parler d'Hermance; elles m'ont dit qu'elles n'omettraient rien pour lui faire aimer leur société; nous avons pris jour pour la réunion qui aura lieu chez nous, et j'ai invité madame Lécuyer, mais sans lui dire avec qui elle se trouvera; elle connaît ces dames de réputation, qui ne les connaît pas? Cette renommée de vertus et de bonnes œuvres l'effarouche, bien entendu; si elle savait avec qui je l'invite, peut-être ne viendrait-elle pas,

ou, si elle venait, ce serait avec l'esprit prévenu, et voilà ce que je veux éviter. Dans ma première lettre je te rendrai compte de cette entrevue. Adieu, amie.

LETTRE SOIXANTE-HUITIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Nous avons été bien édifiées ces jours-ci, chère amie, à l'occasion d'une profession qui vient d'avoir lieu dans notre maison. Tu te rappelles sans doute que l'année passée je t'avais parlé d'une novice dont l'entrée au couvent était bien remarquable, puisqu'elle a tout ce que le monde envie, et qu'elle est chérie par d'excellents parents.

Pendant le noviciat de sœur Marie, son père et sa mère ont montré un courage admirable, et ce qui est surtout, à mon gré, héroïque de leur part, c'est que leur plus jeune fille vient voir sa sœur tant qu'elle veut, ses parents n'y mettent point d'obstacle ; et pourtant cette enfant de douze ans, seule compagne de sa mère à présent, dit toujours qu'elle veut, comme sa sœur, être religieuse ! Étant un jour en même temps qu'eux au parloir, je l'ai entendue moi-même répéter ces paroles ; en regardant sa mère, je vis qu'elle pâlissait légère-

ment, mais sans rien témoigner du reste ; son père garda le même silence en essuyant furtivement une larme.

Bons parents ! je souffrais avec eux et je sentais le désir de les consoler ! Madame V*** s'en aperçut, je pense, car s'étant levée elle vint à moi et me dit que sans lui avoir jamais parlé, elle connaissait pourtant mademoiselle Beauvoir ; que, lorsque je serais sortie du couvent, elle se trouverait heureuse de faire avec moi plus ample connaissance. Comme j'aime beaucoup sœur Marie, c'est elle sans doute qui aura parlé de moi à sa mère, et j'ai pu répondre à cette excellente dame que je serais honorée de pouvoir jouir d'une intimité telle que la sienne. Le père, beau vieillard à cheveux blancs, a la plus vénérable figure qu'on puisse voir ; et ce sont de bons parents comme ceux-ci que leurs enfants quittent ! mais que je suis sotte ! les mauvais parents n'apprennent guère à leurs enfants l'amour de Dieu et le mépris du monde ! C'est parce que ceux-ci sont bons et vertueux que leurs enfants seront des anges, car les saints ont la plupart du temps des saints pour ascendants. Et au lieu de s'amuser à plaindre ces parents-là, on pourrait, je crois, garder sa compassion pour ceux qui n'ayant donné à leurs enfants que de tristes exemples, n'ont que honte et malheur à attendre d'eux.

Pauline est venue assister à la profession de mademoiselle V***. Le bonheur de voir cette cérémonie religieuse lui a donné la force d'y rester sans trop de fatigue. « Te rappelles-tu, lui demandai-je à cette occasion, avoir dit, lorsque sœur Marie prit le voile blanc, que tu préférais le noir parce qu'il finit tout ? — Je ne me souviens pas de cela, dit-elle, mais je ne savais ce que je disais alors ; car je préfère à tout la draperie blanche, à présent. » Je la regardai d'un air de reproche. « Pourquoi te fâcher, mon amie, dit-elle, est-ce parce que je dois bientôt quitter l'exil, que tu ne veux pas entendre parler de mon avenir ? — Oui, lui dis-je, parce que tu affliges ceux qui seraient heureux de te conserver. — Si j'avais pu m'enfermer aux Carmélites, nous aurions été également séparées. — J'aurais pu, dans les grandes occasions, recourir à tes prières. — Penses-tu donc que je ne prierai pas dans l'autre monde? — Oh! si, Pauline, tu prieras avec les saints, avec les anges ! — Je crains bien qu'il n'en soit pas ainsi, repritelle en secouant la tête, j'irai en purgatoire expier mes péchés : n'oublie donc pas, Joséphine, toi qui m'auras si tendrement aimée, de contribuer à ma délivrance. — Tu me navres, lui dis-je ; une des conditions de mon bonheur eût été de faire pour lui beaucoup de choses en ce monde. — Je ne désire rien personnellement, mais je te recommande

Marianne, reporte sur elle l'amitié que tu as pour moi, son cœur affligé aura besoin de cette consolation ; je te demanderai aussi d'aller voir quelquefois ma mère.... » A ce nom je vis que son courage fléchissait, et sans parler davantage, elle me prit la main, et nous allâmes à la chapelle.

Là, ce fut l'attendrissement d'une mère qui nous fit mal, car malgré toute sa résignation, le cœur de madame V*** faiblit, lorsqu'elle vit sa fille sous le drap mortuaire ! Faisant un appel à toutes ses forces, elle a pu rester jusqu'à la fin, mais en respirant des sels, et en souffrant beaucoup de l'âme et du corps. Quel contraste entre ces tortures qu'enduraient la chair et le sang, et la figure sereine de la jeune religieuse tout entière à Dieu et à son bonheur ! Ses pieds touchaient à peine la terre, et sa figure était si radieuse qu'on craignait, en la regardant, de voir s'évanouir tout à coup cette ravissante vision. Pauline non plus en ces instants solennels n'était pas de ce monde ; je l'ai vue pendant la cérémonie s'identifiant tellement avec la jeune professe qu'elle a renoncé aux mêmes choses, qu'elle a prononcé les mêmes vœux ! Aussi la regardé-je littéralement comme une religieuse à présent, et je crois bien que ses prières et ses pratiques égalent ce qu'on fait dans les couvents.

Je ne sais vraiment pas ce que tu me veux à

propos de M. de Fernel, mon amie ; qu'ai-je fait ou plutôt qu'ai je omis pour que tu viennes me prêcher la franchise? Que puis-je te dire d'une personne dont je n'entends pas parler et que je ne vois point? Peut-être a-t-il oublié ta cousine!... Mais non, je suis injuste en disant cela, c'est un chrétien, un homme d'honneur dont la parole est sacrée, mais qui n'a pour le moment rien à dire ni à faire, puisque la position est toujours la même. Peut-être souffre-t-il à cause de la volonté de sa mère qu'il voudrait accomplir ; mais je n'y puis rien ! Ne me gronde donc plus à son sujet, je t'en prie, car quelque peu mérité qu'il soit par moi, un reproche de ta part fait toujours de la peine à ton affectionnée cousine.

LETTRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Nous sommes encore au milieu des fleurs de notre jardin, nous cueillons ses fruits, et pourtant il n'est plus à nous, chère amie; nous l'avons vendu depuis quelques jours. Ce sont les bonnes gens de la ferme qui l'ont acheté, ils le loueront avec l'appartement que nous occupons ; et comme

il y a toujours des étrangers en ce pays, notamment des Anglais, ce petit logement sera d'un bon revenu, et je suis contente que ce soient des amis qui en profitent. Quant à l'argent que nous en avons tiré, ne trouverais-tu pas choquant, après la manière dont il nous est venu, que nous l'eussions mis dans nos *coffres*? Aussi ne l'avons-nous pas fait.

Le soir de la vente il fut décidé entre mon père et moi, que cette somme serait pour les pauvres, et je ne puis te dire la joie que j'ai ressentie lorsque nous eûmes pris cette détermination! Mille écus à donner aux pauvres quand on l'est un peu soi-même! Je n'en dormis pas, et mon père, aussi content que moi, me dit, le lendemain, que sa nuit s'était passée à songer aux heureux que nous pourrions faire. Après bien des combinaisons, des projets discutés ensemble, nous nous sommes décidés à donner mille francs à nos amies mesdames Fournier, qui sauront si bien comment les placer; mille francs à nos mères de Sainte-Lucie dont la charité est si grande qu'elles sont toujours en butte à l'importunité des pauvres. Le reste de la somme a été partagé entre mon père et moi. Cinq cents francs chacun pour nos protégés particuliers! Après partage et calcul mental croiras-tu que je me suis surprise à dire : C'est bien peu! et pourtant au milieu de ma vie ordinaire, lors-

que j'ai réuni à la fois vingt francs dans mon aumônière je m'estime heureuse..... A quoi bon la fortune si nous sommes ainsi ? C'est une pauvreté qui change de nom, voilà tout.

Avant son départ définitif du Midi, mon père veut aller visiter un ami de Marseille, voyage déjà entrepris, comme tu sais, et qui a été si tristement interrompu. Ce bon père avait envie que j'allasse avec lui, mais je trouve que c'est bien de la dépense, et que nous aurons assez du voyage de Paris. J'irai donc passer ces huit jours chez nos mères, faire une bonne retraite, me retremper et me fortifier pour le moment où je vais entrer dans le monde. C'est bien le mot, car je sens qu'à Paris je ne pourrai pas vivre retirée comme ici. Il faudra recevoir des visites, en rendre, tout cela me fait déjà peur ; mais nous nous serrerons l'une contre l'autre, et nous aurons d'ailleurs deux bons guides, mon père et M. de Fernel ! Lorsque la reconnaissance place ce nom sous ma plume, ce n'est pas un reproche que je te fais, ne va pas le croire ; seulement, au lieu d'être résignée comme toi de ce que nous ne savons pas ce que fait ce bon Monsieur, j'en souffre un peu, voilà la différence.

Maintenant, je te dois la relation du goûter que nous avons donné à la maison pour réunir madame Lécuyer et nos amies ; comme mesdames Fournier sont excellentes musiciennes, qu'Hermance chante

un peu, j'avais dit à celle-ci que nous aurions de la musique, sans m'expliquer autrement, laissant le champ à son imagination pour chercher quelles virtuoses devaient ce jour-là se trouver avec elle. Ainsi que je les en avais priées, nos amies arrivèrent les premières avec leur mère, cela faisait trois personnes; et pour *étoffer* un peu plus cette assemblée, j'avais pu avoir deux pensionnaires de Sainte-Lucie, jolies et aimables personnes qui jouant entre elles avec des livres, des gravures, ne devaient gêner en rien notre réunion.

Caroline Fournier en entrant me fit remarquer comme elle était élégante; en effet, forçant son aversion pour la toilette, elle avait mis sa robe blanche, réservée uniquement pour les processions. Un ruban bleu retenu au col par un bijou, et une ceinture flottante de même couleur me firent reculer de deux pas en arrière, je pouvais à peine en croire mes yeux. « Est-ce Caroline, m'écriai-je, que je vois habillée avec une telle recherche?—Tu vois, me dit-elle, que je ne veux pas effaroucher notre nouvelle connaissance, il faut qu'elle se croie en pays ami, et cela ne serait pas, si j'étais venue dans mon négligé ordinaire. — Ni même dans l'extraordinaire, » lui dit sa sœur.

Madame Fournier s'était aussi parée, selon son âge, comme pour un jour de Pentecôte. « Et vous, dis-je à Théodora, il me semble que vous n'avez

pas fait de grands frais de toilette? C'est bien votre robe brune, la plus neuve à la vérité, mais vous n'avez pas changé votre costume. — Comment! dit-elle, et cette collerette à petite dentelle que Caroline m'a prêtée! Je croyais que cela me donnait l'air d'une coquette; vous me rassurez un peu en me disant que je suis la même; ajoutez que j'ai des gants de peau, chose qui ne m'est pas ordinaire. — Je n'ai pas pu la conduire au delà, dit Caroline; néanmoins elle ne nous fera point de tort; je compte pour cela sur l'éloquence de sa parole, et sur ce chant à la fois brillant et doux que nous aimons tant à entendre. » Théodora, qui ne peut souffrir les louanges, changea de discours en rougissant, et, après une heure d'attente, nous vîmes paraître madame Lécuyer en grande parure.

Les exemples et les malheureux principes de sa mère ont fait tort à cette jeune femme, mais il lui reste entre autres choses de son éducation du couvent, cet abord aimable, cet air simple que le monde ne lui a point ôté, et qui ont charmé tout de suite nos bonnes et indulgentes amies. En raison du rapprochement d'âge, Caroline fut la première en contact avec l'étrangère; celle-ci, enchantée de la grâce, de l'enjouement et aussi de l'aimable figure de notre amie, me dit, dans un moment propice : « Cette jeune personne est char-

mante, et si bien mise! » Comme je répétai cela à Caroline, elle fut prise d'une telle envie de rire, qu'il lui fallut sortir quelques moments pour ne pas causer de scandale. C'est qu'en effet sa toilette n'en était pas une, à côté de celle d'Hermance; car celle-ci était parée de tous les pompons à la mode; mais c'est probablement la simplicité même de sa nouvelle connaissance qui, par l'effet du contraste, séduisait madame Lécuyer.

Le temps qui précéda le goûter se passa en conversations, en promenades dans le jardin. Les jeunes pensionnaires s'étant mises à se poursuivre, nous nous laissâmes entraîner par elles à jouer aux quatre coins, sauf Théodora et sa mère, qui restèrent spectatrices de ces jeux turbulents. Après le goûter, nos amies chantèrent, soit ensemble, soit séparément; mais toujours avec ce goût, cette pureté de méthode qui font si bien valoir leurs jolies voix. Hermance en était dans l'admiration, et répéta plusieurs fois que, même à la *préfecture*, elle n'avait rien entendu de pareil. Nous voulions la faire chanter aussi; mais elle ne sait, en fait de choses nouvelles, que des ariettes ou de grands airs passionnés, qui auraient été déplacés, elle le sentit elle-même, dans la compagnie où elle se trouvait. Je fus bien aise de lui voir demander à emprunter quelques-uns de ces morceaux si convenables pour de jeunes per-

sonnes, et pourtant pleins d'âme, qu'avaient chantés nos amies; celles-ci les lui offrirent de suite pour les apprendre et les garder aussi longtemps qu'elle en aurait besoin. L'après-midi se passa rapidement ainsi, et l'heure du départ arrivée, chacun avait trouvé le temps court, et regrettait qu'il fallût déjà se séparer. Mesdames Fournier partirent les premières, emmenant les pensionnaires; madame Lécuyer attendit son mari, qui devait venir la prendre.

« J'ai mille remercìments à vous faire, me dit-elle alors, pour m'avoir mise en rapport avec ces aimables personnes; me sera-t-il permis, pensez-vous, de cultiver leur connaissance? — Ce sera pour elles un vrai plaisir, si vous le faites, Madame; car, de leur côté, elles m'ont témoigné le désir d'être en rapport avec vous. — Vraiment! j'en suis ravie, car on trouve tout réuni chez elles: esprit, gaîté, conversation agréable, et ce talent musical! —Voilà pour le charme de leur société, lui dis-je; mais ce que vous aurez lieu d'apprécier en outre, lorsque vous serez liée avec elles, c'est la sûreté de leur commerce, cette égalité d'humeur qui fait qu'on se repose doucement et constamment sur l'amitié qu'elles vous portent; vous n'aurez là ni jalousie, ni médisance, ni caprice à craindre; bien loin de là, ceux qui les connaissent vont se délasser chez elles de tous les

ennuis qu'ils éprouvent trop souvent dans le monde, de la part de ceux qui ne leur ressemblent pas.

— Je comprends parfaitement cela, dit Hermance, et j'userai aussi de cet agréable remède, si vous voulez bien, avant votre départ, me mettre en relation avec mesdames.... Veuillez me dire leur nom, je vous prie? Mesdames Fournier!..... s'écria-t-elle, quand j'eus satisfait à sa demande. Comment! ces personnes dévotes par excellence! qui sont de toutes les œuvres de charité! qui assistent à tous les offices... — Précisément, lui dis-je; mais pourquoi cela vous étonne-t-il? — Parce qu'elles rient, courent, chantent, et que leur conversation est très-attrayante. — Ce que vous citez-là, Madame, n'empêche ni de prier Dieu, ni de soulager son prochain. — C'est vrai, et pourtant, lorsqu'on parle de ces personnes si dévotes, je ne puis m'empêcher de me les figurer sérieuses et... — Et même fâcheuses, lui dis-je, voyant qu'elle hésitait. Cependant, Madame, cette erreur ne devrait pas être la vôtre, puisque, élevée dans un couvent, vous avez pu voir que des personnes, entièrement consacrées à Dieu, peuvent être remplies de talents et d'une humeur toujours aimable. C'est, croyez-moi, la fausse, la demi dévotion qui fait tort aux personnes vraiment pieuses; car, au nombre des caractères de la vé-

ritable piété, sont l'amabilité, la gaîté, et ce qu'on nomme la sainte liberté de l'esprit; mieux on connaît Dieu, et mieux on sait qu'il ne demande pas à être servi avec contrainte. — Pourquoi faut-il que tout le monde ne soit pas comme vous et ces dames ! » dit Hermance. J'allais lui demander si elle était condamnée à voir tout le monde, lorsque, son mari étant venu la prendre, nous nous séparâmes.

Restée seule avec mon père, je me suis délassée en lui racontant comment notre temps avait été employé; car, de peur de nous gêner, ce bon père avait voulu rester dehors tout l'après-midi. Il m'a fallu une heure de dédommagement pour cette absence; heure de douce causerie, d'affection confiante, et qui repose si bien après les travaux ou les plaisirs de la journée ! Adieu, chère amie.

LETTRE SOIXANTE-DIXIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Hier notre mère me fait appeler au parloir, chère amie, et je la trouvai avec mon cousin. « J'ai voulu vous voir sans ma mère, mais avec l'as-

sentiment de la vôtre, me dit-il, pour vous faire des excuses au sujet de la scène dont je vous ai rendue témoin l'autre jour. J'aurais mieux fait, je le sens, puisque j'avais attendu si longtemps, de différer encore un peu d'instruire ma mère; je vous devais ce ménagement, mais je me suis dit : Te voilà monté, la présence même de Joséphine te donne du courage, et sans réfléchir davantage, j'ai parlé : m'en voulez-vous encore pour cela, ma cousine? — Je ne vous en ai pas voulu du tout, lui dis-je, je suis trop contente que vous ayez enfin parlé à ma tante, et vous devez vous trouver vous-même bien soulagé ?

— Quel soulagement ! s'est écrié Raymond; si vous saviez la vie que je mène ! ma mère me boude constamment, ou, si elle ouvre un moment la bouche, c'est pour me dire des choses désagréables. Aussi, après vous avoir fait mes excuses, je venais pour demander à madame la supérieure quelque conseil, un moyen pour apaiser ma mère et l'amener à me donner son consentement.— Vous savez aussi bien que moi, Monsieur, j'en suis sûre, ce qu'il faut faire, dit notre mère; car vous êtes un fils soumis et tendre, ajoutez à cela que vous donnerez à madame Laval tout le temps nécessaire pour qu'elle en vienne à goûter doucement vos idées.

— Du temps ! Madame, pardon! mais si on était à ma place on n'en parlerait pas si à son aise ! Le

meilleur de mes amis se mariera bientôt, à ce que je crois, et je me suis mis dans la tête que nos noces se feraient le même jour. — Mon cousin, ai-je dit avec un grand sérieux, vous parlez avec une assurance qui m'étonne. En supposant que vous obteniez l'aveu de ma tante, avez-vous ceux de mon oncle et de ma cousine ? »

L'air éperdu de Raymond, à ces paroles, me donne encore envie de rire quand j'y pense : figure-toi un homme qui tiendrait en main et porterait avec extase quelqu'objet bien précieux qu'un habile filou lui enlèverait en disparaissant aussitôt, et tu auras une idée de l'expression de figure qu'eut mon cousin en m'écoutant. Lorsqu'il put parler, ce fut par des exclamations qu'il exhala sa douleur. « Ainsi je me suis abusé !... imbécile ! c'est bien à toi de prétendre à la main de mademoiselle Valcourt ! pourtant son père est si bon !... etc. Vous me regardez comme un présomptueux, ma cousine, eh bien ! apprenez que sous ce rapport je ne suis pas seul coupable. De moi-même je n'aurais peut-être pas osé penser à une personne si sage ; mais M. de Fernel m'a encouragé... Oui, poursuivit Raymond plus vivement, quand ce cher Antoine vint à Toulouse je lui fis toutes mes confidences, et aussitôt il me dit que, puisque je voulais bien sincèrement m'amender, il se portait garant que je pouvais obtenir mademoiselle Val-

court. Comment ne pas espérer quand c'est M. de Fernel qui promet et s'engage?

— Je ne vous ai fait qu'une simple observation, mon cousin, et nullement dans l'intention de vous faire de la peine; ainsi tâchez de fléchir ma tante, et puis, avec l'aide de M. de Fernel, peut-être irez-vous plus loin. — Appuyé par lui je dois réussir, dit Raymond en reprenant courage, monsieur de Valcourt l'aime tant! et comment ne le ferait-il pas? tout le monde l'aime! Oh! heureuse la femme qui est destinée à cet homme-là! — Il va donc se marier? dit notre mère. — Oui, Madame, mais j'ignore le nom de la future; pourvu qu'elle soit bonne et aimable! c'est lui qui mériterait une Thérèse! — Peut-être a-t-il trouvé mieux! dit en souriant notre mère. — Malgré le profond respect que je vous dois, Madame, permettez-moi de vous dire que c'est impossible. C'est de ce mariage que je parlais en disant que le mien aurait lieu le même jour; Antoine parle très-peu, de sorte que je n'ai rien approfondi de ses affaires; seulement il me semble voir qu'il est triste depuis quelque temps à cause d'un obstacle qui entrave son mariage. Si je savais ce que c'est, j'irais voir à trancher ce nœud gordien, moi!... — Tâchez auparavant de dénouer le vôtre, Monsieur, a dit doucement notre mère; » et comme c'était l'heure des offices, nous nous retirâmes peu après.

J'ai été fort contente de voir que si M. de Fernel a reçu toutes les confidences de mon cousin, il ne lui a pas fait les siennes en retour. Éprouverais-tu de l'ennui, mon amie, de te trouver dans la situation contraire? Mais non, Raymond ayant besoin d'un guide, il a dû lui donner toute sa confiance, tandis que, du côté de M. de Fernel, les confidences eussent été inconvenantes et d'autant plus mal placées qu'elles eussent rendu la position de mon cousin encore plus fausse envers sa mère.

Une personne dont je ne t'ai point parlé depuis mon retour, et envers qui cet oubli serait presque de l'ingratitude, c'est M. de Foublis; mais tu sais d'avance toute la joie que j'ai éprouvée à me retrouver sous sa tutelle. Je n'aurais pas cent autres sujets de l'aimer et de le vénérer, que j'éprouverais pour lui ces deux sentiments pour ses bontés envers Pauline; voyant qu'il fait du bien à la famille Leclerc par ses visites, il y va le plus qu'il peut; s'attachant surtout à voir les jeunes gens avec lesquels il est comme un père : c'est au point que lorsqu'ils sont libres il les emmène à la campagne, les amusant et les instruisant à la fois par sa conversation si nourrie et si aimable. Ce puissant secours prolonge, je n'en doute pas, quelque peu les jours de Pauline, parce qu'elle y trouve de la paix pour le moment, et un gage de

sécurité pour cet avenir dont la pensée a été longtemps une de ses plus lourdes peines. Aimable et cher ange ! quelqu'accoutumée que je sois maintenant à l'idée de la perdre, j'ai besoin de me dire, mon amie, que tu seras là pour me consoler de ce malheur. Adieu !

LETTRE SOIXANTE-ONZIÈME.

THÉRÈSE A JOSÉPHINE.

Le temps passe, chère amie, et dès que mon père sera de retour de Marseille, nous nous mettrons en route pour Paris ! Bientôt l'heure sonnera où il faudra dire adieu à tant d'amies si chères ! Tout entière à ces pensées, je n'ai pu en être détournée que par ce que tu me dis de la consolation que tu espères trouver en moi pour la perte de Pauline. Voilà une idée bien en harmonie avec celles qui m'oppressent, les séparations et la mort se ressemblent ; car je n'espère plus revoir ceux que je quitte ici, notamment ces chères mères qui m'accueillent en ce moment, me serrent maternellement dans leurs bras et me font promettre que je me dirai toujours leur fille ; à cela je puis leur répondre en empruntant le langage du saint roi David : « Que ma langue demeure attachée à mon palais si je ne me souviens toujours de vous ! »

« Vous allez donc nous quitter, ma fille, m'a dit notre mère, et en même temps vivre au milieu du monde. Je ne vous dirai point que je tremble pour vous, parce que vous avez des principes solides, et que vous demanderez sans cesse à Dieu la grâce de ne point l'offenser; mais afin d'être toujours fidèle à la grâce, veillez surtout à ne vous point départir de vos devoirs religieux, même les plus minutieux. Le verre d'eau donné au nom du Seigneur aura sa récompense, vous le savez : croyez que l'exactitude dans les pratiques que le monde dédaigne et ridiculise, sera récompensée aussi. Ne craignez donc jamais de vous montrer chrétienne dans les petites choses aussi bien que dans les grandes. Si ce monde, qui vous observe et vous tend des piéges, vous voit rougir, hésiter à l'occasion d'une prière, d'un signe de croix, vous êtes déjà par ce fait même à demi engagée sous sa bannière; vous lui céderez bientôt en matière plus importante, et le jour viendra ensuite, où vous vous trouverez être entièrement à lui.

— Ah ! ma mère, ce jour n'arrivera pas, ni pour Joséphine, ni pour moi; nous prierons sans cesse la très-sainte Vierge, et nos anges, de nous préserver de ce malheur. » Cette bonne mère m'a recommandé ensuite une bien grande attention sur nos lectures, et de toujours consulter à cet égard

les personnes qui nous dirigent. « Si je vous ai recommandé la fidélité aux petites pratiques, ajouta-t-elle, il faut, à plus forte raison, ne jamais omettre vos lectures spirituelles, aliment si nécessaire à nos âmes!.... Contentez-vous d'un petit nombre de livres pieux, parce qu'en ce genre il n'est pas bon qu'on soit curieuse de passer incessamment d'un auteur à un autre. Ayez donc comme fondement de la pratique et de la morale religieuse, deux ou trois auteurs que vous relirez sans cesse; par ce moyen, les maximes les plus nécessaires et les plus précieuses pour nos âmes, se graveront dans votre esprit. »

J'ai promis à notre mère de suivre exactement tout ce qu'elle m'a prescrit, et, quand nous le pourrons, nous lirons et méditerons ensemble, chère cousine, ces vérités saintes qui doivent, en nous éclairant et nous sanctifiant, nous faire arriver au port du salut. Si j'entre dans l'état du mariage, je te le dis ici, et je m'en fais à moi-même la promesse, il faudra que mon futur aime aussi cette manne cachée qu'on trouve dans les saintes lectures. Sans cela point de garantie sur la religion; car peut-on aimer Dieu, vouloir le servir, et ne pas goûter son langage, s'ennuyer lorsqu'il nous parle, et ne pas chercher au contraire à entendre cette voix qui, pénétrant jusqu'au fond de nos âmes, nous enseigne de tant de

manières à quel point Dieu nous a aimés, et ce que nous lui devons en retour?

A propos de ton cousin, je te dirai, chère amie, que je n'ai pas grande idée de son habileté pour dénouer un nœud quelconque, et comme celui qui l'embarrasse n'est pas du nombre de ceux qu'on tranche, je crois qu'il aura de la peine à s'en délivrer. Qu'il sache bien, si tu peux le lui dire, qu'un consentement arraché de force, ou donné par lassitude, ne sera rien pour nous, et je répéterai là-dessus ces paroles de mon père.. « Si je veux bien un jour, m'a-t-il dit, qu'un autre que moi t'appelle aussi ma fille, il faudra que cette personne soit disposée à te donner franchement le baiser maternel. » Je n'ai pas besoin de te dire que je sens de même.

Madame Lécuyer, que j'avais présentée à nos amies avant d'entrer au couvent, est venue me remercier encore de lui avoir procuré leur connaissance; cette maison est la seule où elle se trouve parfaitement à l'aise, où elle s'amuse!... dit-elle, tant ces dames sont bonnes et aimables!

Tu vois que tout succède à tes vœux dans cette affaire, et que l'intention charitable que tu as eue, de voir ton ancienne compagne en rapport avec des personnes pieuses, est tout à fait remplie. Pour moi je suis presque tranquille sur le compte de cette jeune femme; elle a pu, entraî-

née par sa mère, se laisser quelque temps séduire par le monde; mais puisqu'elle n'a pas perdu le goût de ce qui est réellement la *bonne* compagnie, je crois que l'éducation du couvent prévaudra, et je la vois dans la suite toute bonne, toute pieuse, prêchant sa mère d'exemple, et convertissant peut-être son mari! Ce qui est, nous dit on, le *nec plus ultra* de l'influence féminine, un miracle enfin! miracle qu'à mon avis il faut bien se garder de se mettre dans le cas d'opérer.

Adieu, amie, je puis encore recevoir une lettre de toi, mais *à Lyon,* et puis ce sera ta main dans la mienne que tu me diras tout ce que désire entendre de toi ta cousine et amie.

LETTRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

JOSÉPHINE A THÉRÈSE.

Je vais te revoir, amie si chère! et cela pour n'être plus séparées! Que Dieu est bon, qu'il est doux et miséricordieux à celle qu'il a faite orpheline! Si je répète ce triste mot, bien douloureux pour nos cœurs, crois-le, ce n'est pas pour me plaindre, au contraire, c'est pour mieux glorifier celui qui m'a si généreusement dédommagée.

Tout ce que tu as fait pour Hermance m'a

fait un bien grand plaisir, d'autant plus grand et plus vif qu'il a été partagé par notre mère. « Remerciez votre cousine, en mon nom aussi, m'a-t-elle dit, pour la charité qu'elle a montrée envers notre Hermance. » Voilà qui paie bien tes soins, j'espère? Pour moi, en pareil cas, et venant d'une telle personne, un seul regard m'indemnise !

Le passage de ta lettre concernant les bonnes lectures, ne m'a pas fait trembler pour mon cousin, comme tu auras pu le croire, parce que ce bon Raymond lit beaucoup, pour s'instruire de tout ce qu'il faut qu'il sache en matière religieuse; son ami lui ayant mis entre les mains les livres qui lui sont nécessaires, il les étudie de tout son cœur, tout prêt, pour peu qu'on l'en presse, à réciter sa lecture du jour, comme un enfant sa leçon. C'est une âme franche, un esprit encore neuf, parce que n'ayant jusqu'ici point de goût pour la lecture, il n'en a, Dieu merci, point fait de mauvaises; son jugement, que les passions n'ont pas faussé, était tout prêt à trouver la vérité meilleure que le mensonge, et il en vient déjà à ne pouvoir pas comprendre que tous les hommes ne lui rendent pas hommage.

Cette fois-ci, amie, tu vas être contente de ma lettre, car j'ai à te parler du sujet qui te tient au

cœur, au point que tu en as même été injuste envers ta cousine. Lis et admire de qui Dieu s'est servi, pour me faire sortir, ainsi qu'une autre personne, de la situation précaire dans laquelle nous nous trouvions.

Mon cousin m'ayant écrit que sa mère était indisposée, on me permit d'aller voir ma tante, que je trouvai sur une chaise longue, malade d'ennui, ou plutôt, plus ennuyée que malade, à cause de la discorde qui régnait entre elle et son fils; nous n'avions pas conversé cinq minutes ensemble, qu'elle commença ses plaintes contre Raymond. Craignant toujours à présent de trouver un tort à mon cousin, je tins beaucoup à ce que ma tante me dît tous les reproches qu'elle pouvait avoir à lui faire. Mais son projet de mariage est son crime unique, et, pour tout le reste, sa mère avoue elle-même que sa conduite est parfaite envers elle.

« Autrefois vous vous plaigniez souvent que mon cousin vous blessait dans ses rapports avec vous, lui dis-je, il me semble, ma tante, que vous auriez sujet de vous féliciter, maintenant que vous le voyez devenu tendre et respectueux. — Comment puis-je me féliciter, si je perds d'un côté ce que je gagne de l'autre? Autrefois, quand il avait un ton inconvenant, il se laissait conduire; à présent ce n'est plus de même. — Je ne comprends

guère, ma tante, que vous puissiez vanter la docilité passée de mon cousin, car je ne crois pas que jusqu'ici vous l'eussiez jamais contrarié en aucune chose. — C'est sa sentence que vous prononcez là, Joséphine, car s'il en est ainsi, devrait-il contrarier sa mère?

— Songez donc, ma tante, que pour une chose de cette importance, un homme peut avoir son goût, faire un choix. Et quand on pense que mon cousin est revenu tout autre de Toulouse... Car enfin, il est chrétien à présent, et vous devez en être contente. Eh bien, c'est mon oncle qui a contribué à l'amener à cela. » Ma tante ne me répondit pas tout de suite; mais étant restée un peu pensive, elle me dit : « Il y a aussi une autre personne qui a pris sur mon fils beaucoup d'empire... j'ai appris cela tout nouvellement; peut-être savez-vous qui je veux dire? » Quoique je me sentisse rougir à cette question, je répondis tout de suite : « C'est sans doute de M. de Fernel que vous voulez parler, ma tante?

— Je vois que vous êtes informée de ce que fait ce personnage; est-ce lui-même, Joséphine, qui vous tient au courant de ses bonnes œuvres? — Non, ma tante, mais je les connais par ma cousine, par Raymond. — Et sans doute aussi, ma nièce par madame votre supérieure? — Qu'a-t-elle donc de commun avec M. de Fernel, je vous prie? —

Ah! par exemple, dit ironiquement ma tante, cette question est admirable; sachez pourtant, ma nièce, que je la trouve un peu trop menteuse, pour sortir de la bouche d'une *simple* pensionnaire comme vous. — Je ne sais vraiment sur quel fondement vous m'accusez de mensonge, ma chère tante. — J'ai été bien informée ces jours-ci, Joséphine, croyez-le; et cela par une personne qui connaît beaucoup M. de Fernel; vous n'avez pas daigné me faire vos confidences, mais tout se sait, comme vous le voyez, et je crois même pouvoir vous dire à quelle époque se fera votre mariage.

— Si vous faites cela, ma tante, vous ferez voir que vous en savez plus que les parties contractantes. — Vraiment? Eh! qu'attendent, je vous prie, des futurs si parfaitement d'accord? — Un mot, un seul mot de notre mère, qui vienne fixer l'époque dont vous parlez. — Et madame la supérieure ne s'empresse pas de le dire! Alors il faut que son neveu ait eu quelque tort envers elle. — Son neveu!.... répétai-je tout hors de moi. Ainsi notre mère serait la tante........ Quel bonheur pour moi de penser que je serais sa nièce!..... — Mais voyez donc ce transport!.... Ainsi c'était vrai, vous ne connaissiez pas cette parentée? — Vous savez, ma tante, que je suis sincère? — Oui je le sais; aussi éprouvais-je du chagrin en

croyant que vous vouliez m'en imposer tout à l'heure. Mais qu'on ne vous ait pas dit cela, c'est vraiment inconcevable? Vous ne voyez donc pas votre prétendu en présence de sa tante? — Je n'ai vu que deux fois M. de Fernel, la première chez mon tuteur, et la seconde fois, chez vous, ma tante. — Comment vous ne l'avez pas revu depuis le jour où vous le rencontrâtes chez moi? En vérité, je n'en reviens pas d'étonnement, et je dois avouer, ma nièce, que je me repens maintenant d'avoir accusé, intérieurement, votre supérieure au sujet de ce mariage.

— Vous voyez, au contraire, repris-je, qu'elle a voulu y demeurer tout à fait étrangère, afin que la tante, chez elle, ne fît aucun tort à l'abbesse.— Et M. de Fernel se taisait aussi, il ne cherchait pas à vous voir?...

— A la voir? et pourquoi donc? demanda Raymond qui rentrait à l'instant. — Parce qu'elle est sa future, répondit ma tante. — Qu'entends-je? s'écria Raymond tout hors de lui. C'est vous, ma cousine, qui êtes la prétendue d'Antoine? et vous ne m'aviez pas dit cela, ni lui non plus! Mais est-ce bien vrai? Suis-je réellement heureux à ce point? » Je tendis la main à ce bon cousin, qui me la serra à outrance, se mit à déraisonner, à chanter, fit, en dansant, le tour de la chambre; et puis, revenant à moi : « Que je suis content

pour mon ami, qu'il ait fait un si heureux choix ! Bon comme il est, j'avais si peur qu'on le trompât, et j'en aurais été bien à plaindre ! Eh bien ! il pourra se flatter d'avoir en moi un cousin modèle! M. Valcourt et mademoiselle Thérèse sont aussi d'excellents parents que vous avez à lui présenter, ma cousine.

— Et moi donc, Monsieur, dit sa mère, est-ce que je suis une mauvaise tante? — Quand on s'est endurci le cœur contre un fils, répondit Raymond, les autres affections offrent peu de garantie, il me semble. — C'est vous qui êtes un méchant enfant, dit ma tante; et pour le prouver, moi, je vous cède en donnant mon consentement à votre mariage avec mademoiselle Valcourt. » Mon cousin remercia sa mère à genoux; nous embrassâmes vingt fois ma tante en pleurant et riant tous trois; puis, quand nous fûmes un peu calmés : « Vous direz à madame la supérieure que c'est son silence qui m'a fait parler, Joséphine, et que, tout en l'admirant, ajouta en riant madame Laval, j'ai voulu me montrer meilleure mère qu'elle n'est bonne tante. »

Selon mon désir, que tu comprendras, on me reconduisit de bonne heure, et je laissai la mère et le fils bien enchantés l'un de l'autre. Ma tante va écrire à ton père, chère amie, et j'espère que tu n'obligeras pas mon oncle à répondre autre

chose, sinon que tu veux bien être doublement ma cousine.

Rentrée au couvent, j'allai chez notre mère, et, me mettant à ses genoux : « Chère mère, lui dis-je, vous ne voulez donc pas être ma tante? » Elle tressaillit; et alors je lui contai comment j'étais instruite de ce mystère. « Ce jour est beau pour moi, me dit-elle, puisqu'il décide du sort de mon neveu et du vôtre, ma chère fille. Lorsque j'appris par Antoine qu'on lui avait parlé de vous, qu'il vous avait vue et désirait vous obtenir, j'en tressaillis de joie. Combien de fois, depuis, j'aurais voulu donner à votre union ce consentement qui était dans mon cœur! Mais je n'ai jamais pu, tant j'étais retenue par la pensée qu'on nous reprocherait, à moi, de vous avoir influencée, à vous, de l'avoir été! Je m'en remettais à Dieu pour vous faire connaître, quand il lui plairait, ce que je vous cachais. Antoine a fait comme moi, aussi aura-t-il bientôt sa récompense. »

Pour tenir parole, notre mère a envoyé chercher son neveu, qui, arrivant aussitôt, s'est montré bien heureux d'avoir enfin, a-t-il dit, à me remercier! Il m'a parlé de mon oncle, de toi, et a montré beaucoup de joie lorsque je lui ai appris que ma tante consent au mariage de mon cousin. Apprends, mon amie, que c'est à notre mère que nous devons votre arrivée à Paris; c'est elle qui

a inspiré à son neveu l'idée de chercher une place pour mon oncle ! C'est donc à elle que tu dois de n'être pas mariée loin de moi, à Toulouse, et contre ton gré encore ; et nous devons à M. de Fernel, par exemple, d'avoir mis à ses recherches toute l'activité et la bonne volonté possibles.

Quand nous eûmes bien parlé de tant de choses qui nous intéressent : « Et la chapelle, ai-je dit à notre mère, vous permettrez bien que je la fasse bâtir à présent ? — Non, ma fille, je n'ai qu'une parole, et nous attendrons que vous soyez majeure. — Vraiment, ma tante, c'est là votre dernier mot, a dit M. de Fernel ; eh bien, je déclare à Mademoiselle que, si elle se résigne, comme elle doit d'ailleurs le faire, pour moi, qui ne suis pas tenu à montrer tant de patience, je ferai bâtir de suite cette chère chapelle ; toute la différence, ajouta-t-il en souriant, c'est qu'elle sera faite en mon nom.....

— Qui va devenir celui de Mademoiselle, dit notre mère. Allons, Antoine, puisque vous voulez faire cette œuvre, j'y consens ; heureuse de voir achever, par mon parent le plus cher, un monument dont l'entière édification fera la joie de toute notre maison. »

La nouvelle du prochain achèvement de la chapelle s'étant répandue dans le couvent, ce fut à qui viendrait m'embrasser, me féliciter, me sou-

haiter du bonheur. Le lendemain, M. de Fernel a été chez ma tante, dont il a été parfaitement reçu ; j'ai su les détails de cette visite par ma tante elle-même, qui est venue aussitôt après en faire une à notre mère.

Tu seras bien contente, j'espère, mon amie, de voir, comme tu le désirais, M. de Fernel content lui-même. Une heure après qu'il nous eût quittées, on m'a remis de sa part une cassette en bois d'ébène, adressée à mademoiselle Beauvoir, comme premier présent de noce. En l'ouvrant, j'y ai trouvé un Christ, chef-d'œuvre de sculpture, aux pieds duquel sont écrits ces mots : *Notre ami !* Ce don m'a touchée jusqu'aux larmes, chère Thérèse, et me pénètre d'estime pour celui qui, au lieu de me faire un présent futile, ou même celui de son portrait, pense à m'envoyer le Christ du foyer, l'ami, le père, le sauveur enfin de la famille !

Adieu, je ne t'écris plus, puisque, grâce à Dieu, je t'attends pour t'embrasser comme je t'aime.

LETTRE SOIXANTE-TREIZIÈME.

THÉRÈSE A MESDAMES FOURNIER.

Nous sommes à Paris, mes chères amies, pensant à vous, regrettant ceux que nous avons quittés; mais heureux, mon père et moi, de retrouver notre Joséphine tant aimée et aussi de faire connaissance avec ceux qu'elle aime. D'après ce que je vous ai écrit de Lyon vous prévoyez sans doute qu'à mon arrivée on a voulu tout de suite fixer l'époque de nos mariages; en effet, et ils seront aussi prochains que peuvent le permettre les formalités exigées.

Madame Laval m'a parfaitement reçue et je sens qu'il ne m'en coûtera pas pour remplir envers elle mes devoirs de belle-fille. Après Joséphine, et n'en déplaise à M. Laval, la personne que j'ai revue avec le plus de plaisir est M. de Fernel. Il nous tardait tant, à mon père et à moi, de lui parler de notre reconnaissance! Aussi modeste qu'il est bon, il s'y dérobe absolument, ne voulant pas, dit-il, usurper le mérite d'une chose dont sa tante a eu la première idée.

Nous avons donc été remercier celle que ma cousine appelle sa mère, et là encore on n'a pas

voulu de notre gratitude. « Elle n'est due qu'à Dieu, uniquement à lui, nous a dit madame la supérieure, puisque c'est lui qui m'a inspiré la pensée que j'ai transmise à mon neveu. — Nous allons donc rendre grâces à Dieu, Madame, ai-je dit, de ce qu'il a bien voulu nous mettre en rapport avec un de ses interprètes. — Rien de plus, sur ce sujet, ma chère fille, car vous voulez bien que je sois aussi votre mère, m'a-t-elle dit avec une bonté touchante. » Je l'ai remerciée avec effusion, et, tombant à ses genoux, je l'ai priée de bénir celle qui lui vouait, dès cet instant, une affection toute filiale.

Vous m'avez fait promettre, chères amies, de vous parler de Pauline, et vous ne m'auriez pas fait cette demande, que ce serait un besoin pour moi de vous communiquer ce que je sens pour elle depuis que je suis assez heureuse pour l'avoir vue. D'après tout ce que ma cousine m'avait dit de son amie, j'aimais déjà beaucoup cette jeune fille si éprouvée, si pieuse! mais combien à présent je comprends mieux l'affection de Joséphine pour elle! entre Pauline et les aimables et sages compagnes que nous avons pu aimer il reste toujours une immense distance, parce que nous n'en avons point connu qui fussent aussi parfaitement à Dieu. Oh! chères amies, quel bonheur pour une âme d'en être venue à ce point de douceur, d'humilité et de détachement de toutes choses!

Bien loin d'éprouver pitié ou terreur lorsque je la vois sur son lit, pâle, presque diaphane et pouvant mourir à chaque instant; ce que je sens, au contraire, serait d'abord l'envie d'être à sa place, et, puisque cela ne se peut, celle de ne la point quitter! Je voudrais entendre toutes les paroles qui doivent encore sortir de sa bouche; car tout ce qu'elle dit peint la pureté de son âme et porte les cœurs vers Dieu. Pauline est au milieu de ses maux si parfaitement pieuse et calme qu'elle a fait part de ces deux perfections à ceux qui l'entourent. Tous frémissent de la perdre; mais tous adorent, quelle qu'elle soit, la très-juste, très-elevée et très-aimable volonté de Dieu. Sa mère elle-même, quoique naturellement faible et triste, puise sans cesse auprès de sa fille un nouveau courage pour le moment où elle lui sera ravie.

Nous allons chaque jour, Joséphine et moi, passer plusieurs heures à côté de cette couche que je ne puis nommer funèbre; et là, nos âmes, en s'élevant, se pénètrent de cette sainte tristesse qui n'est pas comme celle de la terre, poignante et douloureuse, mais qui, portant sur les lèvres un tranquille sourire, regarde en pitié les autres tristesses ainsi que les plaisirs des pauvres humains. Voilà comme nous préludons à ce que le monde appelle les joies de l'hymen! et ce qui vous charmera sans doute, mes amies, c'est que mon bon père,

M. de Fernel, et, à leur exemple, M. Laval comprennent ce que nous éprouvons, et approuvent que nous ne les voyions presque pas, pour donner notre temps à Pauline.

Celle-ci est satisfaite de nous voir réunies, ma cousine et moi, et aussi de ce que nos sorts sont fixés. Elle avait désiré, m'a-t-elle dit, avoir cette consolation avant de mourir. « N'auriez-vous pas mieux aimé, lui demandai-je, que nous eussions été religieuses ? — Je m'en serais réjouie davantage pour vous, mes amies, mais je suis bien aise pour le monde qu'il soit favorisé de l'exemple que deux bonnes âmes comme vous vont lui donner. » Et puis continuant à nous encourager : « Que de bien vous allez faire, dit-elle, par votre foi, votre charité et cette humilité chrétienne qui sera la base de toutes vos vertus. J'aurais bien désiré être religieuse, moi, vous le savez, mais Dieu ne l'a pas voulu. »

En ce moment, la sœur de Pauline, cette jeune Marianne dont on vous a parlé, prenant une main de la malade y colla tendrement ses lèvres. « Elle aussi !... dit Pauline en nous la montrant, voudrait se donner à Dieu sans réserve ; mais il n'est pas encore temps !... Tu me l'as promis, Marianne, et je sais que je puis compter sur ta parole ; tu ne quitteras donc nos chers parents, que lorsque, de leur propre aveu, une de tes sœurs pourra te

remplacer auprès d'eux. » Un signe de Marianne renouvela cette promesse, puis toute baignée de larmes elle laissa retomber sa tête sur la main de sa sœur.

« Ne pleure pas, dit celle-ci, ta destinée sera heureuse! encore quelques années d'attente, et puis tu iras, comme sainte Madeleine, te reposer aux pieds du Sauveur, t'emparer de cette bonne part que personne ne pourra t'ôter. Et toi, Joséphine, quand tu verras ma sœur parmi les filles du Carmel, tu pourras te dire que tu es pour quelque chose dans son bonheur, puisque c'est ton influence qui a commencé à l'amener à Dieu! Ah! chères amies! comme vous allez prier les unes pour les autres! vous deux dans vos familles, et toi, Marianne, du haut de la sainte Montagne, où tu tiendras tes mains toujours élevées pour les vivants et pour les morts. »

De longues faiblesses viennent souvent interrompre ses pieux discours, alors tous les cœurs sont serrés, on ne respire plus..... Et des soupirs de soulagement sortent de toutes les poitrines, lorsqu'un léger mouvement de ce corps si faible annonce que sa belle âme est encore parmi nous.

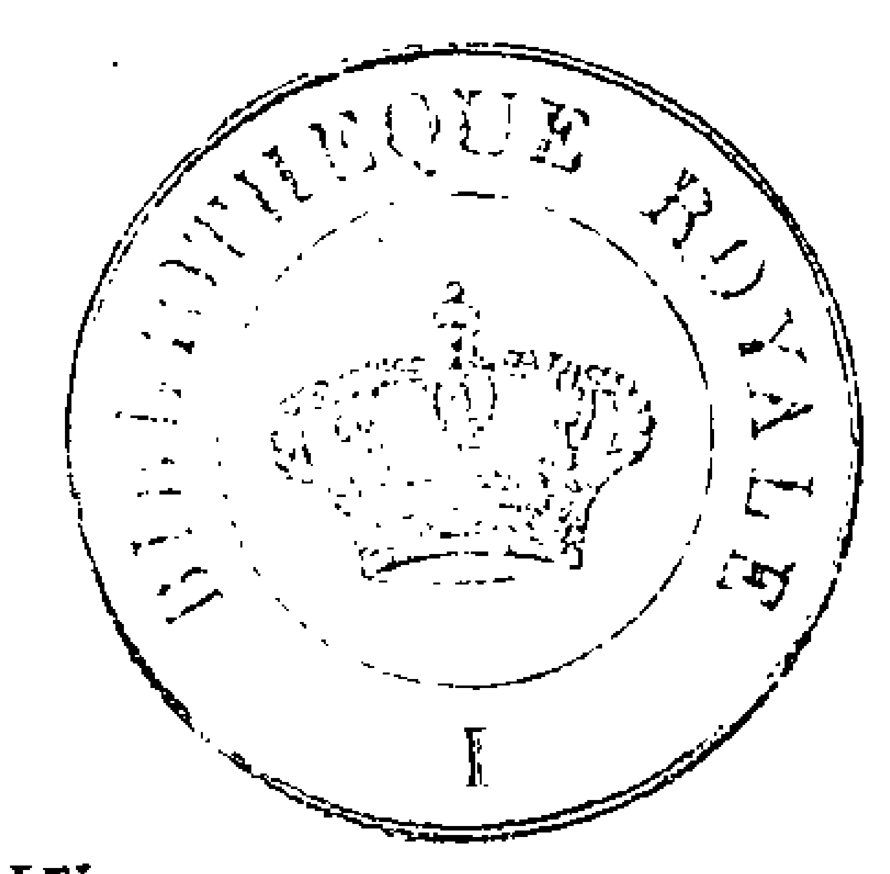
LETTRE SOIXANTE-QUATORZIÈME.

LA MÊME AUX MÊMES.

C'en est fait, mes chères amies, nous venons de recevoir la bénédiction de l'Église, et, comme vous me l'avez fait promettre, je m'échappe quelques instants pour vous l'annoncer. Joséphine a été mariée la première, et rien de plus édifiant que le spectacle de ce couple pieux. On nous a dit que M. Laval et moi offrions le même exemple; peut-être nous a-t-on vus d'un œil prévenu. Mais ce qui est de fait, c'est que l'assistance a été si touchée du tableau qu'offraient ces deux noces chrétiennes, que tout le monde pleurait dans la chapelle pendant le discours de M. de Foublis. En sortant de l'église nous avons été embrasser notre mère supérieure dont les yeux limpides étaient aussi troublés par des larmes, larmes de bonheur qu'elle verse comme mère et comme tante. En voyant unis pour le bien ces deux cœurs qu'elle a formés à la piété et à la vertu.

Pauline ayant demandé à nous voir, nous allions aller chez elle lorsqu'on est venu nous prévenir

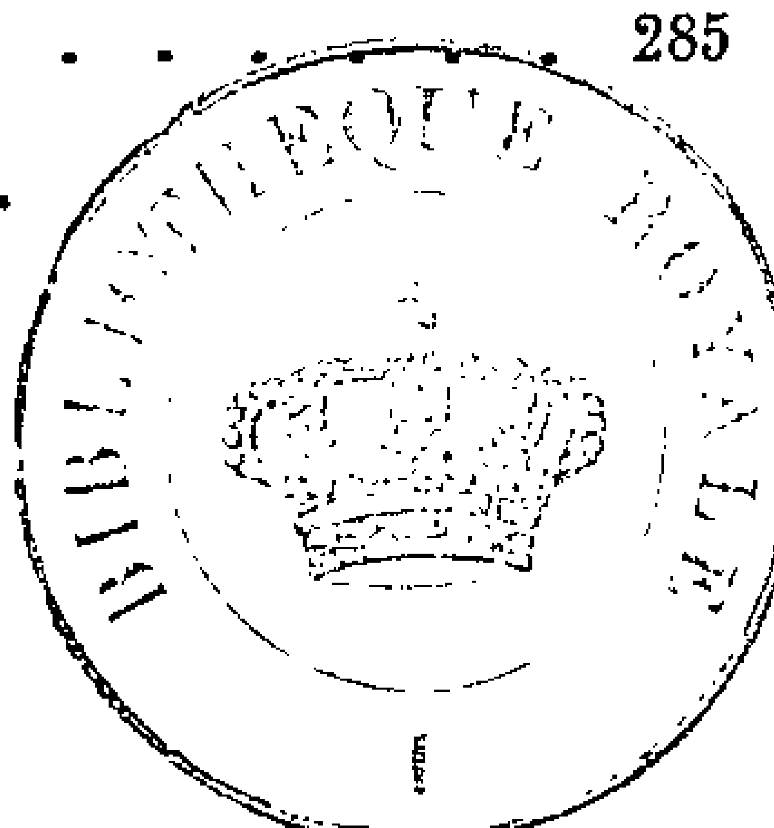
qu'elle n'est plus!..... Au moment où nous recevions la bénédiction du prêtre cette belle âme s'envolait au sein de Dieu, bénissant aussi, nous l'espérons, les amies affligées qu'elle laisse après elle sur la terre.



FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.



A la même Librairie,

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La Famille de Kendal. 1 vol.

Mademoiselle de Monteymart. 1 vol.

Drames. 1 vol.

Les deux Orphelins. 1 vol.

Drames et Conversations. 1 vol.

Gustave et Lucien. 1 vol.

La Tendresse maternelle. 1 vol.

Instruction et Éducation. 1 vol.

Espérances trompées. 1 vol.

L'Intérieur d'une Famille chrétienne. 2 v.

Ursule de Montbrun. 1 vol.

Olympe et Adèle, ou Humilité et Orgueil. 1 vol.

Rose et Lucie, Candeur et Duplicité. 1 vol.

Pauline, ou Courage et Prudence. 1 vol.

Christine, ou la Religion dans le malheur. 1 vol.

Urbain et Paula. 1 vol.

DE L'IMPRIMERIE DE PEAU, A S.-GERMAIN-EN-LAYE.